

91/598.8,
063

N. P. COMNÈNE

LA DOBROGEA

(Dobroudja)

ESSAI HISTORIQUE, ÉCONOMIQUE,
ETHNOGRAPHIQUE ET POLITIQUE

Avec 10 cartes hors-texte en couleurs



LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie}

LAUSANNE

PARIS

1, Rue de Bourg, 1

106, Bd St-Germain, 106

1918

Tous droits réservés

LA DOBROGEA

DU MÊME AUTEUR

- Etude sur la condition des Israélites en Roumanie*
Paris, Pédone, 1905 Fr. 5.—
- La journée de 8 heures de travail.* Bucarest,
Louis, 1906. » 1.—
- Les accidents du travail.* Bucarest, Göbl, 1907 » 1.—
- Les parasites judiciaires.* Bucarest, Dreptul, 1908 » 0.50
- Le socialisme.* Bucarest, Gutenberg, 1909 » 1.—
- L'action en séduction* (épuisé). Bucarest, Jone-
scu, 1909 » 2.50
- Capital et Travail* (ouvrage couronné par l'A-
cadémie Roumaine). Edition de l'Aca-
démie. Bucarest, 1910 » 3.—
- Notes sur la guerre roumaine,* avec une lettre
de M. Albert Thomas et une préface de
M. Maurice Muret. Paris et Lausanne,
Payot, 1917, 3^{me} mille » 4.50
- Les revendications de la nation roumaine,* avec
une carte ethnographique. Lausanne,
Librairie des Nationalités » 0.75
-

N. P. COMNÈNE

LA DOBROGEA

(Dobroudja)

ESSAI HISTORIQUE, ÉCONOMIQUE,
ETHNOGRAPHIQUE ET POLITIQUE

Avec 10 cartes hors-texte en couleurs



LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie}

LAUSANNE

PARIS

1, Rue de Bourg, 1

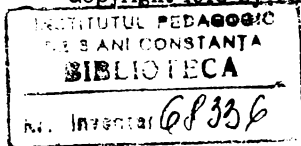
106, Bd St-Germain, 106

1918

Tous droits réservés

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays.

Copyright 1918 by Payot & Cie.



Aux Mânes

des héros roumains de Pleвна

*qui contribuèrent à la résurrection
de la Nation bulgare.*

*S'ils vous ont oublié, eux,
l'histoire ne vous oublie pas.
Elle est là, attentive ; elle les
observe et les juge.*

INTRODUCTION

Les anciens auteurs donnaient le nom de *Dobrogea* (Dobroudgea, Dobrutscha, Dobor-dizes ou Le Pays des Tartares Toproutsches) au territoire compris entre le Mont Haemus, la Mer Noire, le Danube et une ligne d'une précision douteuse, allant des environs de Roustchouk vers l'ancienne Aetus (Aidos) située dans la région du Mont Haemus.

De nos jours, on donne généralement cette dénomination au territoire compris entre le Danube, la mer Noire et une ligne plus ou moins sinueuse allant de Silistrie aux environs de Mangalia ; soit, le territoire attribué à la Roumanie par le Congrès de Berlin, en échange de la Bessarabie que l'Europe octroyait à la Russie.

Quant au territoire attribué à la Roumanie par le traité de Bucarest de 1913, compris entre la mer, l'ancienne frontière roumano-bulgare, le Danube et une ligne conventionnelle allant d'un point situé à l'ouest de Turtukaïa jus-

qu'au Cap Ecréné, on le désigne généralement, bien qu'improprement, sous le nom de « Quadrilatère de la Dobrogea » (le vrai quadrilatère comprenant tout le territoire compris entre la frontière actuelle et la ligne Roustchouk-Sumla-Varna. Voir les cartes à la fin de l'ouvrage).

« Toute cette région, dit le Prof. Tafrali, originaire de cette province, présente des caractéristiques qui la différencient profondément des régions méridionales et la rapprochent des steppes du Baragan de la Valachie et du Bou-djak de la Bessarabie.

» En effet, tandis que les régions méridionales voisines sont sillonnées de rivières et couvertes d'immenses forêts, la Dobroudja, surtout dans sa partie située immédiatement au nord de Bazardgic, n'est qu'une steppe dépourvue d'arbres et d'eaux, où les pluies sont rares et les vents violents, conditions qui rendent la vie assez dure. Ce n'est qu'en s'approchant du delta du Danube que l'aspect du pays change.

» Ce qui en forme le caractère général, dit Vivien de Saint-Martin (*Nouveau dictionnaire de géographie universelle: Dobroudja*), surtout dans les parties centrales, c'est le manque d'eau et d'arbres. Dans le sud, une zone boisée, nommée par les Turcs Déli-Ourman ou Forêt

Folle, sépare cette région de la belle et fertile province de Varna.»

» Les anciens faisaient également la même distinction et rapprochaient cette contrée des terres situées au nord, qui constituent la Scythie.

» A l'époque hellénique, la Dobroudja n'était, pour les auteurs anciens, que le commencement de cette Scythie, qui correspond à la Bessarabie et la Russie méridionale.

» Les Romains l'appelèrent *Scytia Minor*. Enfin, plus tard, elle fut désignée sous le nom de *Scytia Pontica*, conservé par les cartes jusqu'au XVII^e siècle.

» Géologiquement, la Dobroudja se différencie aussi des terres du Sud, qui forment la Bulgarie actuelle.» ¹⁾

Nous nous proposons de démontrer dans cette esquisse historique, que la Dobrogea proprement dite n'a jamais été une terre bulgare ; que le quadrilatère ne l'est devenu qu'en partie, et cela depuis à peine un quart de siècle ; que si le droit historique n'est pas un vain mot et s'il peut être réellement invoqué par quelqu'un, ce quelqu'un ne peut être que le peuple roumain, car l'élément roumain fut toujours

¹⁾ «La Roumanie», édition parisienne, N^o 5 du 14 février 1918.

présent dans la province depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et qu'au XV^e siècle c'est aux Roumains et non pas aux Bulgares que les Ottomans l'ont ravie.

De plus, nous démontrerons que l'élément bulgare qu'on y rencontre en ce moment n'est pas un élément autochtone mais bien intrus, venu dans la province notamment au XIX^e s., et que jamais cet élément ne fut plus nombreux que l'élément roumain, cela aussi bien avant 1878 que depuis la rétrocession de cette province à la Roumanie.

Nous nous proposons de dire aussi dans quelles circonstances la Roumanie fut amenée à exiger en 1912 et 1913 «le Quadrilatère»; nous établirons une parallèle entre la Dobrogea de 1878 et celle de 1916, et finirons en démontrant que la possession de cette province par la Roumanie est une nécessité absolue.

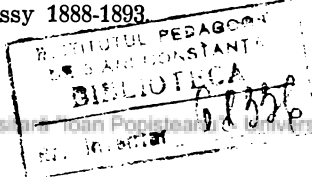
En général, cette rapide étude est destinée à prouver que les prétentions bulgares à l'annexion de la Dobrogea ne se justifient par aucune considération de droit, à moins que cette notion ne soit devenue de nos jours caduque et ridiculement désuète et que la formule « pas d'annexions, pas d'indemnités » ne soit bonne qu'à leurrer ces bons jobards de «Bolcheviks».

**LA DOBROGEA
AVANT LE TRAITÉ DE BERLIN**

La Dobrogea avant le Traité de Berlin

Les travaux historiques de MM. Xenopol, Tocilescu, Jorga, de Martonne, Parvan, etc.¹⁾ ont prouvé de manière péremptoire que cette province, — la *Scythie mineure* des anciens —, devenue province romaine après la conquête de l'empereur Trajan (II^e s. de notre ère), ne cessa jamais d'appartenir en totalité ou en partie à cette population «néo-romaine ou roumaine» où l'élément autochtone daco-géto-scy-

- 1) *Arbore* dans l'Archiva Dobrogei. Bucarest 1916.
Jorga. Les Roumains dans la Dobroudgea. Jassy 1917, Mém. dans «Les Annales de l'Académie roumaine.» XXXV.
Nacian, La Dobroudgea. Paris 1886.
Onciul. Români in Dacia-Trajana. Bucarest 1902.
Popa-Lisseanu. Drastorul. Bucarest 1913.
Parvan. Mémoires dans «Les Annales de l'Académie roumaine». XXXIV-XXXVIII.
Teodorescu C. Din Trecutul Dobrogei. Bucarest 1897.
Urechia. Istoria Românilor. 12 vol. Bucarest 1890-1900.
Xenopol. Histoire de la Dacia-Trajane. Paris, Leroux 1885. Istoria Românilor din Dacia-Trajana. 6 vol. Jassy 1888-1893.



thique s'était fondu avec les colons romains.

Il nous semble, dès lors, qu'il serait fastidieux de revenir sur cette question et de reprendre la discussion épuisée par les travaux des savants susmentionnés; ni le cadre de cette brochure, ni son but ne nous le permettraient.

Aussi nous nous proposons de passer rapidement en revue l'histoire de cette province depuis l'apparition des Bulgares sur les bords du Danube jusqu'au XVII^e siècle, pour insister tout particulièrement sur la condition de cette province aux XVIII^e et XIX^e siècles, et notamment à l'époque de sa rétrocession à la Roumanie.

* * *

Les Bulgares, peuple d'origine ouralo-altaïque, poussés par ce courant d'attraction du monde barbare vers l'Europe civilisée qui détermine au moyen âge les grandes invasions, semblent s'être établis, au VII^e siècle, au nord du Danube, dans la région connue sous le nom de Boudgeak en Bessarabie ¹⁾.

A cette époque, la Dobrogea, province de l'empire romain d'Orient, était habitée par

1) Ils semblent avoir été chassés des bords du Volga au V^e s. par les *Sabires*. Leur première étape fut l'*hinterland* de la mer d'Azof (Palus Maeotides).

cette population roumaine dont il était question plus haut, à laquelle étaient venus s'ajouter des éléments slaves qui filtraient lentement du Nord au Sud sous les poussées barbares. Le littoral du *Pont Euxin* (la mer Noire) était semé de maintes escales et d'importants comptoirs de commerce grecs tels que Kallatis, Tomis, Licostomo, Pangalia, Karbona, (Cavarna), et plus au sud Varna, Cozeacon, etc.

Les Roumains cultivaient la terre dans les régions qui se prêtaient à l'agriculture. Cette population se composait cependant en majorité de pâtres et de pêcheurs. Les centres les plus importants de leurs établissements se trouvaient sur les rives du Danube et de la mer Noire. L'autorité impériale était représentée par les hauts dignitaires et officiers impériaux qui tenaient leurs assises dans les châteaux-forts et camps retranchés disséminés sur les différents points stratégiques du territoire.

Il est évident qu'autour de ces camps militaires surgirent peu à peu des agglomérations, car les habitants étaient heureux de pouvoir vendre plus facilement leurs produits aux soldats et de se savoir en sécurité dans le voisinage immédiat des troupes impériales.

Istria, Kallatis, Tomis, Odessos, Dyonissopolis, Trœesmis, Durostorum, Axiopolis, etc., étaient autant de centres considérables commerciaux militaires et administratifs.

Forcés par les poussées des Barbares qui hantaient les provinces situées au nord et à l'orient du Dniestre, sollicités aussi, sans doute, par le mirage du butin qui s'offrait à leur convoitise de l'autre côté du Danube, durant tout le VII^e siècle les Bulgares tentent infructueusement de traverser ce fleuve. Les troupes byzantines sont encore assez fortes pour en défendre le passage et réprimer sévèrement toute tentative d'incursion.

Ce n'est qu'en 679 que leur Khan *Asparouch* parvient à traverser le Danube et, prenant pied dans la Dobrogea, pousse son raid vers le sud jusqu'à Odessos (Varna).

Les habitants de la région se défendent mollement, heureux de se voir affranchis de l'autorité impériale qui était exercée presque uniquement par des Grecs, assez peu sympathiques aux populations aborigènes auxquelles ils étaient complètement étrangers.

Les polémistes et politiciens bulgares prétendent qu'à partir de ce moment cette région cesse subitement d'être ce qu'elle avait été jusqu'alors pour devenir tout à coup et définitivement

vement bulgare. Ils prétendent, ces savants-politiciens, que l'élément scythique et dacoromain disparut subitement, ayant été anéanti par les cavaliers d'Asparouch, qui, changeant du jour au lendemain de mœurs, séduits par les richesses (?) des steppes de la Dobrogea, devinrent les plus casaniers et paisibles des agriculteurs.

Pour démontrer l'absurdité de la thèse bulgare, nous rappellerons d'abord que loin de constater la disparition des Scythes et des Daco-romains de la région, les vieux chroniqueurs byzantins nous en parlent plus souvent qu'on ne le pense, ainsi que nous le verrons par la suite. En l'an 876, pour ne citer qu'un exemple, l'un des meilleurs généraux de Basile II, du nom d'« Andrée, qui était scythe de naissance », fut élevé au rang de Patrice et nommé gouverneur de l'Helespont.¹⁾ Plus tard encore, sous Alexis Comnène, les Scythes formaient tout un corps d'éclaireurs dans les armées impériales.²⁾

Le système des avocats de la cause bulgare est réellement fragile.

1) *Le Beau*. Histoire du Bas-Empire. Paris, Dessaint 1781-1812, XV, p. 206.

2) *Lavisse et Rambaud*. Histoire générale. Paris, Colin 1894, II, p. 818.

En effet, il est absolument inadmissible que les hordes d'Asparouch, qui venaient de quitter cette merveilleuse terre de Bessarabie, se soient arrêtées dans les steppes de la Dobrogea, où ni la fécondité de la terre, ni l'opulence des cités, ni l'abondance du butin ne pouvaient les retenir.

N'étant ni assez nombreux, ¹⁾ ni assez civilisés pour créer des établissements sur leur passage et poursuivre simultanément leur raid pillard, il est hors de doute qu'après avoir mis à sac tout ce qui pouvait être pillé dans cette malheureuse province, ils ont poursuivi leur marche vers le Sud, vers un ciel plus clément, vers un climat plus doux, vers une terre plus riche que celle de la Scythie, et surtout vers Constantinople « aux cent coupoles dorées », vers *Tsarigrad*, la ville des empereurs, le centre du monde où s'entassaient toutes les richesses et les splendeurs de l'Orient.

Prendre Constantinople et commander à l'Orient, telle fut de tout temps l'idée directrice de l'histoire bulgare.

¹⁾ *Professor Dr. G. Hertzberg. Die Ethnographie der Balkan-Halbinsel im XIV. und XV. Jahrhundert. Petermann's Mitteilungen 1878, IV. Heft, 127 et suivants.*

Pendant de longs siècles leur cri de ralliement fut: «A la ville des Césars!»¹⁾

« Les quelques milliers de barbares de cette nation, écrit à juste titre le savant professeur Jorga, étaient à peine suffisants pour leurs raids pillards et leurs chefs n'auraient guère pensé à les disperser à travers la campagne pour y accomplir ces travaux des champs que la race a toujours laissés aux esclaves, aux prisonniers de guerre et aux populations tributaires. »²⁾

Durant tout le VIII^e siècle, ils poursuivent sans répit leur course vers le Sud. Les habitants des contrées qu'ils traversent, — les Roumains « *Severiniani, Timouschani, Branicesti* » —, tantôt s'écartent sur leur passage, tantôt traitent avec leurs Khans, leur paient un tribut et leur livrent passage, tantôt enfin ils essayent de leur barrer la route avec des alternatives de victoires et de défaites.

Les troupes byzantines semblent presque toujours impuissantes devant l'impétuosité de l'envahisseur auquel, comme toujours, se joignent les mécontents du pays, les gens de

1) *Guérin-Songeon*, Histoire de la Bulgarie, Paris, 1913, Nouvelle Librairie nationale. p. 44.

2) *Jorga. op. cit.* p. 21.

mœurs douteuses et les aventuriers de toutes les races.

Cette tendance à pousser toujours plus avant vers le Sud, nous la rencontrons infailliblement durant le IX^e et X^e siècle chez Kroum, chez Boris, chez le Grand Siméon, tous hantés par le mirage de la tiare impériale, de la splendeur des porphyrogénètes et des titres césariens. Siméon, maître d'Andrinople en 913, victorieux des armées impériales à Anchiale, s'intitule pompeusement « César » (csar). En 924, ses armées campent sous les murs mêmes de Byzance. Et plus tard (927), Pierre pousse ses conquêtes vers la mer et au delà même du Rhodope.

« Depuis le VII^e siècle, écrit aussi Alfred Rambaud, ces nomades de race finnoise, n'ont pas cessé leur marche victorieuse vers le Sud ». ¹⁾

En vérité, qu'allaient-ils chercher encore au Nord dans les steppes de la Scythie ces cavaliers pillards qui s'étaient déjà rendus maîtres de toute la Thrace et auxquels Byzance s'offrait à portée d'un coup de main ?

Du reste, au IX^e siècle, un autre peuple, nouvellement venu du Taïk et du Volga « les Petschénègues » avaient déjà pris leur place.

1) *Lavisse et Rambaud, op. cit. I. 642.*

Et la preuve incontestable que les Bulgares ne firent que traverser ces régions, nous la trouvons enfin dans le fait suivant, d'une haute valeur historique. Alors que la Dobrogea, aujourd'hui même est encore une inépuisable mine archéologique, recelant de précieux vestiges scythiques, thraces, grecs, romains, byzantins, turco-tartares, vénitiens, génois et roumains, conservant aux générations futures le souvenir du séjour plus ou moins prolongé de ces peuples dans la région, le passage des Bulgares dans toute la province fut à ce point rapide *qu'on chercherait en vain du Danube à la Mer Noire la moindre trace, le moindre vestige d'un établissement bulgare.*

« Dans toutes les fouilles qu'on a entreprises, nous dit encore le professeur Jorga, on n'a trouvé rien de barbare recouvrant les débris des anciennes civilisations qui jonchent le pays. Pas une seule de ces stèles qui commémorent les exploits des capitaines au nom touranien du Khagan, des « tarkhans » et des boïars de son entourage. Dans les ruines mêmes du « palais » de la résidence, on n'a trouvé aucune inscription se rapportant à ce pays ; Silistrie seule figure sur une de ces stèles, mais cela a si peu d'importance au point de vue d'une domination réelle, qu'une autre fait

mention d'un combat livré sur les bords de la Theiss.»¹⁾)

Ni la terre, ni les mœurs, ni la langue, ni l'aspect anthropologique de la race, ni même les vieilles chansons ou légendes du pays n'ont conservé le moindre souvenir d'un semblable établissement. ²⁾)

1) *Jorga*. op. cit. p. 21.

2) Les intellectuels bulgares, comprenant toute la gravité de cette objection, pensent avoir découvert les vestiges d'un établissement bulgare en Dobrogea dans... le «Val de Trajan».

Ils ignorent, probablement, qu'une inscription trouvée à *Civitas Tropaensium* (Adam Clissi), prouve que c'est Constantin-le-Grand qui conçut le premier (en 316) l'idée de cette puissante digue allant de Cernavoda à Constantza, destinée à barer la route aux Barbares du Nord. Cette ligne fortifiée fut mise en œuvre en 369 par les généraux de l'empire *Profuturus* et *Trajan* dont le nom resta attaché à ces admirables travaux stratégiques.

cnf. Lettres du Maréchal de Moltke sur l'Orient, p. 130-137.

Von Vinke. Das Karasu-Tal. Berlin, 1840, p. 179-186.

Jules Michel. Les travaux de défense des Romains dans la Dobroudsha. (Mémoires des Antiquaires de France. XXV, p. 215-258).

Schuckhardt. Die Römische Grenzwelle in der Dobrougea. Arch. u. epigr. Mitt. IX, Wien 1885, p. 87-113.

Gr. G. Tocilescu. Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie; comm. faite à l'Académie «des Inscriptions et Belles-lettres», Paris 1899, p. 145-189.

Voir aussi *Le Beau*. op. cit. III. p. 391.

De plus, les vieux chroniqueurs byzantins, qui disent les faits et gestes du peuple bulgare depuis le VIII^e siècle jusqu'à la chute du second empire roumaino-bulgare, parlent à tout moment de leur établissement en Thrace, en Macédoine, en Serbie, en Valachie, en Hongrie même, mais, par contre, ils ne disent jamais un mot de pareils exploits ou d'un établissement des Bulgares au nord ou au delà de Péréiaslaw.

Au contraire, les places fortes de la région telles que Durostolon (Silistrie) et surtout les escales et comptoirs situés sur les rives de la mer semblent n'avoir jamais été entièrement soustraits à l'autorité légitime des Porphyrogénètes. En 839, l'autorité impériale s'exerçait encore au-delà même de la Scythie, puisque Kherson appartenait encore à l'empire, qui y exerçait son autorité par un gouverneur du nom de Kamatère. ¹⁾

Mais notre thèse se trouve corroborée par d'autres faits encore, dont l'importance ne peut échapper à l'histoire.

¹⁾ *Le Beau*. op. cit. p. 639.

Jorga. op. cit. p. 25 et s.

Marx. Der Bilderstreit des Byzantinischen Kaisers 1859.

Hirsch. Byzantinische Studien, 1876.

Schlumberger. L'Épopée byzantine. passim.

Chalandon; Rambaud, etc.

Nous avons eu l'occasion de parler plus haut d'un nouveau peuple ayant envahi cette région vers le IX^e siècle, les Petschénègues. Ce nouvel envahisseur, appelé aussi «Patzinkita ou Patzinaces», originaires du Turkestan, après avoir séjourné un certain temps sur le territoire compris entre le Taïk et le Volga, submergea au IX^e s. toute la région comprise entre le Tanaïs (le Don) et le Danube. Vers la fin du même siècle, ses hordes avaient déjà traversé le Danube et prenaient pied solidement dans l'actuelle Dobrogea. Leur séjour dans cette province fut assurément d'une plus longue durée que celui des Bulgares; nous en trouvons la preuve, entre autres, dans le fait qu'au cœur même de la province, l'une des rares rivières qui l'arrosent, ainsi qu'un village, ont conservé intact le nom du peuple qui a jadis habité ces parages : Petscheneaga. Tellement il est vrai qu'un peuple ne peut pas séjourner longtemps dans un pays sans y laisser des traces.

Leur présence dans la Scythie mineure nous est confirmée par tous les historiens de l'époque. Pendant le règne d'Alexis Comnène « les » Patzinaces, nous dit Le Beau, établis sur les » deux rives du Danube, *vers son embouchure..*
» *au delà du Mont Hémus...* Servaient souvent

» à l'empire d'auxiliaires...» ¹⁾ En 1084, confirme Anne Comnène, toute cette région située sur les bords du Danube, où Constantin IX Monomaque leur avait permis de s'installer, leur appartenait. Silistrie elle-même était occupée par les Petschénègues ²⁾ Voilà comment tout s'enchaîne et se corrobore !

Or, pendant que la province est occupée par les Petschénègues, rien ne vient accuser encore la présence des Bulgares sur son territoire. La présence des Roumains se révèle, au contraire, à tout moment.

A l'époque de l'invasion des Petschénègues, les aborigènes, comme toujours, doivent s'être tout d'abord écartés de leur passage. Après leur établissement dans la région, les Roumains prennent contact avec eux, échangent leurs produits et établissent des relations de plus en plus étroites. Plus intelligents, plus civilisés, plus souples que ces barbares, les Roumains, — grâce aussi à leur origine illustre, — ne tardent pas à prendre de l'ascendant sur les envahisseurs. Aussi au commencement même du XI^e s. les chefs petschénègues sont-ils pour la plupart roumains.

¹⁾ Voir les auteurs cités plus haut ainsi que *Chalandon*, Alexis Comnène, p. 107.

²⁾ *Anne Comnène*. I. 6, 7, 8; *Zonaras* II. 299; *Glyc.* p. 33; ap. *Le Beau*. op. cit. XVIII, p. 38.

En 1048, les troupes petschénègues venues « des contrées situées dans les environs de » Dristra (Silistrie)....» avaient pour chefs deux Roumains du nom de *Caliman* et *Catalin*. ¹⁾

En 1075, le chef des troupes petschénègues porte toujours le nom roumain de *Tat* (Tata, ou Tatul). Il est important de constater que le mot *tata* signifie aujourd'hui même en roumain aussi bien que dans le dialecte des paysans de la campagne romaine : *père*. ²⁾

Le même personnage devient en 1088 gouverneur de Silistrie ³⁾ et dirigé les opérations des armées petschénègues contre les Comans, opérations qui se développent au cœur même de la Dobrogea, sur les bords du lac d'Ozolima-Halmisis (aujourd'hui lac de Carassou). ⁴⁾

Les Comans, à leur tour, lors de la bataille qu'ils livrent en 1094 aux armées impériales à Anchiale, se font conduire toujours par « un Valaque du nom de Pudile » (Spudilà ?) ⁵⁾

1) *Cedréne*. 778 et s.; *Zon.* II. 258 et s.; dans *Le Beau*. XXV, p. 89.

2) *Skylitzès*, p. 853; *Zonaras*, II. p. 288; dans *Le Beau*, XXII, p. 363; v. aussi *Jorga*, p. 29.

3) *Le Beau*. XVIII, p. 51.

4) *ibid.* *ibid.* p. 63.

5) *ibid.* *ibid.* p. 168 et s. Cnf. aussi l'*Alexiade* d'Anne Comnène X, 3, 11 et s., ainsi que *Chalandon*, p. 153.

Ces Valaques avaient pour eux, outre une supériorité intellectuelle et des traditions guerrières incontestables, l'avantage d'être « du pays », et partant de connaître mieux que personne « les sentiers étroits et pleins de détours du Mont Haemus ».

Pendant que la continuité de l'élément roumain dans la Dobrogea apparaîait ainsi d'une façon saisissante, les Bulgares y demeurent de plus en plus étrangers. Le Beau rapporte que même Ioanitză, — le plus illustre empereur du second empire roumano-bulgare, qui fut fondé lui aussi par des Roumains, — après avoir assiégé, rasé les murailles de la forteresse et pillé la ville de Varna en 1203, « retourne en Bulgarie », tellement toute cette région jusqu'à Varna même était peu bulgare et en dehors de la Bulgarie. ¹⁾

Pendant les XIII^e et XIV^e s. nous assistons à une lutte continuelle entre les Empereurs de Constantinople d'une part et les éléments intérieurs et extérieurs de l'Empire cherchant à se tailler des parts plus ou moins considérables dans cette succession dont on pressentait l'imminente ouverture.

Les *stratèges*, les *gouverneurs*, les *despotes*

¹⁾ *Nicéas*. III, 7; *Du Cange* fam. p. 319 apud *Le Beau* XX. p. 346.

et autres officiers qui exerçaient l'autorité impériale dans la région qui nous intéresse, une fois investis de ces dignités, ne manquaient jamais de se tailler des fiefs dans la province et de se comporter en vrais seigneurs féodaux.

Les querelles intestines qui ont valu à Byzance une si triste renommée, l'éloignement de cette province et l'autorité de plus en plus fléchissante du Basileus rendaient faciles les agissements de ces officiers peu scrupuleux. A ces causes, qui rendaient l'autorité impériale sur les bords lointains du Danube de plus en plus illusoire, vint s'en ajouter une nouvelle encore plus irrésistible : les incursions des Tartares, qui venaient de s'installer dans la Bessarabie actuelle, la province de Kherson et toute la région de la mer d'Azof.

« Les Tartares, écrit toujours Le Beau, venaient régulièrement, chaque année, ravager ces malheureuses contrées, comme on voit dans certaines contrées les sauterelles fondre à des époques fixes sur la campagne et dévaster toutes les productions » ¹⁾

Formellement, l'empire n'entend cependant abandonner aucune de ses prérogatives. En 1204, au moment d'accorder certaines concessions aux Vénitiens, nous voyons l'empe-

¹⁾ *Le Beau*. XXV. p. 161.

reur Théodore Lascaris stipuler le plus sérieusement du monde que «ces pays continueront » à reconnaître la souveraineté de l'Empereur; » et les Vénitiens, non plus que les seigneurs » particuliers, n'en seront possesseurs qu'à titre de vassaux de l'Empire.» ¹⁾

Cette autorité impériale, tant bien que mal, semble s'exercer toujours dans la région, même vers la fin du XIII^e siècle, puisqu'en 1285 c'est un curopalate du nom d'Humbertopole qui, en sa qualité de gouverneur de Mesembrie, est chargé d'aller au delà du Mont Haemus à la rencontre des Tartares. ²⁾

Les officiers impériaux dont nous parlions plus haut, semblables aux barons occidentaux, tout en se reconnaissant «délégués et vassaux» du Basileus, affirment cependant, de plus en plus, des vellétés d'indépendance. Ainsi au XIV^e s., nous voyons à Carbonne (Kavarna) un seigneur, *toujours roumain*, du nom de *Balica*, exerçant des droits presque souverains sur toute la région méridionale de la province. Lorsque Jean V Paléologue, en lutte avec son ancien tuteur Jean Cantacuzène, fait appel à lui, Balica, comme vassal de l'empire, met ses

¹⁾ *Grégoras. I. § 2; Rhamnusio IV; Doutrem. IV § 2; Bizar. de bello veneto. I. apud. Le Beau. XXI. p. 12.*

²⁾ *Pachymère. I. 29; Le Beau. XXIII, p. 78.*

armées à la disposition d'Anne de Savoie, la mère du jeune porphyrogénète, et combat pour la bonne cause sous les murs de Sélymbrie (1346). ¹⁾

Les luttes intestines qui déchirent en ce moment l'empire mettent en appétit tous les voisins.

En 1345, le Cral de Serbie, Stefan, s'empare, presque sans coup férir, d'une partie de la Macédoine ainsi que de toute la rive droite du Danube jusqu'à la mer et pousse l'audace jusqu'à s'intituler « Empereur des Grecs et des Serbes ». ²⁾

Vers 1350, ce sont les Gênois qui se conduisent sur presque toute la côte en maîtres absolus, ce qui engage Jean VI Cantacuzène, réconcilié avec son pupille Paléologue, à accepter la ligue que lui proposent les Vénitiens (1351) afin de rétablir l'autorité impériale usurpée « dans le Palus Maeotides, les Côtes de la » *Scythie* et les régions situées au delà du » *Danube.* » ³⁾

Vers la même époque, un condottiere d'origine valaque, — suivant Guérin-Songeon —,

1) *Le Beau.* XXV. p. 341; *Jorga*, p. 36.

2) *Cantacuzène.* III, 89; *Nicetas Grégor.* XV, 1; dans *Le Beau.* XXV, 316.

3) *ibid.* IV. 25; *ibid.* XVIII, 2; *ibid.* XXV, 501.

bulgare, suivant d'autres historiens —, du nom de *Dobrotich* (Tomprotitza), feint de faire main basse à son tour sur cette province. Ce chef militaire, en compagnie de son frère Théodore, avait commandé jadis les troupes envoyées par *Balica* pour défendre la cause de Jean V Paléologue. Ayant gagné la confiance d'Anne de Savoie, Dobrotich se rend à Constantinople, prend place parmi les dignitaires de la couronne, et après avoir épousé la fille du célèbre grand-duc Alexis Apocauque, il est investi de la dignité de « despote byzantin » et reçoit plus tard le commandement des troupes impériales. ¹⁾ En cette qualité, il se rend maître de plusieurs villes et places fortes plus ou moins hostiles à la cause de Jean Paléologue, mais, s'inspirant des procédés inaugurés par d'autres fonctionnaires et officiers grecs, il entend les garder pour son propre compte personnel.

Outré de l'inqualifiable conduite du « barbare », Jean Paléologue organise une expédition contre l'usurpateur et, en 1362, parvient à reprendre Anchiale, Mesembrye et d'autres petites villes situées plus au Nord sur le littoral de la mer Noire. Traqué par les troupes impériales, Dobrotich semble s'être maintenu

¹⁾ *ibid.* III, 95; *Le Beau*. XXV, 341.

cependant dans le voisinage de Cavarna, le fief de son ancien seigneur, le Roumain Ballica.

Il est important de retenir, pourtant, de l'aventure de Dobrotich, le fait incontestable que s'il avait réussi à se rendre maître de certaines villes de la province, il a agi en qualité d'officier impérial, de *despote* byzantin en rébellion formelle contre son maître et bienfaiteur, et non pas en qualité de seigneur ou officier bulgare.

Le fier byzantin qu'était Jean Paléologue, ne pouvant oublier l'ingratitude de son ancien soudard, se décida à lui infliger une rude leçon et, grâce au puissant appui du comte Amédée de Savoie, il parvint à lui enlever la plupart des villes du littoral.

En 1370, nous dit Chalkondylas, « le pays » de Dobrotikes, allant vers la mer Noire » du côté de Kaliakra et Varna » était redevenu byzantin. Malheureusement les intrigues menées à Constantinople contre Paléologue par les partisans de son ancien rival Cantacuzène, et surtout par ses propres fils, lui font abandonner la campagne entreprise contre le *despote* félon et regagner la capitale.

Cette situation anormale ne prend pas même fin avec la mort de Dobrotich (vers 1386). L'em-

pire, à cette époque, était trop faible pour s'aventurer dans des expéditions lointaines, à l'issue incertaine. On avait, en outre, assez à faire à Constantinople où le trône impérial était l'objet de tant de convoitises.

Le fils de Dobrotich, *Ivanko*, n'était cependant pas de taille à conserver intact l'héritage paternel. Aussi le tzar des Bulgares Schischman s'empare-t-il d'une partie du territoire usurpé par Dobrotich, les Gênois de Maurocastron se rendent maîtres de presque tout le Nord de la province et l'autorité précaire d'Ivanko finit par n'avoir plus d'emprise que sur un territoire des plus exigus, situé dans la région de Kavarna. ¹⁾

Aussi longtemps que cette province demeure rattachée à Byzance d'une manière plus ou moins étroite, les princes de Valachie, apparentés à la famille impériale, semblent n'avoir

1) Il est intéressant de savoir que Ivanko lui-même, quand il traite avec les Gênois (1387) envoie deux délégués dont l'un au moins, Jolpan (Ciolpan), semble être Roumain.

Cnf. la biographie mentionnée par *Jorga*, op. cit. pp. 37 et 39, ainsi que :

Edw. Gibbon. «The history of decline and fall of the Roman Empire, London, 1854-55.

Gfrörer. Byzantinische Geschichte. 1872-77.

Le Beau. op. cit. XXV.

Mém. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France. VII, p. 202 et suiv.

tenté aucun coup de main sur la rive droite du Danube. Au moment où ils voient toutefois l'empereur arrêté par ses créanciers à Venise, Constantinople en proie à la guerre civile, l'empire s'en allant à la dérive et les Turcs, les Serbes et les Bulgares en train de s'en partager les dépouilles, ils comprennent que cette province, habitée en majorité par des Roumains et susceptible de leur procurer l'accès à la mer, leur revient à plus juste titre qu'aux Gênois, à Ivanko ou à Schischman. Désormais ils n'attendent plus qu'une occasion pour reprendre cette partie irrédimée de l'héritage ancestral. Ils n'attendirent pas longtemps. En 1366, Schischman, aidé par de forts contingents turcs, venait d'investir la forteresse de Widin, qui appartenait depuis peu au roi Louis I^{er} de Hongrie. Le sort du roi semblait désespéré. Aussi s'empressa-t-il de demander l'aide du prince de Valachie, *Vladislav* (Laïco-Voda) qui, avec son frère et héritier *Radu Negru*, passe le Danube à la tête d'une armée de 20.000 soldats, bat l'armée turco-bulgare et pousse sa marche victorieuse jusque sous les murs de Tirnovo. Puis, profitant de ces circonstances heureuses, revient sur ses pas, s'empare de la ville de Silistrie, chasse du territoire de la province les derniers *archontes* grecs

fonctionnaires gënois ou mercenaires bulgares et se rend ainsi maître de toute la région allant de Silistrie à la mer et aux bouches du Danube. On comprend facilement avec quelle joie il fut reçu par les habitants de ce pays, heureux d'échapper enfin complètement à toute domination étrangère. ¹⁾

Quoique maître depuis 1377 de toute la Dobrogea, ce n'est cependant qu'en 1379 que nous voyons l'héritier de *Vladislav, Radu Negru Voëvode*, s'intituler, non sans un légitime orgueil, — dans une chrysobulle de 1379 dont l'original est conservé aux archives de l'Etat à Bucarest —, «*Voëvode de Valachie, Maître des deux rives du Danube jusqu'à la mer Noire et Seigneur de la Ville de Silistrie*». ²⁾

A sa mort, son fils *Dan Voëvode* (1384) exerce des droits souverains sur tout l'héritage paternel, y compris la Dobrogea. A la fin de la vie de ce prince, cet héritage passe intact à son héritier le *Voëvode Mircea le Grand*.

Le règne de ce prince est certainement l'un des plus importants de l'histoire de la race roumaine, voire même de l'histoire universelle. Ce voëvode sage, excellent organisateur, diplomate distingué et général de haute valeur, prit

¹⁾ *Hasdeu*, Negru-Voda, CCXX; CCL; CCLXXV.

²⁾ *Hasdeu*. op. cit. CCLXII.

part aux plus hauts faits d'armes qui illustrèrent la fin du XIV^e siècle. On le voit aussi bien à Nicopolis qu'à Cossovo, à Rovine, etc. On le voit traiter sur pied de parfaite égalité avec les rois de Pologne et de Hongrie, avec les représentants des rois de France, du Pape, du Grand Turc, des Tartares et des Persans. Son autorité est telle, qu'à la mort du Sultan Bajazéd I^{er}, les fils de celui-ci, chacun de son côté, viennent solliciter son puissant appui pour monter sur le trône de l'empire ottoman et s'y maintenir.

L'héritage paternel, déjà considérable, semble s'être accru encore pendant son long règne, (1386-1418) et dans ses traités, chrysobulles et diplômes, Mircea s'intitule cérémonieusement « Par la grâce de Dieu, Voévode de Valachie, » duc d'Amlas et de Fagaras..., Seigneur des » deux rives du Danube jusqu'à la grande mer, » et maître de la ville de Drstor ». 1) 2)

On possède dans les archives de Bucarest un nombre important de documents de 1390, 1391, 1392 et 1393 qui tous concordent parfaitement à ce sujet.

1) *Silistrie* : Drstr, Durostorum ou Durostolum.

2) Cnf. *Lavisse et Rambaud*, op. cit. III, p. 872.
Xenopol. Histoire des Roumains et tous les auteurs cités plus haut, à l'époque correspondante.

Or, vers la même époque, l'empire bulgare agonisait. Trente ans auparavant les armées de Mourad I^{er} avaient pris pied en Europe, et Andrinople était devenue la capitale européenne de l'empire ottoman. Philippopoli, Eski-Zagra, Yeni-Zagra, ne tardent pas à tomber sous les coups réitérés des musulmans. Après la bataille malheureuse de Sirf-Sindughi (1363), la Serbie et la Bulgarie deviennent tributaires des Ottomans. En 1371, ils sont maîtres de Kiustendil. Deux années plus tard Despoto-Dagh et Sérès tombent en leur pouvoir. En 1375, Nisch est conquise et en 1376 la Serbie est forcée de se soumettre complètement. En 1382, Sophia tombe à son tour suivie par Prilep, Istip, Timortach, Tirnovo, Schumla et Vidin.

La perte de Tirnovo, la disparition tragique et mystérieuse du dernier tzar Schischman, l'anéantissement des dernières forces bulgares par les troupes d'élite de *Bajazet-le-Grand*, marquent la fin de l'empire bulgare.

En 1393 cet empire a cessé d'exister ; ses dignitaires sont mis à mort, la population mâle est déportée en Asie, le Patriarche Evthimios est exilé, l'empire est mis à feu et à sang par les troupes de l'envahisseur et, sur les ruines fumantes de l'empire de Schischman, Bajazet

pose les assises de l'empire ottoman d'Europe qui devait devenir l'une des plus grandes Puissances du monde.

Toute la rive droite du Danube, — excepté la Dobrogea —, est bientôt transformée en pashalik turc, et ses habitants réduits à la condition tragique de *raïa*, d'où ne devaient les tirer que cinq siècles plus tard les armées victorieuses russo-roumaines.

Désormais, l'expression de Bulgarie n'a plus qu'une signification géographique. Et si dans les vieilles cartes, dans les chroniques ou les récits des voyageurs, mention est encore faite de cette Bulgarie à partir du quinzième siècle, il faut se garder de penser que cette notion correspond à quelque formation politique ou bien même ethnique. Elle correspond tout simplement à un souvenir imprécis et lointain de l'empire des tzars assénides. Cette expression ne vaut guère mieux que cette autre dénomination absurde de *Romanie*, qu'on donnait au moyen-âge et même au dix-huitième siècle à la Macédoine du sud et à une partie de la Thrace.

Pendant ces catastrophes, Mircea-le-Grand seul, par sa vaillance et son grand sens politique, maintient l'intégrité de sa principauté.

Plus tard, lorsque tous les royaumes balkaniques ont sombré, lorsque les empereurs et

les rois occidentaux s'avouent incapables de rejeter à la mer les légions fougueuses de Bajazet et que l'heure même de l'empire romain d'Orient semble devoir sonner, Mircea, se rendant compte qu'il ne saurait résister indéfiniment aux forces gigantesques de son ennemi, signe en 1391 une « capitulation » renouvelée plus tard en 1393 et 1411.

C'est grâce à ces traités, où le sens diplomatique du prince roumain se retrouve tout entier, que la Valachie doit de ne pas avoir eu à subir le sort de Constantinople, de la Grèce et de la Bulgarie.

En vertu de ces « capitulations », et notamment du « Hati-Chérif » de 1411, le sultan garantit l'autonomie de la Valachie, qui, comme par le passé, continue d'être gouvernée par son prince électif ayant seul droit de légiférer, de battre monnaie, d'administrer la justice, d'avoir une armée, de déclarer même la guerre et de signer la paix, sans aucune immixtion de la part de la Porte ottomane. La Porte ne pouvait, en outre, ni envoyer des troupes, ni tenir des officiers ou fonctionnaires ottomans, ni bâtir des mosquées en Valachie. Son seul droit consistait à réclamer du Prince un don (*peshkesh*: cadeau) annuel de 3000 ducats.

Or, même après cette modification fonda-

mentale de la situation de la Valachie, son prince demeure toujours « Voévide de Valachie... *Seigneur de Silistrie et maître des deux rives du Danube jusqu'à la mer* ».

Ces faits historiques décisifs ont le don d'embarrasser fort la « Science » bulgare qui croit devoir les passer sous silence, ou bien les cacher sous un flot d'injures. Lorsque quelque rare écrivain sophiote se sent obligé d'en parler, il ne manque jamais de présenter la domination roumaine dans cette province comme une aventure passagère, sans aucune importance historique, ou de présenter les titres des princes valaques susmentionnés comme de vaines formules de chancellerie dépourvues de toute valeur politique. Nous possédons, heureusement, des documents de l'époque prouvant jusqu'à l'évidence que l'autorité des princes valaques s'est exercée effectivement en Dobrogea.

Puisque Silistrie a fait l'objet d'innombrables discussions pendant les dernières années, nous citerons notamment l'ordre de Mircea le Grand (1399), par lequel il enjoint aux capitaines de Silistrie d'avoir à respecter les donations pieuses qu'il avait faites sur le territoire

du dit « Judetz » (district), en faveur du monastère de Nucet. ¹⁾

Voilà par conséquent un fait qui prouve de manière péremptoire que la domination roumaine en Dobrogea au XIV^e siècle n'est pas une légende, que les princes y possédaient des officiers administratifs et une organisation en tous points semblable à celle de la Valachie, et que leur autorité s'y exerçait réellement.

Le fils de Mircea le Grand, Mihail-Voëvod, n'abandonna à son tour aucun des droits et prérogatives qu'il avait recueillis dans la succession de son père. A partir de ce moment cependant, les Ottomans n'arrêtent point leurs coups de force, destinés à leur ouvrir un passage vers l'empire moscovite, précisément à travers la Dobrogea. Malgré cela les Roumains parviennent à se maintenir encore pendant de longues années sur certains points de la province, et notamment dans la fameuse place forte de Kilia qui ne fut perdue qu'en 1484, lors de la victoire des Ottomans sur les armées de la coalition chrétienne commandées par cet autre illustre Roumain que fut Jean Corvin de Huniad.

Nous pouvons par conséquent affirmer avec

¹⁾ Document cité aussi par A. A. C. Stourdza, op. cit. p. 284 ad not.

l'un des plus grands historiens de notre époque, *B. P. Hasdeu*, que « *c'est sur les Roumains et non sur les Bulgares que les Turcs ont conquis au XV^e siècle la Dobrogea.* » ¹⁾

Devant ce fait historique incontestable, devant tous les faits rapportés plus haut, on est stupéfait d'entendre dire encore aux Bulgares que la Dobrogea fut de tout temps une terre bulgare et qu'elle n'a jamais cessé de l'être pendant le cours de l'histoire.

Il est indéniable que les hordes d'Asparouch ont traversé ce pays. Il est incontestable qu'à différentes époques, au moyen-âge, des tzars ou bien de maigres principicules bulgares ont exercé sur différentes villes de la province une autorité précaire et usurpatrice, mais il n'est pas moins incontestable que les Bulgares passèrent dans la province, suivant la belle expression roumaine, « comme l'eau sur la pierre », sans exercer aucune influence ni sur l'habitant, ni sur la terre. Et alors on est amené à se demander si le fait d'avoir traversé jadis une région peut conférer à un peuple le droit de revendiquer, douze siècles plus tard (!), la dite région et se présenter au monde en maî-

¹⁾ « Histoire critique des Roumains », Bucarest, 1875; cnf. aussi sur cette matière.

J. W. Zinkenstein. *Gesch. Osm. Reich; Heeren und Ukert*. Hambourg, 1840, à l'époque respective.

tre légitime injustement dépossédé par des arrangements diplomatiques bâtards et contraires au droit.

Chassés des bords du Volga, au V^e siècle, par les Sabires, pour arriver dans cette Mœsie où il était dit qu'ils s'établiraient définitivement, les Bulgares traversèrent plus d'une région, campèrent dans maints camps, pillèrent maintes villes... à ce titre pourquoi ne revendiquent-ils pas tout le territoire allant de l'Oural aux Balkans ? Au surplus, au commencement du IX^e siècle leurs tzars *Kroum* et *Omortag* n'étaient-ils pas maîtres de presque toute la Thrace, d'une partie de la Grèce, de la Serbie, de l'Albanie, de la Valachie et même de la Hongrie ? Pourquoi, dès lors, ces bons Bulgares ne revendiquent-ils pas aussi ces vastes territoires sur lesquels ils pourraient faire valoir des prétentions au même titre que sur la Dobrogea ?

Ce nouvel aspect de la question est décisif et gros de conséquences.

Le problème se pose pour la Dobrogea de la même manière qu'il pourrait être posé pour la Valachie, la Serbie, l'Albanie, la Bessarabie, une partie de la Grèce et une bonne partie de la Hongrie.

Si la thèse bulgare prévalait, — étant donné

l'esprit de modération bien connu du peuple bulgare, — nous pouvons être certains que les politiciens et «hommes de science» bulgares ne tarderont pas à nous entretenir de leurs «droits historiques» sur tous ces territoires et nous parler de «l'héritage des tzars Kroum et Omortag» ainsi qu'ils le font aujourd'hui quand ils nous parlent de «l'héritage de Dobrotisch».

Cette crainte n'est pas chimérique.

Le journal bulgare «Kambana» du 27 octobre 1916 commence déjà à nous *rappeler* que «... les Grecs aussi bien que les Roumains sont » un mélange d'éléments disparates *et surtout* » d'éléments bulgares. *Si l'on se mettait à chercher l'origine des Roumains et des Grecs on en trouverait 75 % d'origine bulgare.* »

Et le «Preporetz» du 26 octobre 1916 demande que *Predeal* (ville située dans les Carpathes roumaines) soit désormais appelée *Predel* suivant l'étymologie bulgare. *Et puisque des Bulgares vivent là, les frontières de la Bulgarie doivent aussi aller jusque là.* ¹⁾

Un personnage illustrissime, *M. Rizow*, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de S. M. le Tzar des Bulgares à Berlin, à son tour, vient de faire paraître un Atlas inti-

¹⁾ Voir *Dr V. Kühne*. Les Bulgares peints par eux-mêmes. Paris, Payot, 1917, p. 266.

tulé « Die Bulgaren in ihren historischen, ethnographischen und politischen Grenzen ». ¹⁾ Son titre en démontre à lui seul l'esprit et les tendances. Eh bien, ses quatre premières cartes sont destinées à prouver précisément combien la Bulgarie est modérée dans ses prétentions *actuelles*, vu que les tzars Kroum, Omortag et surtout Pressiam, Boris, Siméon et Peter avaient été maîtres de *toute* la Roumanie, de *toute* l'Albanie, de *toute* la Serbie, d'une partie de la Hongrie, de l'Epire, de la Thessalie et de la Bessarabie.

S'il conserve un silence plus ou moins diplomatique au sujet des territoires hongrois, grecs et turcs, — et pour cause —, M. Rizow n'use d'aucun ménagement envers ses autres voisins. « Comme le lecteur le voit, écrit-il, la Bulgarie » a dominé dans le passé la Valachie — pendant 90 ans, la moitié de la Serbie avec sa capitale Belgrade — environ 250 ans et l'Albanie — à peu près 200 ans. Mais aucun Bulgare n'a eu **encore** l'idée de réclamer *des droits historiques* sur tous ces territoires... » ²⁾

Ne craignons rien ; ça viendra !

1) Berlin, Greve, 1917.

2) p. XVII.

**LA DOBROGEA
SOUS LA DOMINATION OTTOMANE**

La Dobrogea

sous la domination ottomane

Dès le commencement de la domination ottomane, nous assistons à un double phénomène ethnique, caractéristique: tandis que l'élément autochtone accuse une forte contraction, se massant au Nord et à l'Occident de la province, vers ce Danube au delà duquel il espère trouver aux heures difficiles un refuge et un appui, une forte colonisation turco-tartare, — au centre et vers le Midi de la Dobrogea, — est favorisée par les autorités ottomanes, conscientes de l'importance de ce boulevard menant directement à Constantinople.

Or, pendant que ce double processus se poursuit lentement, l'absence des Bulgares est complète dans la province. Rien ne nous révèle leur présence ni pendant le XV^e, ni pendant le XVI^e siècle, pas même pendant le XVII^e siècle. Cela est si vrai qu'il nous suffit, pour nous convaincre, de scruter la toponymie du pays, de consulter les mémoires des voya-

geurs de l'époque ou de nous renseigner aussi auprès des historiens, géographes et cartographes ayant étudié cette région.

La toponymie de la Dobrogea est absolument décisive. Les noms de lacs, montagnes, rivières, villes, bourgs ou hameaux, sont presque exclusivement tures ou roumains; et le roumain employé dans leur dénomination, — fait d'une importance insigne —, est très souvent le roumain désuet des chroniques et des grimoires des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, ce qui démontre jusqu'à l'évidence la présence des Roumains dans la province à cette époque reculée.

Ainsi citerons-nous le nom de certains ports de la mer Noire, tels qu'ils sont mentionnés dans les portulans des XIV^e et XV^e siècles : *Tomisvara-Moldavis* (Pangalli), *Gauari* (Kavarna), *Salina* (Sulina), *Grosea*, etc., dont l'étymologie roumaine est hors de doute. ¹⁾

Nous citerons encore un nombre considérable d'anciens centres roumains mentionnés aussi bien par les voyageurs que par les historiens et cartographes des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, tels que: *Daieni*, *Turcoaia*, *Vacareni*, *Tocilele*, *Bisericutza*, *Tziganca*, Sa-

¹⁾ *Joich. Lelewel*, Bruxelles, 1850. *Pilliet*, Portulan général p. 12.

tul nou, Piatra Fetei, Valea plopilor, Valea Hogii, Calica, Parlita, etc. Ou bien des villages roumains au nom turc, tels que *Vlah-Kewi* (Village des Valaques), *Vlachlar* (Les Valaques), etc. Les autres villages, rivières, lacs, montagnes, etc., ont des noms à consonnance turque, latine, grecque, petschénègue, voire même scythique... bulgare jamais ; à l'exception peut être d'un seul village nommé Oblutscitza, incorporé aujourd'hui à *Issaccea*; encore le cas est-il douteux.

Les récits des voyageurs du XVI^e jusqu'au XIX^e siècle, ne font que confirmer notre thèse.

Un négociant bolonais du nom de *Thomas Alberti*, ayant voyagé à travers la Dobrogea, écrivait en 1612 qu'il y avait rencontré maintes villes et villages turcs et roumains. Il signale parmi ces derniers *Daieni* et *Streaaja* (*Straggia*), qu'il qualifie de « *Villa Grandissima, abitata la piu parte da Vlachi* ». Des Bulgares, pas un mot. ¹⁾

Le voyageur *Ewlia*, qui a traversé plus d'une fois ces lieux au XVII^e siècle, affirme que « des Moldaves et des Valaques » s'y trouvaient même du temps de Bajazet Ilderim (1347). Il affirme ensuite que l'important élé-

1) « *Viaggio a Constantinopoli* », publié p. *Alb. Bacchi della Lega*. Bologne 1889, p. 21, apud *Jorga* op. cit.

ment *Cytaque*, qui vivait alors dans la Dobrogea, était dû au croisement des soldats turco-tartares, amenés par les Ottomans dans ces parages, avec des éléments « *valaques* », autochtones. Il nous dit encore que la puissante forteresse de Silistrie s'appelait de son temps « *La Ville des Valaques* » ; que, cependant, les Musulmans l'appelaient de préférence « *Dar-Gazian* », c'est-à-dire « la muraille de défense de la foi », vu que « si cette puissante » cité, de même que celle de Rusciuk, n'avaient » pas existé, lorsque le Danube est gelé, les Va- » laques et les Moldaves auraient pu arriver » en deux jours sous les murs d'Andrinople. » Que Dieu préserve ces cités de ce danger sé- » culaire. »

Toutes les indications géographiques et ethnographiques données en outre par ce voyageur coïncident parfaitement avec les renseignements fournis par les hommes de science des XIX^e et XX^e siècles. ¹⁾

Cornelio Magni, qui prit part à l'expédition du Sultan Mohamed IV contre le roi de Pologne, ayant traversé à son tour la province, garde au sujet des Bulgares le même mutisme que Thomas Alberti.

1) Apud *Le Major Jonesco Dobrogeano*. Bull. de la Société royale roumaine de géographie, fasc. I, 1913, pp. 213, 223, etc.

Le Professeur *Jorga* rapporte encore le récit d'un autre voyageur ragusan, datant de 1603, qui affirme avoir rencontré à son tour dans la Dobrogea des Turcs, des Tartares, ainsi que « *Multa Migliari di Valachi con loro Famiglie* ». ¹⁾

Voilà, par conséquent, la continuité de l'élément roumain dans la Dobrogea confirmée avec une précision impressionnante. ²⁾

Au cours du XVII^e et du XVIII^e siècle, à la population valaque et musulmane déjà établie dans la province, viennent se joindre deux importants éléments nouveaux : ce sont d'abord des pâtres roumains de Transylvanie qui, après avoir pris l'habitude d'hiverner avec leurs troupeaux dans les pâturages de la Dobrogea, s'y établissent peu à peu, formant de nouveaux centres auxquels viennent se joindre tous les mécontents de Moldavie et de Valachie; ce sont ensuite les Tartares Nogaïs du Sud de la Bessarabie (Boudgeak) et de Crimée, appelés par les autorités ottomanes peut être

1) Cit. par *Jorga*, op. cit. pp. 58 et 60.

2) *M. Jorga* invoque encore à l'appui de notre thèse un troisième argument, tiré du folklore roumain, plein de vieilles réminiscences relatives à la Dobrogea, que le cadre restreint de cette brochure ne nous permet pas de développer. Voir cependant à ce sujet l'important travail du savant professeur déjà cité p. 73.

précisément pour rétablir entre les deux éléments ethniques vivant dans la province l'équilibre que les dernières immigrations roumaines avaient menacé de rompre.

Il aurait été, dira-t-on, plus facile pour les autorités ottomanes d'empêcher cette immigration roumaine au lieu d'avoir recours à de nouvelles colonisations toujours coûteuses et aléatoires. Certainement. On ne doit pourtant pas perdre de vue qu'à cette époque, comme aujourd'hui du reste, la population y était assez clairsemée, que le fisc ottoman avait tout intérêt à favoriser la colonisation qui augmentait les revenus du trésor et que surtout les éléments roumains, venus de Transylvanie et des Principautés, étaient formés d'excellents agriculteurs, bergers et pêcheurs, intelligents et travailleurs capables de mettre en valeur les richesses de la province et d'améliorer les régions des steppes et des marécages.

La nouvelle colonisation tartare se fait cependant dans de telles proportions, et la province prend un caractère tellement tartare, que les géographes, les cartographes, les historiens de l'époque ne la désignent plus que sous le nom de « Tartarie ».

Nous avons compulsé, à ce sujet, plus d'une centaine d'ouvrages et de cartes du XVII^e et

du XVIII^e siècle, sans y rencontrer une seule mention différente, et surtout sans que les Bulgares fussent une seule fois mentionnés.

Les indications données surtout par les cartographes de l'époque sont d'un intérêt vraiment remarquable. Nous en citerons quelques unes :

Dans sa carte de Hongrie et de Turquie, gravée à Paris en 1684, *P. du Val* « géographe ordinaire du Roy », indique la Dobrogea comme étant le pays des « Tartares Dobruces ».

J. B. Nolín, dans sa grande carte du « Cours du Danube »¹⁾ est plus édifiant encore : il sépare franchement la Dobrogea de la Bulgarie par une ligne pointillée coloriée en jaune, tandis que la Bulgarie est coloriée en vert. Cette ligne part d'un point situé dans les environs de Silistrie et s'arrête près de Varna sur le littoral de la mer. Ce territoire, qui coïncide étrangement avec la Dobrogea rétrocedée à la Roumanie en 1878, porte cette unique mention : « Tartares de Dobruce ».

Nous rencontrons les mêmes mentions sur les cartes « du cours du Danube et de Hongrie », rédigées par le *Sr. Šamson* et éditées à Paris chez Jaillot en 1693 et 1696.

Cette tendance à considérer la Dobrogea

1) Paris, 1688.

comme *pays* tout à fait à part, comme région totalement différente de la Bulgarie, apparaît mieux encore dans la carte de *J. B. Nolin*, «géographe ordinaire du Roy», gravée à Paris en 1717. L'auteur note toute la ligne du Sud du Danube du nom de « Bulgarie », cependant que la Dobrogea est détachée de cette région et séparée par une ligne allant de Silistrie vers Varna. Cette ligne pointillée a la même valeur typographique que celle qui sépare la Bulgarie de la Serbie et de la Grèce. Au surplus, la Bulgarie est colorée en rose, tandis que la Dobrogea l'est en vert. L'intention de l'auteur se révèle d'une manière frappante : la Dobrogea est toute aussi étrangère à la Bulgarie que la Valachie, la Grèce et la Serbie. Il n'y a pas de doute possible.

Crépy, dans sa carte éditée à Paris en 1737, note au travers de la province les mots « Tatarsky Polé, pays des Tartares, et au dessous de cette mention, en capitales d'une valeur typographique plus grande, la dénomination : « Dobroudgea ».

Le Professeur *M. Hasius* (Nüremberg, Hermann, 1744), note à son tour : « Tatarsky Polé, Dobrucenses Tartares » ¹⁾

¹⁾ Il maintient la même notation dans une autre carte intitulée « Hungariae.... tabula » éditée à Vienne en 1744.

N. de Fer,¹⁾ note la région comprise entre le lac de Carassou et le Danube : «Tatarski Polé», et au Sud de la ligne marécageuse allant vers Chiustendge ou Constance (sic) «Tartares ou Dobrogie».

On rencontre exactement les mêmes mentions dans les cartes de *Guillaume de l'Isle*²⁾ ainsi que dans celle de *Dezouche*³⁾.

Joh. Mih Probst, dans sa carte de Hongrie et de Turquie⁴⁾ note d'une manière clairement définie cette province, et cela bien au Sud de Silistrie même, du nom de «Tartari Dobrucenses».

*H. C. Schütz*⁵⁾ est plus catégorique encore; il note au travers de toute la province: «Dobru-dzische Tartarei». Il appelle tout aussi naturellement ce pays: «Tartarei»: pays des tartares, qu'il appelle le pays situé sur la rive gauche du Danube «Walachei»: pays de Valaques.

Max Schainek, dans son grand atlas de la guerre austro-russo-turque, qui est sans conteste l'œuvre la plus remarquable de l'époque,

1) Carte du Danube, à Paris, chez l'auteur, 1704 et 1716.

2) Paris, 1703, chez l'auteur.

3) Paris, 1709, chez l'auteur.

4) Vienne, 1771.

5) Neueste Karte von der Moldau, Valachei... Tatarei sans indication ni date.

désigne également, toute la province sous le nom de : «Dobrudzische Tartarei.»¹⁾ Enfin *J. F. Schmid*, «membre de l'Académie de sciences de Petersbourg» dans sa grande «Principatum Moldaviae et Valachiae tabula geographica generalis», après avoir désigné la Bulgarie au bas du Danube par son nom, note à son tour le territoire allant des environs de Bazardgik aux bouches du Danube sous le nom de «Dobrucences Tartari».

Les notations des cartographes sont en concordance, du reste, avec les descriptions des géographes: A la page 641, vol. IX du fameux «Dictionnaire Géographique Universel»¹⁾ publié en 1832, on trouve au mot *Tartarie-Dobroudje* les lignes suivantes: «Elle comprend... «tout le territoire resserré entre le Danube et » la Mer Noire jusqu'à Aidos, et est habitée » par une race tartare d'où en dérive le nom.»

Toutes ces cartes, toutes ces études géographiques ne font qu'illustrer de manière éclatante notre thèse. Elles prouvent :

1^o Que pendant cette période de temps l'élément tartare avait pris de telles proportions dans la province qu'elle était unanimement

1) Oesterreichisch-russisch-türkischer Kriegs-Atlas. Wien, 1788, chez F. A. Schnaembe, 7 planches.

2) Publié par «Une société de géographes», à Paris, 1832, chez A. J. Kilian.

considérée comme « Tartarie, Tatarei, Tataria ».

2^o Qu'elle faisait si peu partie de la Bulgarie que les géographes et cartographes se croyaient obligés, dans leurs travaux, de la séparer de la Bulgarie de la même manière qu'ils le faisaient pour la Serbie, la Grèce ou la Valachie.

3^o Qu'alors qu'ils ne donnent absolument aucune indication pouvant laisser supposer qu'une immigration bulgare se serait produite avant le XVII^e siècle, date à laquelle remontent les seules cartes modernes de la Dobrogea que nous possédons, tous ces cartographes sans exception, à côté des villes et villages turcs et tartares, notent un nombre considérable de villes et bourgades roumaines, incontestablement roumaines, telles que: Satul nou, Rozesti, Daeni, Gisdâresti, Cosenesti, Baltagesti, Perjoaia, Merleni, etc., ce qui prouve de façon définitive la continuité de l'élément roumain dans le pays. ¹⁾

1) Nous citons encore à titre de renseignements quelques autres cartes du XVIII^e s. dont les notations viennent toutes corroborer notre thèse :

P. Sentini «Carte de la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie.... etc.» Venise, 1777.

T. Danckerts. «Exactissima totius Danubii fluvii tabula» Amstelodami, s. d.

F. L. Gustefeld «Charte von der Moldau und Walachei». Nüremberg, 1760, 1766.

Les premiers colons bulgares semblent être arrivés dans la Dobrogea très timidement, individuellement ou tout au plus par familles isolées vers la fin du XVIII^e s. à peine.

Un Ragusan, le *R. P. Joseph Boscowich*, ayant accompagné en 1792 l'ambassadeur d'Angleterre dans son voyage de Constantinople à la Cour de Pologne, eut l'occasion de traverser toute la Dobrogea de *Soumla* à *Macin*.¹⁾ Il nous dit, dans son carnet de route, combien les éléments bulgares sont encore clairsemés, perdus au milieu de cette masse turco-tartare et roumaine qu'il rencontra depuis Aïdos jusqu'à Macin.

Son voyage s'effectua la plupart du temps dans un chariot traîné par des buffles, donc

J. B. Homann. «Danubii fluminis pars infima» et «novissima tabula». Nüremberg, 1760, 1766.

J. F. Schmid. «Der Lauf des Donau-Stroms». Wien 1788, chez A. Amon et s. d. édition Artaria Compagnie.

Antonio Zatto. «Provincia di Bulgaria e Rumelia» Venise, 1781. Cette dernière carte est d'autant plus suggestive que son auteur en s'occupant spécialement de la Bulgarie, sépare la Bulgarie de la Dobroudgea par une ligne frontière franchement notée, pointillée et colorée en jaune foncé; par contre la Dobrogea demeure toute blanche de même que la Bessarabie, tellement la Dobrogea était peu considérée comme faisant partie de la Bulgarie.

Cnf. aussi «des cartes» de *N. Vischer* (Amsterdam), *Ottens* (Amsterdam), *T. C. Loter* (Vienne), *Matthaeus Scutter* (Augsbourg), etc.

¹⁾ Traduction franç., Lausanne, 1772, *Grasset & Co.*

assez lentement pour qu'il pût se rendre compte exactement des faits et des choses qu'il rapporte. Il s'arrêta dans plus d'une ville, village et hameau, ayant ainsi l'occasion de s'entretenir avec les gens qu'il rencontrait, de s'informer des choses du pays qu'il traversait, des mœurs, des croyances ainsi que de la nationalité des habitants. Ses références sont, par conséquent, de la plus haute importance.

Eh bien, le 12 juin 1792, à « Sciumla » (Shumen) l'un des points les plus méridionaux de la Dobrogea attribuée aux Bulgares par le Congrès de Berlin de 1878, *il n'y rencontra que des Grecs et des Janissaires ottomans. De Bulgares point.* ¹⁾

Le 13 juin il passa la nuit à Jeni-Bazar. Il y rencontra une population formée en majorité de Musulmans (250 maisons sur 300). Il y trouva aussi des Bulgares (enfin !) mais aussi des Valaques. Il préfère loger «chez une famille valaque» dont la maison lui semble plus confortable. Et qu'on ne perde pas de vue que ce village se trouve à quelques kilomètres à peine de Soumla. Le 14 juin il rencontra un village bulgare: Beghirli. C'est pour la première fois qu'on nous parle avec précision d'un centre bulgare. *Mais il compte à peine 40 maisons et*

¹⁾ p. 125.

se trouve en dehors même du quadrilatère cédé à la Roumanie en 1913.

Cosligza (dans la région de Varna) est un bourg formé de 200 maisons chrétiennes (sic) probablement grecques, la région ayant de tout temps été un centre important de colonisation hellène ¹⁾ — et trente ottomanes. Pas de Bulgares.

En route vers *Haz-Oghu-Bazargik* (sic) il rencontre un village de 5 maisons «chrétiennes» et 12 turques. Il n'y mentionne toujours pas de Bulgares.

Bazargic est «une ville considérable» habitée par «beaucoup de Turcs» et aussi «... par des Arméniens et des Juifs». Il n'y trouve guère de Bulgares. ²⁾

Le 17 juin il arrive à *Karagheus-Cujussu* «petit village turc».

Le 18 il passe à *Giuvenli*, village également turc.

Plus loin *Bulbuler* est également un village ottoman.

Baltagikioi, en revanche, est un village habité par des Turcs et «des chrétiens bulgares». Cette manière de les désigner est intéressante

¹⁾ Cnf. les cartes ethnographiques de *Kiepert*, *Lejean*, *Ami Boué*, *Dr Diettrich Schäffer* et autres citées plus bas.

²⁾ p. 143.

car elle prouve qu'il sait les différencier des autres habitants, et quand il en rencontre, il les note avec précision et non pas par l'expression générique de «Chrétiens».

Le 20 juin il arrive à *Sarakioi*, village chrétien de 150 maisons situé près du Danube « dont l'église dépend d'un évêque de Moldavie »; on comprend facilement quelle devait être la nationalité de ses habitants.

Dragakioi et *Taschburnu* sont des villages turcs, où l'on rencontre cependant aussi des Bulgares. *Jenikioi*, par contre, est entièrement *valaque* : « les habitants parlent la langue valaque, fort différente du bulgare, vu qu'elle est composée d'un mélange de plusieurs idiomes, mais principalement d'italien et de latin. »¹⁾ Il ne faut pas perdre de vue que c'est un ecclésiastique dalmate qui parle ainsi, et par conséquent sait parfaitement lire et le latin et l'italien. Aucune erreur n'est donc possible.

A *Maczin*, il y rencontre toujours des Turcs et « des chrétiens ».

Cette fois-ci aucun doute n'est possible; ces « chrétiens » ne peuvent être que des Roumains. *Maczin* ayant de tout temps été l'un

¹⁾ p. 169.

des plus importants centres roumains de Dobrogea. ¹⁾

Voilà par conséquent que loin de pouvoir affirmer que cette province fut bulgare, son caractère turco-tartaro-roumain se dessine nettement même au XVIII^e siècle.

Le nombre des Bulgares ne tarde cependant pas à augmenter.

Pendant les guerres russo-turques, le peuple bulgare de Bulgarie entrant en contact avec les Russes, dont il partage et la foi et l'idiome, une espèce de résurrection s'opère dans son âme, d'où cinq cents ans d'esclavage avaient complètement banni toute conscience nationale.

Ceux qui parlent de l'existence d'une *nation bulgare*, au sens moderne du mot, au XVIII^e s. se trompent étrangement, ou bien feignent de se tromper.

Ch. Seignobos écrivait à ce sujet, il y a vingt ans, les lignes suivantes :

« Dans l'empire ottoman, où toute nation » était représentée par son Eglise nationale, » les Bulgares seuls, soumis à des évêques grecs, » *avaient cessé de former une nation*. On les » comptait avec les Grecs sous la désignation

¹⁾ *Jorga*, pp. 58, 73, 74, etc.

Dr H. Berghaus. «Die Völker des Erdballs», Bruxelles et Leipzig, 1854, II, p. 351.

» d'orthodoxes-grecs. *Le monde avait oublié le*
» *peuple bulgare*. Les Russes, quand ils occu-
» pèrent le pays en 1828, furent surpris d'y
» trouver un peuple slave qui parlait une lan-
» gue voisine du russe». ¹⁾

E. Reclus, tout aussi catégorique, écrivait en 1876: «La race bulgare avait été supprimée de l'histoire». ²⁾

En admettant même que le triste état de « raïa», auquel ils furent condamnés pendant cinq longs siècles, ne les avait pas dénationalisés tout-à-fait, on ne peut pas sérieusement contester qu'il leur avait certainement oblitéré toute conscience nationale. A cette époque peu lointaine, quoique aujourd'hui complètement oubliée, les théories démontrant leurs origines touraniennes ne s'étaient pas encore fait jour. A la voix des soldats moscovites qui leur apportait la nouvelle de l'existence, là-bas vers le nord, d'un grand empire slave et leur ouvrait des horizons inattendus, ils répondent en vrais frères, avec un enthousiasme délirant, car ils se rendent bien compte que leur salut ne peut venir que de ce côté-là.

Exploités, pillés, honnis, objets de mépris,

1) « Histoire politique de l'Europe contemporaine », Paris, *Armand Colin*, 1897, p. 632.

2) op. I. 229.

d'exactions et de crimes de la part de leurs maîtres ottomans, les Bulgares sentent bien que seuls, «les grands frères russes» peuvent encore les sauver. Aussi, à partir de cette époque, assistons-nous, pour la première fois au cours de l'histoire de l'Europe, à une migration dirigée non plus vers le Midi, mais bien vers le Nord, vers la Russie orthodoxe, vers la Russie libératrice et les riches terres de Bessarabie que le tzar venait d'enlever aux Roumains (1812).

Cette tendance coïncidait du reste avec celle des Tartares «Boudgeaklu» qui, après la guerre de 1829, quittent eux aussi leur «Tartarie du Boudgeak ¹⁾ pour se rendre en pays musulman, auprès de leurs frères «Dobrodgeaklu».

Le Gouvernement russe favorisant ouvertement cette opération, on assista en plein XIX^e siècle au spectacle peu banal de la transmigration de deux peuples, l'un allant du Nord au Sud, l'autre allant du Sud vers le Nord afin de combler les vides causés par le départ du premier.

C'est de cette époque que datent les puissantes colonies bulgares de Bessarabie.

1) *Boudgeak*. La région du Sud de la Bessarabie qui servit pendant de longues années de patrie aux débris de la Grande horde des Tartares Nogaïs, venus de Crimée pendant les XVII^e et XVIII^e siècles.

Ces faits sont confirmés par de nombreux témoignages. 1) Un pasteur suisse du nom de Bugnion, qui passa de longues années en Bessarabie, écrivait à une date très rapprochée de ces événements les lignes suivantes : « A la suite de cette guerre, une multitude de Bulgares suivirent l'armée russe dans sa retraite et vinrent remplir les vides en fondant des colonies ». 2)

Dans leur marche vers cette nouvelle terre promise, les Bulgares ne suivent pourtant pas tous leur route jusqu'au bout. Plusieurs d'entre eux ayant rencontré, au cours de leur voyage à travers la Valachie, la Moldavie ou la Dobrogea, des conditions de vie avantageuses, dans leur réalisme bien connu, ils acceptent la réalité immédiate qu'on leur propose, la préférant aux espoirs aléatoires d'un avenir incertain. Les colonies bulgares de Moldavie, de Valachie et *du Nord de la Dobrogea* n'ont pas d'autre origine.

1) Voir en ce sens dans le *Petermann's geogr. Mitteilungen*, 1861. Gotha, *Justus Perthes*, IV la remarquable étude signée par *G. Lejean*, p. 29 et s. *Dr C. Jirecek*. «Geschichte der Bulgaren». Prag, 1876.

Jochmus. «Notes on a Journey into the Balkan or Mount Haemus in 1847», dans les mémoires de la Société de géographie de Londres, 1854.

2) *La Bessarabie*, 1846, Lausanne, Bridel, p. 53.

Ces constatations sont confirmées aussi dans un ouvrage publié en 1850 par un nommé J. Jonesco, chargé par le Gouvernement ottoman d'une enquête économique-sociale dans la Dobrogea, ouvrage fort apprécié par tous ceux qui ont étudié la contrée à un titre quelconque.

Cet économiste, qui ne pouvait pas prévoir en 1850 quels événements allaient se produire en 1878 et qui, partant, ne peut pas être suspecté de partialité, écrivait les lignes suivantes :

« Les Bulgares sont venus dans la Dobroud-
» gea depuis une vingtaine d'années, abandon-
» nant des terres ingrates pour celles plus fer-
» tiles qu'ils ont trouvées dans ce pays ». ¹⁾

Cette opinion, avec quelques légères réserves facilement expliquables, est partagée même par des hommes de science bulgares. M. Milétitsch écrivait à ce sujet en 1913 :

« De la vallée Provadia, en prenant la ligne
» du chemin de fer actuelle pour frontière, et
» de la mer Noire, près du village d'Imrichoe,
» jusqu'au Danube (au Nord), *je n'ai pas pu*
» *trouver un seul endroit à population bulgare*
» *indigène.* » ²⁾

1) « Voyage agricole dans la Dobroudja ». Constantinople, 1850, 80 avec une carte ethnographique et topographique, p. 82.

2) Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale. III, p. 234, apud Jorga, p. 72.

Or, ce territoire se trouve tout-à-fait dans le Sud de la province, à peine dans la partie restituée à la Roumanie en 1913. Pour ce qui est de la partie rétrocédée à la Roumanie par le Congrès de Berlin, il écrivait encore:

« Croire qu'il y a dans la Dobroudgea, à l'exception des villes, une population bulgare ancienne, c'est nous tromper nous-mêmes ». ¹⁾

Cette opinion est aussi celle de plusieurs autres Bulgares tels que M. J. Ev. Guéčov ²⁾ et le Prof. Dr A. Ischirkoff qui notamment écrit: « La majeure partie de la population bulgare d'aujourd'hui date précisément de cette époque (1829)... ». ³⁾

Nous nous proposons maintenant de démontrer que malgré ces immigrations récentes, le nombre des Bulgares n'y dépassa jamais celui des Roumains et que cette situation se maintint jusqu'au moment de la rétrocession de la Dobrogea à la Roumanie (1878).

Le célèbre ethnologue Dr H. Berghaus écrivait en 1854 les lignes suivantes:

« La frontière du sud des Valaques est dé-terminée par le Danube; on trouve cependant

1) Ibid. p. 72.

2) *Périoditschestvo Spisanié*, 1890, pp. 311-312, cit. p. *Arboré*, 36 et *Jorga* 71.

3) Dans un pamphlet intitulé « La Bulgarie et la Dobroudja ». Berne, 1918, p. 9.

» même sur la rive droite du Danube de nom-
 » breux colons et transfuges moldaves, sur-
 » tout dans la région de Matschin. On rencon-
 » tre de semblables colonies éparpillées en Bul-
 » garie et plus au sud̄ encore jusqu'en Macé-
 » doine. » ¹⁾

L'un des plus remarquables connaisseurs de la Dobrogea, *G. Lejean*, publiait en 1861 dans ces excellentes « *Petermann's Geographische Mitteilungen* » ²⁾ un étude sur « l'Ethnographie de la Turquie d'Europe » rédigée en français et en allemand et qui fut toujours considérée comme l'étude la plus complète, la plus parfaite de l'époque.

Or, on lira page 1 écrite en toutes lettres cette constatation définitive:

« *Dans la Dobroudgea... elle (la population bulgare. Annotation de l'auteur) ne forme qu'une très faible minorité.* »

Et pour se rendre compte de la valeur de cette affirmation, il faut lire l'introduction de son étude où Lejean nous montre l'importance de sa documentation toute moderne et réellement scientifique. Après avoir dépouillé toutes les notes et les indications ethnographiques re-

¹⁾ «Die Völker des Erdballs». Bruxelles et Leipzig, Muquardt, 1854, vol. II, p. 301.

²⁾ Gotha, Justus Perthes, 1861, IV^e partie.

cueillies au cours des innombrables voyages qu'il fit *pendant 60 ans* en Turquie — où il était chargé par le gouvernement ottoman d'étudier différentes questions d'ordre technique et économique —; après avoir consulté les travaux effectués avant lui dans la région par Pouqueville, Leake, le Général Jochmus, Ami Boué, etc., il puisa amplement à cette source d'informations «bien plus précieuse» que sont «les registres de l'impôt, existant entre les mains des autorités turques et *donnant village par village, la nationalité de la population...*» ¹⁾

De plus, il entreprit à dessein deux nouveaux voyages d'étude en 1857 et 1858 et en rapporta un nouveau bagage d'observations personnelles et de renseignements, «recueillis près de personnes dignes de confiance, en tête desquelles nous sommes heureux de citer *les outschitels et les daskals* (directeurs des écoles slaves et grecques)». ²⁾

Si telles furent ses investigations pour l'ensemble de son enquête, pour la Dobrogea tout particulièrement le hasard voulut qu'elles fussent plus sérieuses encore. «Ce résultat, écrit-il, est des plus exacts que nous ayons obtenus». Les chiffres qu'il rapporte ont été vérifiés «vil-

¹⁾ p. 3.

²⁾ p. 3.

lage par village» et comparés aux états fournis par les autorités turques.

Or, le chiffre total des Roumains habitant à cette époque-là la Dobrogea est de 33.000 ¹⁾ c'est-à-dire égal à celui des Tartares dont le nombre était aussi de 33.000 âmes en chiffres ronds.

Ces constatations sont d'une valeur considérable car elles nous fournissent pour la première fois des chiffres précis obtenus par des moyens scientifiques et au-dessus de tout soupçon de partialité.

Cette étude est accompagnée d'une carte que nous reproduisons fidèlement et qui confirme brillamment une fois de plus notre thèse. Sa valeur incontestable est reconnue même par le diplomate bulgare *Rizow*, qui se félicite même de constater que Lejean «a corrigé certaines fautes de ses prédécesseurs, par rapport à l'étendue des Bulgares dans la région de Nisch et de la Dobroudgea.» ²⁾

Ainsi Lejean note en jaune trois îlots importants bulgares, à savoir : au sud de Silistrie, au sud de Mangalia, à l'ouest du lac de Ramzin, il en note encore cinq ou six petits îlots sans importance, le tout perdu dans la masse

¹⁾ p. 19.

²⁾ *op. cit.* p. 31.

turco-tartare et roumaine. Et ces constatations répétons-le, datent de 1861, **dix-sept ans, par conséquent, avant la rétrocession de la Dobrogea à la Roumanie.**

En 1867 le célèbre géographe et ethnographe russe *M. F. Mirkovitsch* fut chargé par les slavophiles russes de rédiger une carte ethnographique «des nationalités slaves» destinée à figurer à «l'Exposition slave» de Moscou. On comprend dans quel esprit cette carte fut rédigée et on s'explique facilement tout le succès obtenu par son auteur, auquel fait allusion M. Rizow quand il en parle dans son ouvrage. ¹⁾ Eh bien, même dans cette carte presque toute la rive droite du Danube est reconnue roumaine, ainsi qu'une partie considérable du district de Tulcea !

En 1869 un autre savant étranger, le professeur *Franz Bradaska* publia une remarquable étude «Die Slaven in der Türkei» toujours dans les «Petermann's Geographische Mitteilungen».

Celui-ci affirme à son tour que le nombre des Roumains de la Dobrogea est de 33.000 âmes. Il ajoute cependant, en savant soucieux de préciser le plus possible, que le géologue K.

¹⁾ op. cit. p. 35.

F. Peters de Vienne estime que leur nombre ne doit pas être supérieur à 25.000, à savoir égal à celui des Bulgares. ¹⁾

Le nombre des Roumains est par conséquent d'au moins 25.000 habitants et de 33.000 au plus, tandis que celui des Bulgares ne semble jamais avoir été supérieur à 25.000.

Au surplus, nous ne trouvons cette affirmation que chez Peters tandis que Lejean, Jonesco, Mackenzie et Yrby considèrent le nombre des Bulgares comme tout à fait insignifiant.

Bradaska nous fournit en outre une quantité d'autres renseignements de la plus haute importance.

Ainsi *Rusciuk*, considérée unanimement comme ville exclusivement bulgare, sur une population totale de 30.000 habitants ne comptait que 7000 Bulgares, le reste soit 23.000 habitants étant formé de Turcs, de Roumains, de Grecs et de Juifs. *Varna* avec 20.000 habitants, *Slivno*, *Sumla* (60.000 habitants), *Razgrad* (15.000), «peuvent être aussi considérées comme villes turques» (*sind wesentlich türkische Städte*). ²⁾ Par contre les villes de Sofia, Ba-

¹⁾ p. 448.

²⁾ Ces constatations viennent corroborer en tous points le récit du R. P. Boskovicz cité plus haut.

zarcik sur la Mariça peuvent être considérées comme «plutôt» bulgares (*sind der Mehrzahl nach bulgarisch*) et comme «tout-à-fait» bulgares (*ganz bulgarisch*) seules Gabrovo, Sladja, Kotel ainsi que quelques autres petites villes (*und einige andere kleinere Städte*). ¹⁾

On ne rencontre par conséquent dans la Dobrogea aucun bourg ou village «tout-à-fait bulgare» et pas même de ceux qui puissent être considérés comme «à peu près bulgares». Et pour prouver qu'il parle en connaissance de cause, Bradaska signale aussi une lettre adressée par un Bulgare de Rusciuk au périodique slave «Art et Science» (1865, vol. II, cahier VI p. 430) où l'auteur reconnaît qu'en Dobrogea «...le nombre des Bulgares est réellement insignifiant.» ²⁾

La plupart de ces constatations se trouvent confirmées aussi par l'étude publiée en 1876 par le Professeur *F. von Stein* qui reconnaît la présence de masses roumaines compactes dans les sandjaks de Tulcea, Varna et Rusciuk, c'est-à-dire dans la Dobrogea et même au-delà. ³⁾

Lors de l'enquête dont nous parlions plus

1) op. cit. p. 453.

2) op. cit. p. 454.

3) *Peterm. geogr. Mitth.* 1876, p. 241.

haut, malgré toutes ses investigations, Jonesco n'avait constaté dans tout l'arrondissement (*caza*) de Tulcea que 200 familles bulgares, 92 dans celui de Maczin, 871 dans celui de Babadag, 26 dans celui de Constantza, 5 dans celui de Mangalia, 482 dans celui de Baltschik et 538 dans celui de Bazardgik. Soit 2214 familles en tout. ¹⁾

Si nous multiplions ce chiffre par le coefficient 5, considéré par les statisticiens comme moyenne correspondante aux races prolifiques (père, mère et trois enfants), on obtient un chiffre total de 11.070 Bulgares pour 33.000 Roumains. Le correspondant de la Revue «Art et Science» parlait, lui aussi, en connaissance de cause !

Ces constatations se trouvent confirmées encore par d'autres faits, par d'autres récits, par d'autres chiffres. Nous en indiquerons encore les plus importants, au risque de fatiguer quelque peu le lecteur, tellement nous avons hâte de trancher définitivement toute possibilité de controverse avec nos adversaires.

La vie religieuse des deux éléments ethniques qui nous intéressent nous fournit aussi de précieux renseignements. Alors que les Bulgares ne sont jamais assez nombreux pour s'or-

¹⁾ *op. cit.* p. 160.

ganiser en communautés religieuses et posséder une seule église bulgare dans toute l'étendue de la province, le nombre des Roumains semble y être si considérable, dès le XVIII^e s., qu'ils arrivent à édifier et à entretenir *de leurs propres deniers* un grand nombre d'églises roumaines à Maczin, à Daieni, à Azaclau, à Sarakioi, etc.

A l'époque de la guerre de Crimée, un Français, Camille Allard, qui avait pris part aux opérations du maréchal de Canrobert confirme en tous points les constatations précédentes. ¹⁾

Sur la rive orientale du Danube, il rencontre surtout des Roumains et des Tartares «*alors que la population bulgare y est peu nombreuse*». A Rassoava, il rencontre une population exclusivement roumaine, il en rencontre encore à Cernavoda, à Seimeni, à *Silistrie* et même très loin vers l'Orient, sur les bords de la mer, du côté de Constantza, ou bien au milieu du village bulgare Tschelebi-Keui. Par contre, à Babadag il ne rencontre que des Turcs, et à Tulcea même ce n'est que dans les faubourgs qu'il trouve des Bulgares; mais en faisant cette dernière constatation, il ne manque pas d'ajouter que les Russes, les Roumains

¹⁾ Souvenirs d'Orient, Paris, 1864, apud *Jorga* p. 81.

les Juifs, les Grecs et les Arméniens y sont aussi en nombre.

En mai 1876, l'illustre géographe et ethnologue *Kiepert*, dans sa carte ethnographique de l'empire ottoman dont nous reproduisons le fragment qui nous intéresse, donne les notations suivantes:

Au milieu de la province, une masse compacte d'Ottomans s'appuie à la mer, au-dessous du lac Ramzin jusqu'à un point situé au sud de Constanza, avec une pointe poussée très au sud vers l'intérieur du pays au-delà même de la ville de Bazardjik, et une seconde allant vers l'occident, occupant tout le centre de la province. Les Roumains occupent un îlot au nord de Turtukaïa, ainsi qu'une large bande de territoire parallèle au Danube, allant jusqu'à la mer. Ils campent encore sur une grande partie du territoire qui se trouve autour du lac Ramzin ainsi que dans le Delta. Les Bulgares n'occupent, dans le nord de la province, que des îlots à l'ouest du lac Ramzin. Vers le midi leur domaine exclusif ne commence que bien au sud des villes de Varna et de Turtukaïa, tandis que tout le reste de la région est habité par une population mi-bulgare, mi-turque.¹⁾

1) *H. Kiepert*. «*Ethnographische Uebersichts-Karte des Europäischen Orients*». Mai 1876, Berlin, Dietrich Reimer, 1 : 3.000.000.

Cette carte-ci, de même que toutes les œuvres de Kiepert, pour employer l'expression de M. Rizow lui-même, est remarquable par sa valeur scientifique et par son exactitude.

Cette carte, nous rappelle également M. Rizow, « eut le sort heureux d'obtenir une certaine importance historique : elle servit de » base pour marquer les frontières des deux » Bulgaries autonomes à la conférence européenne de Constantinople (1876-77) ; c'est » aussi d'après cette carte que furent tracées » les frontières de la presqu'île balcanique au » Congrès de Berlin en 1878. On sait aussi quelle grande valeur le Prince de Bismarck attachait à cette carte. » ¹⁾

A la même époque, *Elisée Reclus* ne note point de Bulgares dans le nord de la province. Il constate cependant la présence de quelques colonies bulgares dans la région marquée par Kiepert comme turco-bulgare, ce qui confirme les notations du précédent, avec, à l'avantage de notre thèse, l'absence de Bulgares au Nord. ²⁾ Il écrit de plus, textuellement : « C'est là que se trouve le plus solide point d'appui des Osmanlis de toute la péninsule... » ³⁾ et

¹⁾ op. cit. p. 43.

²⁾ *Elisée Reclus*. Géogr. génér. Paris, 1876, I.

³⁾ *ibid.*, *ibid.*, p. 223.

plus loin : « En aval de Tschernavoda et jus-
» qu'à la mer, la population de la rive droite
» du Danube *est en grande majorité composée*
» *de Valaques*, devant lesquels reculent peu à
» peu les *Turcs* de ces contrées. » ¹⁾

Ami Boué, membre de l'Académie des Sciences de Vienne et remarquable connaisseur de la Dobrogea, avait fait des constatations presque analogues déjà en 1840. ²⁾ Bien qu'erronée sur certains points, sa carte, publiée en 1848 dans l'Atlas de Berghaus ³⁾ contient encore des indications précieuses. Il est évident qu'il se trompe quand il note comme « bulgares » des villes telles que Silistrie, Bazardjik, Varna, Mangalia, etc., que tous les ethnographes et voyageurs reconnaissent comme turques; il est également certain que le territoire qu'il assigne aux Roumains est de beaucoup inférieur à la réalité; nous devons néanmoins constater que même ceux qui n'ont étudié l'ethnographie de la Dobrogea qu'imparfaitement, sont frappés par la présence de Roumains vivant en masses compactes sur les bords du Danube jusqu'à la

1) *ibid.*, *ibid.*, p. 229.

2) *Ami Boué*. La Turquie d'Europe, 1840, Paris, Bertrand.

3) *Berghaus*. Physicalisch. Atlas. 1848, VIII, Alt. Ethn. N^o 19.

mer; et cela bien avant Jonesco, bien avant Lejean, 29 ans avant Bradaska !

Nous pourrions citer encore les cartes du *Consul Charles Sax*,¹⁾ de *Mackenzie et Irby*,²⁾ etc. qui toutes viennent corroborer notre thèse.

En 1878 enfin, sur l'ordre de *Bieloserkovich*, gouverneur russe de la Dobrogea, une statistique fut dressée contenant le nombre des familles habitant le district de Tulcea, suivant la race.

Cette statistique constate la présence de 3553 familles roumaines (36% de la population totale) et d'à peine 2877 familles bulgares (29%).

Nous savons quels étaient à cette époque les sentiments des Russes à l'égard des Roumains. Ces chiffres sont par conséquent au-dessus de tout soupçon de partialité et prouvent définitivement le bien-fondé de notre thèse.

Pour le district de *Constantza*, la première statistique date de 1880. Elle est tout aussi édifiante que la précédente et présente d'autant plus d'intérêt qu'elle est établie par nombre d'habitants et non plus par familles suivant l'habitude russe.

1) Editée par la Soc. de géographie de Vienne, 1877.

2) Johnston, Edimbourg 1867.

La voici :

| POPULATIONS | LE LONG DU DANUBE | | CENTRE | | LE LONG DE LA MER | | | TOTAL |
|--------------------|---------------------------|---------------------------------|----------------------------|------------------------------|----------------------------|-------|-------|-------|
| | Arrondissement de Harsova | Arrondissement de Silistra Nouă | Arrondissement de Medgidie | Arrondissement de Constantza | Arrondissement de Mangalia | | | |
| | | | | | 35 | — | | |
| Roumains | 5953 | 6238 | 2708 | 317 | 2% | 35 | 15251 | 23% |
| Bulgares | 330 | 5748 | 295 | 1107 | 10% | 522 | 8038 | 13% |
| Turcs | 1245 | 5812 | 298 | 1649 | 14% | 2122 | 11126 | 18% |
| Tartares | 1437 | 1383 | 5517 | 6060 | 54% | 9101 | 23498 | 38% |
| Greco | 40 | 46 | 235 | 1563 | 14% | 237 | 2121 | 4% |
| Arméniens | — | 22 | 11 | 182 | 1% | — | 215 | 1% |
| Juifs | 11 | 14 | 26 | 234 | 2% | — | 285 | 1% |
| Lipovans | 513 | — | — | — | — | — | 513 | 1% |
| Autres | 12 | 6 | 68 | 428 | 3% | — | 514 | 1% |
| TOTAL | 9541 | 19305 | 9158 | 11540 | 100 | 12017 | 61561 | 100 |

Voir Sc. Varnav : Situatia generala a judetului Constantza, 1904.

Il appert, par conséquent, de toutes ces études, de tous ces travaux faits par des savants et hauts fonctionnaires étrangers, bien avant que le problème des nationalités de la Dobrogea se posât avec l'acuité actuelle :

Qu'au moment de la guerre roumano-russo-turque, la Dobrogea n'était pas une province bulgare ; ¹⁾ qu'au contraire, à côté de la population turco-tartare, c'est la population roumaine qui s'y trouvait en majorité ; que de plus, l'élément roumain représentait l'élément autochtone du pays, les Bulgares ne formant qu'une population intrusive, venue dans la province à une date extrêmement récente, n'ayant par conséquent sur cette terre aucun droit, ni celui que confère à une race le souvenir des générations antérieures ayant vécu, travaillé et souffert sur son sol, ni celui que confère le nombre.

« Beaucoup plus nombreux aujourd'hui, » les Roumains ont pour eux le caractère autochtone en assez grande partie et les souve-

1) A *Silistrie*, pour donner un nouvel exemple, le Colonel Hume, délégué de la Grande-Bretagne dans la Commission internationale pour la délimitation de la frontière sud de la Dobrogea, trouve en 1878, en chiffres ronds: 7000 Musulmans, 2500 Roumains et à peine 1500 Bulgares. (Voir le Protocole N^o VIII, Constantinople, 26 Nov. 1878, relatif aux travaux de la dite commission).

» nirs non interrompus du passé, qui, s'il a
» connu les invasions des autres, n'a jamais
» touché à la persistance opiniâtre qui est un
» des caractères distinctifs de la race.» ¹⁾

Comment cette race s'est-elle maintenue, développée, propagée dans ces parages malgré les incroyables vicissitudes de son histoire ? Ce sont MM. Lavisse et Rambaud qui nous l'apprennent: « C'est qu'elle est arrivée à ne
» faire qu'un avec cette terre que lui donna
» Trajan : elle est féconde comme elle; elle ré-
» siste à cette *malaria* qui décime Allemands
» et Magyars. Comment tant d'orages et d'in-
» vasions ont-ils passé sur elle sans l'emporter ?
» Elle vous répond par ce dicton: «L'eau passe,
» le caillou reste ». ¹⁾

¹⁾ *Iorga. op. cit. p. 87.*

²⁾ *Lavisse et Rambaud, op. cit. II, p. 833.*

LE TRAITÉ DE BERLIN

Le Traité de Berlin ¹⁾

On sait généralement à la suite de quelles circonstances la Roumanie participa à la guerre russo-turque de 1877. ²⁾ On sait aussi, plus ou moins, quelles furent les insistances de la Russie pour la décider à prendre part à la campagne, ³⁾ ainsi que l'admirable rôle joué par sa jeune armée sur le théâtre de la guerre de Bulgarie. Ce qu'on sait moins, et ce que les Bulgares font toujours semblant d'ignorer, ce sont les circonstances à la suite desquelles la Dobrogea fut rétrocédée à la Roumanie.

1) *Le Congrès de Berlin*. Paris, Imprimerie Nationale, 1878.

2) *Xenopol*. ouvr. déjà cité.
Memoriile Regelui Carol al României. Bucarest, Universul, 1910.
Jehan de Witte. «Quinze ans d'histoire». 1866-1881, Paris, Plon.
Al. A.-C. Stourdza, ouvr. déjà cité.

3) Le 19 juillet 1877, le généralissime de l'armée russe, le Grand-duc Nicolas télégraphiait au Prince Carol : «... les Turcs ayant amassé de grandes masses à Plevna, nous abiment. Prie faire fusion, démonstration et si possible passage du Danube...» le 22 juillet le Tzar lui-même sollicitait d'urgence cette intervention. Le 9 août, le Grand-duc devient plus pressant encore : «...Quand peux-tu passer ? Fais-le aussitôt que possible».

Ce sont précisément ces circonstances qui formeront l'objet du présent chapitre.

Après les sanglantes défaites infligées par les armées russo-roumaines, placées sous le haut-commandement du Prince Carol de Roumanie, aux armées d'Osman Pacha, la Porte ottomane se vit obligée de demander la paix.

Le traité de paix fut signé le 3 mars 1878 à *San Stefano*.

Il n'est peut-être pas inutile de relever d'ores et déjà le fait que la Russie n'avait pas même cru devoir faire intervenir la Roumanie directement dans le traité, se bornant à stipuler aussi, sans mandat, en son nom.

Les textes qui gouvernent la matière sont les articles 5 et 19 du dit traité.

Par l'art. 5, la Sublime Porte reconnaît *sans réserves et sans conditions* l'indépendance de la Roumanie.

L'art. 19 pose le principe de la cession du «Sandjak de Tulcea» (la plus grande partie de la Dobrogea actuelle) à la Russie. Aussitôt ce principe posé nous trouvons stipulée la clause suivante: «... la Russie ne désirant pas annexer ce territoire, elle se réserve la faculté de l'échanger contre la partie de la Bessarabie *détachée par le traité de 1856...*». On aurait dû

dire, pour être dans le vrai, «restituée à la Moldavie par le traité de 1856...».

La Russie, par conséquent, s'érigéait en tutrice de sa jeune alliée et, qui plus est, proclamait, dans un document auquel la Roumanie était complètement étrangère, le principe d'un échange territorial avec elle.

Pour mieux apprécier la conduite des diplomates russes, il faudrait lire les «Mémoires du roi Carol de Roumanie» où le grand et sage monarque note au jour le jour les louches agissements de ces diplomates et la manière cavalière dont ils traitèrent «les chers alliés de Plevna» et leur ancien commandant. Nous nous bornerons à dire ce que fut leur attitude envers la Roumanie par la suite.

Le traité de San Stéfano portait sur trop de questions d'intérêt général pour que l'Europe l'acceptât, tel qu'il avait été imposé à la Porte par la Russie victorieuse.

Le 1er avril 1878, par une note circulaire adressée aux Cabinets des grandes Puissances européennes, — où elle démontre «le danger et l'importance de certaines stipulations... du traité de San Stefano» —, l'Angleterre suggéra aux Puissances l'idée de la réunion immédiate d'un Congrès, dans le but de statuer sur la

nouvelle situation créée en Orient et d'examiner à nouveau les clauses du dit traité.

Pendant qu'une vive discussion se poursuivait entre les Cabinets européens, la Russie ne cessait pas de presser la Roumanie, l'engageant à accepter le troc territorial qu'elle avait imaginé à son insu. Dans cette intention, le Prince Gortschakoff, chargea l'un de ses hommes de confiance, le Général Comte Mouravieff, de négocier, à Bucarest même, la cession de la Bessarabie. Mouravieff offrit à la Roumanie, au nom du tzar, contre l'adhésion de celle-ci à la cession de ce territoire, outre le Sandjak de Tulcea, la ville de Silistrie et, de plus, une frontière allant de la périphérie de cette ville à la mer jusqu'à un point situé bien au sud de Mangalia. Il fit même comprendre à Jean Bratiano, le grand homme d'Etat qui présidait en ce moment aux destinées de la Roumanie, que le tzar et Gortschakoff seraient disposés même à d'autres sacrifices, laissant par là entendre qu'on pourrait aller même jusqu'à Tourtoukaïa. L'un des membres les plus influents du Cabinet de Bucarest, Kogalniceano, conseillait l'acceptation des propositions russes. Bratiano, outré d'une telle injustice, convaincu que la conduite de l'armée roumaine durant la campagne, les sacrifices

consentis par son pays et les services que son intervention avait rendus à la Russie méritaient une autre récompense que l'amputation qu'on proposait à sa patrie, refusa les propositions de Mouravieff. Gortschakoff et la camarilla de Petersbourg, conçurent un tel dépit de ce refus qu'on verra par la suite quel traitement fut infligé à la nation roumaine, qui avait eu l'audace inouïe de ne pas se laisser spolier sans protester.

Après une lutte très vive à coups de notes et de mémoires échangés entre les chancelleries européennes, le principe de la réunion d'un Congrès fut adopté et Berlin choisi comme lieu de réunion.

Ainsi, le 13 juin 1878, les plénipotentiaires des grandes Puissances se trouvèrent réunis autour du fameux tapis vert, sous la présidence de Bismarck lui-même.

Le Congrès examina l'une après l'autre les questions à l'ordre du jour, et les délégués témoignaient d'un tel esprit de conciliation, que tout faisait prévoir une issue heureuse et rapide de ses travaux. Soudain, les choses se gâtèrent. Le 28 juin, au moment de la discussion des questions intéressant la Grèce, le Congrès résolut que les délégués de cette nation devaient être admis à exposer leurs revendica-

tions devant la haute assemblée. Lorsque, le jour même, la même question se posa pour les délégués roumains, les délégués russes se montrèrent tellement hostiles à cette idée, que Lord Salisbury fit remarquer énergiquement au Congrès qu'il serait pour le moins étrange «...après avoir écouté les délégués d'une nation qui réclame des provinces étrangères (la Grèce)... de ne pas écouter les représentants d'un pays qui demande à garder des contrées qui lui appartiennent. » ¹⁾

La discussion fut d'une extrême véhémence, les délégués russes faisant preuve d'une antipathie peu équivoque à l'égard de la Roumanie. A la suite de l'attitude énergique des plénipotentiaires britanniques, auxquels s'étaient joints aussi les délégués italiens, le Congrès finit par accepter la proposition de Lord Salisbury. Les Roumains étaient fixés cependant sur la nature des sentiments dont la Russie était animée à leur égard.

Le 1er juillet suivant, Michel Kogalniceanu et Jean Bratianu sont introduits enfin devant le Congrès, et Kogalniceanu donne lecture du document suivant:

1) Protocole IX du Congrès, pp. 155 et 156.

« Messieurs les Plénipotentiaires,

« Nous avons tout d'abord à cœur de remercier le Congrès de vouloir bien entendre les délégués roumains au moment de délibérer sur la Roumanie. C'est un nouveau titre ajouté par l'Europe à tous ceux qui lui ont valu dès longtemps la reconnaissance de la nation roumaine et ce gage d'unanime bienveillance nous paraît être d'un heureux augure pour le succès de la cause que nous sommes appelés à défendre devant vous.

» Nous n'insisterons pas sur les événements dans lesquels nous avons été entraînés par des nécessités de force majeure. Nous passerons également sous silence soit l'action militaire à laquelle nous avons participé, soit l'action diplomatique à laquelle il ne nous a pas été donné de prendre part.

» Nous avons eu l'occasion de constater déjà que la période des négociations nous a été moins propice que la fortune des armes.

» Nous nous bornerons à exposer les droits et les vœux de notre pays, sur la base du résumé présenté dans le mémoire que nous avons eu l'honneur de soumettre récemment au Congrès.

I

» Nous croyons qu'en bonne justice aucune partie du territoire actuel ne doit être détachée de la Roumanie.

» La restitution par le Traité de 1856 d'une partie de la Bessarabie à la principauté de Moldavie a été un acte d'équité de l'Europe. Le morcellement de 1812 ne pouvait pas se justifier par le fait ou le droit de la conquête.

» En 1812, la Bessarabie relevait d'une principauté dont l'autonomie avait été attestée solennellement par tous les traités antérieurs conclus entre les empires russe et ottoman. Le traité de Kutchuk-Kaïnardji particulièrement reconnaissait aux princes de Moldavie et de Valachie la qualité de souverains, et établissait que la Bessarabie faisait partie de la Moldavie.

» C'était donc là un pays roumain avec des institutions et des lois roumaines, explicitement maintenues par Sa Majesté l'empereur Alexandre I^{er}. Ce respect de l'ancienne nationalité était formulé dans le rescrit impérial promulguant l'organisation administrative et judiciaire de cette province après son incorpo-

ration à la Russie, sans qu'il fût posé la moindre distinction entre la basse et la haute Bessarabie.

» On a semblé vouloir conclure que la Bessarabie était une région turque ou tatare du simple fait que les Ottomans y occupaient trois forteresses.

» Mais l'histoire de la Valachie présente une anomalie analogue ; des forteresses turques y ont longtemps subsisté ; il n'en résulte pourtant pas que la Valachie ait jamais été un pays ture.

» En 1878, pas plus qu'en 1812, la Bessarabie ne peut être revendiquée de la Roumanie en vertu du droit de conquête. Elle appartient à une principauté que la Russie elle-même, pendant tout le cours de sa récente guerre avec l'empire ottoman, a considérée et traitée comme un Etat indépendant et allié.

» D'ailleurs, dès son entrée en campagne, la Russie a signé avec la Roumanie une convention par laquelle elle a expressément garanti l'intégrité actuelle du territoire roumain.

» Cette garantie avait été demandée et accordée quand il ne s'agissait encore que du passage des armées impériales de la Roumanie. Il semblait qu'elle dût redoubler de vigueur du jour où, sur l'appel de la Russie même, le concours

de la nation roumaine devenait plus positif et se transformait en coopération militaire effective, en complète alliance. Nos troupes ont, en effet, combattu côte à côte avec les armées russes. Si ce n'est pas là un titre pour nous agrandir, ce n'en est certes pas un pour nous diminuer. A défaut d'autres droits, la convention du 4 (16) avril 1877, qui porte les signatures et les ratifications du Cabinet Impérial, suffirait seule pour nous conserver une région importante du Danube, à laquelle se rattache si étroitement la prospérité commerciale de la Roumanie.

» On a invoqué, à l'appui de la rétrocession de la Bessarabie, des considérations de reconnaissance et des souvenirs de gloire et de valeur militaires. Mais, durant une longue série de guerres, les armes russes se sont illustrées sur bien des champs de bataille, et ont promené leur gloire jusque sous les murs d'Andrinople. Ce n'est pas là pourtant un titre à la propriété de la région des Balkans.

» On a invoqué encore des considérations de reconnaissance. La Roumanie sait pratiquer les devoirs de la gratitude, et l'a maintes fois prouvé. Elle n'oublie pas son histoire ni le nom de ses bienfaiteurs ; elle vénère en Catherine la Grande et en Nicolas I^{er} les généreux

auteurs des traités de Kainardji et d'Andrinople.

» Mais elle garde aussi la mémoire des sacrifices qu'elle s'est imposés pour l'agrandissement, la fortune et la gloire de la Russie. Elle se rappelle que, depuis Pierre-le-Grand jusqu'à nos jours, elle a été tour à tour ou simultanément la base des opérations militaires de la Russie, le grenier où s'alimentaient ses armées, alors même qu'elles agissaient au delà du Danube, et le théâtre trop souvent préféré des plus terribles collisions.

» Elle se souvient aussi qu'en 1812 elle a perdu, au profit de la Russie, la moitié de la Moldavie, c'est-à-dire la Bessarabie du Pruth au Dniester.

.

» La Roumanie a confiance que son indépendance sera définitivement et pleinement reconnue par l'Europe.

» A son droit primordial, dont le principe avait été faussé par des équivoques historiques, s'ajoutent aujourd'hui les titres dont elle a régénéré, ou plutôt rajeuni la conquête sur les champs de bataille. Dix mille Roumains sont tombés autour de Plevna pour mériter à leur patrie la liberté et l'indépendance.

» Mais tous ces sacrifices ne suffiraient pas à assurer à la Roumanie la pacifique disposition de ses destinées. Elle serait heureuse et reconnaissante de voir couronner par un bienfait européen ses efforts, qui ont révélé son individualité. Ce bienfait serait la garantie réelle de sa neutralité, qui la mettrait en mesure de montrer à l'Europe qu'elle n'a d'autre ambition que de rester la fidèle gardienne de la liberté du Danube à son embouchure, et de se consacrer à l'amélioration de ses institutions et au développement de ses ressources.

» Tels sont, Messieurs les Plénipotentiaires, succinctement exposés, les vœux d'un petit Etat qui ne croit pas avoir démérité de l'Europe, et qui fait, par notre organe, appel à la justice et à la bienveillance des grandes Puissances dont vous êtes les éminents représentants. »

Le Président dit que le Congrès examinera consciencieusement les observations présentées par les délégués de la Roumanie.

M. Bratiano lit ensuite les considérations ci-après :

« L'exposé que mon collègue, en son nom et au mien, vient de tracer des droits et des intérêts de la Roumanie n'a pas besoin de plus longs développements.

» La haute Assemblée qui a pour mission de régler la situation de l'Orient possède amplement toutes les données nécessaires à l'accomplissement de son œuvre.

» Nous sommes persuadés que les sentiments de justice et de bienveillance qui nous ont ouvert un accès auprès de vous détermineront aussi l'adoption des résolutions relatives à la Roumanie.

» Je me permettrai simplement d'ajouter que la dépossession d'une partie de notre patrimoine ne serait pas seulement une profonde douleur pour la nation roumaine : elle détruirait en elle sa confiance dans l'efficacité des traités et dans l'observation tant de l'équité absolue que du droit écrit.

» Le trouble qu'éprouverait sa foi dans l'avenir paralyserait son pacifique développement et son élan vers le progrès.

» Je prends, en terminant, la respectueuse liberté de soumettre ces réflexions à la haute appréciation du grand conseil européen et particulièrement aux illustres représentants de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, dont nous avons eu si souvent l'occasion d'apprécier l'esprit magnanime parmi nous. »

Ce langage si grave, si droit, si digne ne

trouva aucun écho au sein de l'Assemblée. Celle-ci, résolue d'avance, semble-t-il, à passer outre aux protestations de la Roumanie, décida de soumettre la reconnaissance de l'indépendance de la Roumanie à la double obligation pour celle-ci « ...d'admettre l'échange de territoire stipulé dans l'art. XIX du traité de San Stefano...» ¹⁾ et d'accorder la naturalisation en masse des 400.000 Israélites réfugiés en Roumanie au XIX^e siècle pour échapper aux persécutions dont ils étaient l'objet en Russie et en Galicie, qui ignoraient jusqu'à la langue du pays où ils s'étaient fixés en fraude des lois et règlements existants. ²⁾

La seule Puissance qui avait pourtant qualité de se prononcer sur l'indépendance de la Roumanie, c'était la Turquie. Or, ainsi que nous le faisons remarquer plus haut, par l'article V du traité de San Stéfano, la Turquie avait reconnu pleinement et sans réserve aucune l'indépendance de cette principauté. Au surplus, ce n'est pas elle qui remettait cette affaire en discussion. De quel droit, dès lors, l'illustre aéropage imposait-il ces nouvelles obligations à la Roumanie ? En vertu de quel

1) Protocole X, pp. 167 et suiv.

2) Voir à ce sujet notre *Etude sur la condition des Israélites en Roumanie*. Paris, Pédone, 1905.

principe de droit international, de quel texte, de quelle convention pouvait-il lui imposer ces lourdes charges qui allaient précisément à l'encontre des principes les plus élémentaires du droit des gens et des conventions existantes ? *Sunt lacrimae rerum !*

Ces conditions une fois définitivement adoptées, il semble qu'un soudain mouvement de sympathie à l'égard de la Roumanie, qu'on pourrait qualifier peut-être de *remords*, se produisit au sein de l'assemblée.

Le plénipotentiaire français Waddington se leva le premier pour déclarer que la Roumanie avait été à la vérité «durement traitée» par le Congrès, et que les compensations qu'on lui accordait étaient vraiment dérisoires par rapport aux sacrifices qu'on exigeait d'elle ; et dans un beau mouvement oratoire, il fit appel en particulier «aux sentiments équitables de la Russie» afin d'accorder au moins à la Roumanie «...au Sud de la Dobrogea une extension de territoire qui comprendrait aussi Silistrie et Mangalia».

Après un échange de déclarations entre le Prince Gortschakoff et le Prince de Bismarck, le Comte Schouvaloff, le second plénipotentiaire russe prit la parole :

« Le comte, dit le protocole, en réponse à la

» demande d'une concession plus large qui a
» été adressée à son Gouvernement par M. le
» premier plénipotentiaire de France, d'accord
» avec ses collègues d'Autriche-Hongrie et d'I-
» talie, et appuyée par le reste de l'Europe,
» croit devoir déclarer que la Russie a déjà
» largement agi en offrant une province qui
» dépasse de 3500 kilomètres carrés l'étendue
» de la Bessarabie, et qui, de plus, possède
» cent cinquante kilomètres de rive du Danube
» et un littoral important sur la mer Noire. Si
» toutefois la Roumanie désire obtenir encore
» quelques localités où *l'élément roumain se*
» *trouverait, sinon en majorité, du moins assez*
» *compact*, les plénipotentiaires de Russie ont
» quelque latitude pour une semblable combi-
» naison. *De Rassoava à Silistrie, il y a une*
» *bande de terrain sur laquelle la population*
» *roumaine est assez nombreuse*, et Son Excel-
» lence estime que, dans un triangle partant de
» l'Est de Silistrie et rejoignant la frontière
» actuelle, un certain agrandissement de terri-
» toire pourrait être consenti par son Gouver-
» nement.» ¹⁾

1) Voilà une nouvelle preuve de l'existence d'un élé-
ment roumain *assez compact* vivant sur la rive
droite du Danube et notamment entre Rassoava et
Silistrie avant la rétrocession de la Dobrogea à la
Roumanie.

C'est en vain que MM. Corti et Waddington insistent sur la nécessité d'attribuer Silistrie à la Roumanie, les plénipotentiaires russes se montrent tellement intraitables qu'à la fin, de guerre lasse, l'Assemblée adopte la proposition du Comte Schouvaloff libellée en ces termes :

« *Vu la présence d'éléments roumains, les*
» plénipotentiaires russes consentent à prolon-
» ger la frontière de la Roumanie le long du
» Danube, à partir de Rassoava dans la direc-
» tion de Silistrie. Le point frontière sur la
» mer Noire ne devrait pas dépasser Manga-
» lia. »

Le 8 juillet, il est décidé pourtant que Mangalia sera aussi comprise dans le territoire attribué à la Roumanie sans préciser autrement la question de Silistrie.

Le tracé de la frontière entre Silistrie et Mangalia était attribué à une commission internationale d'experts, chargés de compléter en quelque sorte les décisions du Congrès.

Au mois de novembre suivant, cette commission réunie sur les lieux put se rendre compte que Silistrie était absolument indispensable à la Roumanie, et qu'en laissant planer le doute sur cette question, le Congrès s'était montré pour la troisième fois «dur» pour ce pays. Le délégué de l'Italie, le Colonel Orero, dans le

rapport qu'il adressait à son gouvernement, écrivait textuellement :

« ...la majorité, — la commission tout entière peut-être, hormis le représentant de la Russie (encore!) —, reconnaît que pour établir d'une manière stable la nouvelle frontière roumano-bulgare, il eût été à désirer qu'une seule proposition eût été adoptée au Congrès de Berlin, à savoir celle du Comte Corti et de M. Waddington demandant l'annexion de Silistrie à la Roumanie ». ¹⁾ Ce rapport est aussi intéressant par ailleurs. La Commission travaillait, pour fixer la ligne-frontière, au milieu des Roumains, des Turcs et des Bulgares habitant la région. Or, le Colonel Orero relève non pas seulement l'insistance de la population roumaine, — qui existait en réalité, par conséquent, dans la Dobrogea —, pour que telle ou telle parcelle de territoire fût attribuée à la Roumanie, mais aussi celle des Ottomans: « Les Mahométans, écrit le délégué italien, *qui sont en majorité dans le district de Silistrie*, expriment le vœu de faire partie de la Roumanie, et ils ne semblent pas pouvoir se résigner à passer sous la domination bulgare. » ²⁾

¹⁾ *Pce Bibesco*. Histoire d'une frontière, p. 57.

²⁾ *Livre vert italien*, p. 456-458 dans *Bibesco*, p. 58.

C'est en vain que toute la commission, sans exception, s'attacha à démontrer au délégué russe le Major Bogoluboff que la Dobrogea sans Silistrie restait comme une maison dont on aurait laissé la porte grande ouverte à tout venant; que Silistrie, avec sa formidable situation stratégique et ses puissantes forteresses : Ordo Tabia et Medjidié Tabia commandant le Danube et la plaine, constituait une dangereuse enclave en plein territoire roumain et que telle n'avait pas été l'intention du Congrès de Berlin. Le délégué russe manifesta à nouveau son obstination coutumière et menaça même de se retirer et d'abandonner les travaux de la Commission.

Alors la Commission, comme jadis les plénipotentiaires de Berlin, abandonna à son tour la faible Roumanie, pour adopter la thèse de la puissante Russie. L'œuvre injuste du Congrès de Berlin se trouvait ainsi parachevée !

La Roumanie resta donc avec « une porte ouverte à tout venant » dans sa frontière du Sud.

Ce n'est pas tout, il fallait mieux encore. Le Congrès de Berlin avait fixé pour frontière méridionale de la Roumanie *la rive droite du Danube*. La commission fit davantage : elle fixa cette frontière au thalweg du fleuve, at-

tribuant ainsi à la Bulgarie toutes les îles situées à droite de cette ligne, quoique habitées la plupart par des Roumains.

Si la Roumanie ne perdit pas les îles qui lui avaient appartenu même avant 1879, ce n'est que grâce à la vigilance et à l'énergie du délégué italien Déprétis, qui, à la fin, trouva l'attitude de la Russie excessive et mit le holà à la tyrannie de son représentant.

En résumé, outre les obligations relatives à la condition des Israélites imposées à la Roumanie, le traité de Berlin la dépossédait aussi de cette merveilleuse Bessarabie moldave composée de trois districts, Bolgrad, Cahul et Ismaïl, soit 8480 km. carrés avec 136.600 habitants, en grande majorité roumains,¹⁾ des villes telles que Ismaïl (21.000 habit.), Kilia (8000 habit.), Reni (8000 habit.), Bolgrad (15.000 ha-

1) *Pettermann's Mitteilungen*. 1878, p. 193 cnf. aussi p. 367.

En 1846 un pasteur suisse Bugnion écrivait dans une brochure intitulée «La Bessarabie», déjà citée plus haut (p. 67) :

«La majorité de la population y est moldave, anciens descendants des Romains, qui forment la masse principale; ils ont conservé une certaine fierté nationale.» (p. 54).

Sur la population totale de toute la province, 3.000.000, Reclus note en 1879, 1.500.000 Roumains, 500.000 Petits-Russiens et 400.000 Russes (I. 275 et V, 558). En 1910 les Roumains y étaient au nombre de 2.300.000 âmes.

bitants), Kahul (7000 habit.) et une terre d'une richesse et d'une fertilité proverbiales.

Nous verrons dans le prochain chapitre ce qu'elle reçut en échange.

**LA DOBROGEA
AU MOMENT DE SA RÉTROCESSION
A LA ROUMANIE**

La Dobrogea au moment de sa rétrocession à la Roumanie

En 1883, le Prince Bibesco écrivait les lignes suivantes:

« Si les grandes Puissances ont admis que le territoire offert à la Roumanie était un dédommagement suffisant de la perte de la Bessarabie, c'est qu'elles ont été éblouies par l'énumération brillante et habile que le prince Gortschakoff leur a faite des avantages réservés à la Principauté : « Reconnaissance de son indépendance, destruction des forteresses qui menaçaient sa sécurité ; stipulation en sa faveur d'annexions éventuelles qui augmenteraient son territoire, et qui lui assureraient, en outre, le delta du Danube, certains districts fertiles comme celui de Babadagh, et un bon port de commerce sur la mer Noire»¹⁾ Rien n'a manqué à ce tableau séduisant, rien que les ombres! Ces ombres, ce sont les charges

¹⁾ *Congrès de Berlin*, protocole IX, séance du 28 juin 1878, p. 159.

et les dangers de la nouvelle possession. Ouverture des grandes voies de communication ; assainissement et colonisation du pays ; formation de villages ; construction de casernes et d'écoles ; repeuplement en bétail de la Dobroutcha dévastée par la guerre ; encouragement à donner à une agriculture très précaire ; rachat du chemin de fer de Tchernavoda à Kustendje ; création d'un bon port à Kustendje ; établissement d'un pont sur le Danube et reliement de Tchernavoda à Bucarest par une ligne ferrée, voilà les charges ; elles seront lourdes pour le pays. La Roumanie les supporterait encore avec courage si elle pouvait se mettre à l'œuvre avec sécurité, si elle possédait la garantie que ces sacrifices dussent lui profiter, et qu'après avoir fait de la Dobroutcha un pays sain et prospère, on ne l'en déposséderait pas ! Mais cette garantie, nous venons de le voir, lui a été refusée. »

Le Roumanie ne faisait certes pas une affaire en 1879 en troquant la Bessarabie contre la Dobrogea.

Le prince Gortschakoff avait bien fait ressortir à Berlin que les 14.758 km. carrés de territoire que la Roumanie recevait en Dobrogea valaient bien les 8480 km carrés qu'elle cédait à la Russie. Il avait négligé, cependant, de don-

ner des précisions sur la nature de ces terres et le degré de civilisation de ce pays.

Il faut lire les récits des hommes de science qui ont étudié la région vers cette époque, tels que Ami Boué¹⁾, Peters²⁾, Ubicini³⁾, Lejean⁴⁾ ou de Moltke ⁵⁾, pour se rendre exactement compte de ce que la Roumanie recevait en réalité en échange de sa Bessarabie. *De Moltke*, tout particulièrement, en fait un tableau des plus lamentables :

« Le sol de cette province, dit-il, est formé
 » d'un sable grisâtre très fin, où l'eau ne peut
 » séjourner et filtre à travers les couches de
 » pierres calcaires qui gisent au-dessous. Vai-
 » nement vous chercherez dans les vallées des
 » ruisseaux et des fontaines... Pas un arbre,
 » pas un buisson, même auprès des villages. »

Xavier Heuschling qui, à son tour, a étudié de près la Dobrogea, n'est pas plus rassurant :

« Son terrain tertiaire est composé d'argiles

- 1) *Ami Boué*. La Turquie d'Europe. Paris, 1840.
Ami Boué. Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe. Vienne, 1854.
- 2) *Peters*. Grundlinien zur Geographie und Geologie der Dobroudja. Vienne, 1867.
- 3) *Ubicini*. Lettres sur la Turquie. Paris, 1853-54.
 op. cit. dans *Petermann's Mitteilungen*.
- 4) *de Moltke* : Der russisch-türkische Feldzug in der europäischen Türkei. Berlin, 1843.

limoneuses alluviales, de sables, de grès et de grandes masses calcaires... son sol est aride, sans arbres, couvert de steppes...» ¹⁾

Cela surtout pour la partie centrale et méridionale de la province. Pour ce qui est de sa partie septentrionale, exception faite de la région qui longe le Danube et des environs de Babadag, le paysage n'était guère plus réjouissant. Il faut avoir traversé avant 1878 ces régions presque désertes, arides, tristes, couvertes en été d'une couche épaisse de poussière grise, adhérente, et, en hiver, d'une boue gluante, où les voitures s'enfonçaient, pour se rendre compte de la riche acquisition que venait de faire la Roumanie. Quant à la partie orientale de la province, surtout dans le nord où elle est couverte d'immenses marais, tous les voyageurs la déclaraient franchement *inhabitable*.

Pendant les longs siècles de domination musulmane, le peu de civilisation qui avait persisté jusqu'au XV^e s. dans cette malheureuse province, avait entièrement disparu. Petit à petit, elle était redevenue telle que le tendre *Ovide* l'avait connue au temps où il y écrivait ses *Tristia* et ses *Ponticae*. Un essai de co-

¹⁾ X. *Henschling*. L'Empire de Turquie. Bruxelles, 1860, p. 19.

lonisation saxonne y échoua pitoyablement, et ces pionniers de la civilisation allemande en Orient, rentrés chez eux, gardèrent un si triste souvenir de leur séjour dans la Dobrogea qu'ils l'appelèrent «l'exil de leur vie.» ¹⁾

L'absence de voies de communication rendait toute circulation, tout échange, presque impossibles, aussi les masses turco-tatares s'étiolaient-elles fatalement; seuls, les centres roumains situés sur le bord oriental du Danube accusaient quelque prospérité. L'industrie y était totalement inconnue, l'agriculture assez misérable à cause de la pauvreté du sol aussi bien qu'à cause des moyens primitifs de culture employés par les habitants. Les bourgs et villages extrêmement clairsemés, insignifiants, pauvres et tristes, dépourvus de toute vie économique et municipale, se mouraient lentement. *Constantza*, elle-même, qu'on a surnommée de nos jours «la perle de la mer Noire» et dont le nom seul fait loucher de convoitise l'œil du Bulgare, n'était qu'un lamentable cloaque où les mesures turques, — dans un désordre qui n'avait rien de beau et n'était certainement pas un effet de l'art, — s'entremêlaient aux maisons basses, sans fenêtres, sordides,

¹⁾ Voir entre autres *Bernh. Schwartz: Vom Deutschen Exil im Skytenlande. Leipzig, 1888.*

des Tartares, des Grecs et des Arméniens. Ses rues tortueuses, éternellement remplies de la boue épaisse et gluante particulière à la province, ignoraient tout travail de voirie, tout éclairage, toute canalisation. Le nombre de ses habitants était à peine de 4800 (1876). Son port, son beau port qui fait aujourd'hui l'orgueil des Roumains, était à peine fréquenté par «une douzaine de navires par an»¹⁾ et cela à une époque où *Varna* voyait entrer dans ses eaux 175 navires à voile jaugeant 36.068 tonnes et des bateaux à vapeur jaugeant 109.081 tonnes (en 1875).

Aussitôt rentrés en la possession de cette province, les Roumains se mirent avec hardiesse et patience au travail. Il s'agissait tout simplement de transformer ces steppes en terres cultivables,²⁾ de fonder des villes, d'y créer

1) X. *Heuschling*. L'Empire de Turquie. Bruxelles,

2) *Paul Labbé*, qui connaît de près cette région, écrit à ce sujet : «Le sol ne donne rien sans beaucoup d'efforts et la nature a des caprices que ne peut pas toujours vaincre le travail du laboureur. Le climat est trop dur : aux chaleurs excessives de l'été succèdent trop vite des hivers terribles. La pluie que les paysans font demander à Dieu par les popes ne leur est trop souvent donnée qu'avec parcimonie, elle ne suffit pas à rendre nourissante une terre ingrate, arrosée de rivières qui se perdent dans les sables, et qui s'évaporent à l'horizon dans la plaine immense et désolée». «La vivante Roumanie». Hachette, 1913, page 36.

des industries, de coloniser des régions entièrement inhabitables, de procéder au dessèchement des marais, de créer de nouveaux comptoirs de commerce, des voies de communication, de fonder des écoles, des hôpitaux, des ports... que sais-je, enfin de transformer toute cette région à demi sauvage en un pays civilisé et lutter surtout contre les difficultés créées par une population hétéroclite formée de Turcs, Tartares, Tcherkesses, Bulgares, Grecs, Juifs, Arméniens se détestant mutuellement de la manière la plus cordiale, et partant, refusant tout travail en commun, toute association, toute coopération indispensables à la vie sociale et au progrès d'une contrée.

Certes, la tâche ne fut pas aisée.

Il fallut faire preuve d'une énergie, d'une patience, d'une persévérance auxquelles tous ceux qui, depuis, ont traversé cette région ont rendu publiquement hommage. Il fallut encore y investir non plus des millions, mais des centaines et des centaines de millions pour faire de cette triste steppe la province florissante qu'est aujourd'hui la Dobrogea.

Dans notre exil, il nous a été impossible de nous procurer une statistique récente donnant un aperçu exact des immenses travaux effectués par les Roumains et des progrès réalisés

par cette province depuis sa rétrocession à la Roumanie.

Nous avons recouru, par conséquent, à des chiffres remontant à quinze et vingt ans, que nous avons pu nous procurer à grand peine et qui, certainement, ont depuis lors pour le moins doublé. ¹⁾

En 1878 il y avait en tout 13 écoles, ²⁾ aucun hôpital, aucune bibliothèque. En 1900 il y avait déjà 193 écoles rurales et 37 écoles primaires urbaines, soit 230 écoles primaires, une école secondaire de jeunes filles, une école professionnelle de jeunes filles, un séminaire ottoman, deux lycées, deux écoles de métiers, deux écoles commerciales, une école normale, 55 bibliothèques rurales, 6 bibliothèques urbaines, 6 hôpitaux et deux sanatoria.

Le nombre des écoles primaires était en 1910 de 309.

En 1878 on y cultivait à peine 150.000 hectares de terre en chiffres ronds. En 1908 sur 862.000 hectares (dont 2/3 environ en lacs, forêts, montagnes, etc.) on cultivait déjà 202.684

1) Cnf. l'« Annuaire statistique de la Roumanie », Bucarest, imp. de l'Etat, 1907, 1908, 1909, *passim*.

Voir aussi les travaux de MM. Colesco et Stai-kovici.

2) Gr. Danesco. « Dobrogea ». Buc. l'Indép. Roumaine. 1903, p. 125.

hectares rien que dans le district de Tulcea. Dans celui de Constantza sur 691.000 hectares, (dont plus de 150.000 improductifs) on avait mis en valeur 415.011 hectares.

Alors qu'avant 1878 la pêche se faisait dans les lacs de la Dobrogea d'une manière tout à fait primitive et produisait à peine quelques centaines de milliers de kilos de poisson par an, et que certaines espèces précieuses étaient menacées de disparition, la Roumanie, grâce à des travaux techniques appropriés, ¹⁾ à une législation rigoureuse et à un système scientifique de repeuplement, est parvenue à repeupler tous les lacs de la Dobrogea, à augmenter les espèces devenues rares et à accroître la production totale dans des proportions invraisemblables. En 1907, pour ne prendre qu'un exemple, la quantité de poisson pêchée dans ces régions dépassait le chiffre de 45.000.000 de kilos.

L'élevage a atteint aussi un développement

1) A ce sujet, le Prof. Pittard, de Genève, nous fournit les renseignements suivants:

« Cet immense lac de Ramzin (80.000 hectares),
» insuffisamment alimenté par le Danube diva-
» guant, avait baissé de niveau et il était devenu
» un lac salé, délaissé par les poissons et dès lors
» improductif. Pour lui rendre sa valeur, on creu-
» sa un canal amorcé sur le bras de Saint-Georges,
» le canal Regele Carol, qui lui donne régulière-
» ment l'eau douce du Danube. Cette conduite, dé-
» butant vers l'extrémité du cap de Dunavățu, dé-
» bouche en face de Sarichioi. » (op. cit. pag. 262).

remarquable. Alors qu'à la suite de la guerre de 1877 le bétail y avait été réellement «dévasté», pour employer l'expression du Prince Bibesco, en 1900 le nombre de chevaux y était de 87.499, celui des bœufs et des buffles de 151.190 têtes, celui des moutons de 737.027, celui des chèvres 20.387, celui des porcs 37.128, celui des ânes et mulets 1171, celui des ruches d'abeilles 8074.

Avant 1878 il n'y avait pas une seule banque populaire dans toute la province. En 1908 il y en avait 139, avec 12.955 membres et un capital qui dépassait, avant la guerre, la somme de 3.000.000 fr.

Pour ce qui est des voies de communications, il faut avoir lu le projet d'établissement d'un régime de voirie élaboré par l'illustre Ami Boué vers 1850 pour se figurer l'état où se trouvaient les soi-disant routes de la province. Pas de chaussées, pas de routes, pas même de sentiers convenables, de temps en temps seuls une croix ou un poteau planté au beau milieu des champs par quelque âme charitable indiquaient approximativement au voyageur la direction qu'il devait suivre.

En 1905, les Roumains avaient déjà tracé 920 km. de vraies routes, et complètement reconstruit la ligne de chemin de fer Cernavoda-

Constantza. 6.389.742 fr. avaient été dépensés rien que pour la réfection du tronçon Saligny-Constantza, et 34.995.899 fr. pour le tronçon Fetesci-Saligny. En 1914, on avait déjà mis en exploitation les nouvelles lignes Carol I-Médgidié-Bazardgik. En 1915, les travaux de la ligne Tulcea-Carol I étaient presque terminés ; on exploitait encore le petit tronçon Constantza-Anadalkioi-Mamaïa ; les travaux des lignes Constantza-Tekir-Ghiol étaient poursuivis, et l'on terminait les études des lignes Harsova-Carol I-Constantza, Sîlistrie-Copadin et Bazardgik-Balcik.

« En outre, — nous dit un ingénieur français, M. A. Muzet, qui a étudié récemment, et de près, tous ces travaux —, en vue du développement rapide de Constantza, dont nous dirons tout à l'heure toute l'importance au point de vue de l'exportation des céréales et des pétroles, on a jeté, il y a une vingtaine d'années, un pont gigantesque sur le Danube, entre Cernavoda et Fetesci, reliant ainsi la Dobrogea, située sur la rive droite, à la Roumanie proprement dite, située entièrement sur la rive gauche.

» Cet important ouvrage d'art, un des plus grands d'Europe, mesurant 28 kilomètres, dû

à un ingénieur roumain, a été construit par la Société française de Fives-Lille.

» La partie principale, entièrement métallique, a 750 mètres de longueur, et correspond au bras le plus large du fleuve. L'autre partie importante du pont, également métallique, a 420 mètres, et correspond à un autre bras du Danube.

» Ces deux ponts sont reliés ensemble par deux viaducs, l'un de 900 mètres, l'autre de 650, et une digue de pierre qui traverse tout le terrain marécageux.

» La construction de ce mastodonte a duré dix ans, et a coûté 34 millions. Il sert uniquement au passage de la voie ferrée, et supprime ainsi tous les transbordements inévitables auparavant. Son utilité est mieux appréciée encore lorsque les glaces d'hiver interceptent la navigation fluviale, car sa construction a réduit de six ou sept heures le trajet du grand port à Bucarest. »

L'Etat roumain a créé, en outre, un service de navigation maritime possédant toute une flotte de merveilleux steamers dotés des derniers perfectionnements et du dernier confort. Ces paquebots, qui sont recherchés par tous ceux qui voyagent en Orient, desservent une ligne dite «Orientale» (Constantza-Constanti-

nople--Mitilène-Pirée-Alexandrie) et une seconde ligne dite «Occidentale» ayant pour point terminus Rotterdam. Outre les voyageurs, bagages et messageries, en 1905, qui fut une mauvaise année économique, on avait déjà transporté sur la ligne Occidentale 124.411.000 kg. de marchandises, et sur la ligne Orientale 30.358.900 kg.

En 1912, une société de navigation maritime, «Romania», s'est fondée, et malgré les difficultés de tout commencement aggravées par les guerres de 1912-1913 et la fermeture des Dardanelles, elle réalisa de si beaux bénéfices qu'elle put distribuer à ses actionnaires un dividende de 8 % ; ses actions, qui avaient été émises à 175 francs, étaient cotées, en 1916, 480 francs.

Quant aux travaux effectués par les Roumains à Constantza, nous préférons, pour ne pas être suspectés d'exagérations ou de partialité, nous référer au récit qu'en fait un homme du métier, un ingénieur, un Français qui visita ces travaux peu de temps avant l'entrée en guerre de la Roumanie. ¹⁾

«Constantza, l'ancienne Tomis des Romains qui recueillit Ovide exilé, est actuellement un

¹⁾ *Ing. Alph. Muzet.* «Le monde balkanique», Paris, Flammarion 1917, p. 118.

port très important, en même temps qu'une ville moderne où sont édifiés de grands hôtels et de superbes villas, avec casino, parc, établissement balnéaire.

» *Constantza est essentiellement un centre d'exportation de grand trafic, surtout en hiver quand le Danube est gelé, et surtout depuis que le pont de Cernavoda relie ce port à la capitale et aux districts pétrolifères.* L'entrée du port a 160 m. de large, les bassins couvrent plus de 60 hectares, et les dimensions ont été prévues pour atteindre un trafic d'importations de 400,000 tonnes. Les quais à céréales, pétrole et marchandises diverses occupent près de 100 hectares et sont desservis par 60 kilomètres de voies ferrées.

» Des installations spéciales ont été aménagées pour la réception, le dépôt en réservoirs et l'exportation du pétrole. Pour le dépôt de celui-ci, on a construit sur la plate-forme du port, à trois mètres au-dessus de la mer, vingt-cinq réservoirs de 22 mètres de diamètre sur 13 mètres de hauteur, d'une contenance de 5000 mètres cubes chacun. La liaison entre les réservoirs de réception et ces réservoirs de dépôt est faite par trois conduites de 20 centimètres de diamètre, soutenues par des charpentes métalliques et passant au-dessus de tous les réservoirs.

» Chaque conduite est destinée spécialement à l'un quelconque des produits : benzine, pétrole raffiné et pétrole distillé, et est reliée à tous les réservoirs de dépôt. Pour les résidus, on a aménagé quatre réservoirs spéciaux de dépôt ; l'écoulement du liquide, des réservoirs de réception dans les réservoirs de dépôt, s'effectue au moyen d'une pompe par une conduite souterraine de 25 centimètres de diamètre.

» Enfin le chargement en bateaux des produits pétrolifères s'effectue au moyen de pompes qui se trouvent dans une station bâtie sur la plate-forme du port.

» Les pompes aspirent les produits par des conduites reliées aux tubes d'aspiration de chaque réservoir. Ces mêmes pompes les refoulent ensuite dans des conduites de plus d'un kilomètre chacune jusqu'aux bateaux qui chargent dans le bassin à pétrole.

» Ce bassin contient quatre emplacements pour chargements, formés de môles ayant chacun 40 mètres de longueur. Les conduites des môles sont reliées aux bateaux par des tubes flexibles qui, leur donnant un certain jeu, permettent à ceux-ci de subir l'agitation qui pourrait exister dans le bassin.

» Le bassin à pétrole communique avec le reste du port au moyen d'une passe de 40 mè-

tres que ferme une porte flottante, afin de pouvoir localiser un incendie éventuel.

» Les bateaux réduisent d'abord leur pression dans un bassin spécial qui précède le bassin à pétrole ; alors seulement, manœuvrés au moyen de cabestans électriques, ils entrent et se mettent en place dans le bassin à pétrole.

» Bien d'autres installations toutes récentes pourraient être citées, notamment pour l'exportation de pétrole en bidons, et pour le chargement en wagons. Je ne puis insister ici davantage, je me borne à faire remarquer que les Roumains ont pourvu leur unique port de mer d'un outillage réellement moderne, d'ailleurs impérieusement réclamé par l'accroissement constant du trafic que j'aurai l'occasion d'expliquer avec quelques détails en étudiant l'industrie pétrolifère en Roumanie. Mais Constantza n'exporte pas seulement le pétrole. Parallèlement on y a développé des installations gigantesques en vue de l'exportation des céréales.

» Toutes fonctionnent mécaniquement. Ce sont :

» 1^o Des magasins comportant un millier de silos, pouvant contenir 140.000 tonnes de céréales ;

» 2^o Un dispositif permettant le transborde-

ment direct des céréales des wagons aux bateaux, sans passer par les magasins ;

» 3^o Une estacade métallique de près de 600 mètres de longueur, avec trémies pour l'écoulement des céréales amenées par bandes dans des tubes télescopiques portés par des palées mobiles, et ensuite dans les bateaux ;

» 4^o Enfin des quais de 600 mètres de longueur permettent de faire accoster cinq, ou éventuellement dix bateaux qui peuvent se charger simultanément.

» L'emmagasinage des céréales amenées en wagons est entièrement mécanique, par voies de garage au droit de chaque magasin, train-locomotive électrique se rendant dans le tunnel central des magasins au-dessus d'un plancher métallique au-dessous duquel des trémies-balances reçoivent le contenu des wagons.

» Puis par bandes, élévateurs, chariots de décharge et tubes de chargement en silo, tout le travail se continue presque automatiquement.

» Le chargement des céréales des silos en bateaux a lieu également d'une manière automatique, par élévateurs, bandes, balances, chariots de déversement, trémies et tubes télescopiques, portés par des palées mobiles le long du quai.

» Une troisième catégorie d'opérations se fait aussi au moyen de machines spéciales, c'est le nettoyage des céréales.

» On voit donc que l'ensemble des installations pour les deux principales exportations roumaines par Constantza constitue une organisation vraiment moderne. Comme on semble loin des conceptions turques !

» Une visite à Constantza, un séjour dans les plaines moldaves et dans les districts pétroliers, suffit pour convaincre ceux qui pourraient encore douter de la nécessité qu'il pouvait y avoir à libérer les provinces balkaniques restées si longtemps sous le joug turc. »

A cette description nous ajouterons que la surface totale du port de Constantza est de 80 hectares pouvant contenir amarrés 50 paquebots d'un tonnage de 5000 tonnes chacun.

Un autre étranger ayant visité à fond ces travaux est rempli d'admiration : « Il faut reconnaître que l'œuvre des Roumains est superbe et le travail exécuté incomparable ». ¹⁾

Grâce à ces travaux, le port de Constantza, ainsi qu'on le verra plus tard, est devenu le premier port de Roumanie et son activité a

1) *Paul Labbé*. «La vivante Roumanie», Paris, Hachette, 1913, p. 41.

dépassé même celle du grand port russe d'Odessa.

On comprend facilement que cette Dobrogea, toute différente de celle de 1878, ne pouvait pas tarder à allumer la cupidité bulgare.

CONSIDÉRATIONS ETHNOGRAPHIQUES

Considérations ethnographiques

Nous pensons avoir amplement démontré que bien avant 1878 vivait en Dobrogea, en masses compactes, une population roumaine en grande majorité autochtone entourée d'une puissante population turco-tartare et de certains éléments bulgares, tcherkesses, grecs, arméniens, etc.

Admettons pourtant, hypothétiquement, n'avoir rien prouvé quant au passé. Admettons encore que la thèse bulgare serait fondée et, qu'effectivement, la Dobrogea aurait été, voilà six siècles, bulgare. Il nous vient alors à l'esprit la juste observation d'un ami sincère de la Bulgarie, M. Friedrich Naumann, l'auteur de la fameuse « Mitteleuropa ». ¹⁾

« L'histoire, écrit-il en parlant des Balkans, » présente ce défaut d'apparaître sous des aspects différents selon les époques; par exemple, le Serbe, le Grec, le Bulgare peuvent prétendre à la même montagne parce que, au

¹⁾ Traduction française. Neuchâtel, Delachaux, 1917, pag. 343.

» cours des variations des temps, elle leur a
» appartenu à tous les trois... *Les bases des*
» *nouvelles formes de vie sont contestables en*
» *elles-mêmes...* »

Ces bases, dès lors, doivent être cherchées ailleurs que dans l'histoire, le critérium du droit d'un Etat sur tel ou tel territoire qu'il revendique doit être cherché ailleurs. Il faut le chercher dans les sacrifices faits par cet Etat pour acquérir et conserver ce territoire, dans les richesses et les énergies investies par lui pour le mettre en valeur, dans son importance politique et économique pour l'Etat en question et, par dessus tout, *dans les conditions ethniques actuelles de ce territoire.*

Nous avons dit plus haut de quel prix la Roumanie paya la rétrocession de cette province ; nous avons dit ce que cette province est devenue entre ses mains ; nous dirons dans le présent chapitre l'aspect ethnique sous lequel elle se présente actuellement.

Bien avant la rétrocession de la Dobrogea à la Roumanie, Elisée Reclus faisait au sujet de la population roumaine de cette province les constatations suivantes :

« ...plus actifs, plus intelligents que les Bulgares, à la tête de familles plus nombreuses, les cultivateurs valaques «roumanisent» peu

» à peu les villages dans lesquels ils se sont installés. Les indigènes se laissent assimiler facilement, et dans l'espace d'une génération, toute la population se trouve transformée de langue et de mœurs.»

Grâce à ces dons particuliers, à une vitalité peu coutumières, à des qualités prolifiques propres à la race et à une colonisation de plus en plus étendue, l'élément roumain a augmenté dans de telles proportions, que sur 380.430 habitants en 1913, on comptait déjà plus de 200.000 Roumains, soit environ 55 % de la population totale. Ce chiffre est reconnu même par le professeur Ischirkoff de Sofia, ce qui n'est pas peu dire. ¹⁾ Voici les variations survenues au milieu de chaque groupement ethnique de 1880 à 1900.

| | 1880 | 1885 | 1890 | 1895 | 1900 | 1911 | % |
|-----------------|----------------|----------------|----------------|----------------|----------------|----------------|--------------|
| Roumains | 43,671 | 58,486 | 72,422 | 103,029 | 120,691 | 186,334 | 54,7 |
| Bulgares | 24,915 | 29,722 | 33,747 | 37,540 | 39,282 | 48,963 | 14,3 |
| Turcs..... | 18,624 | 13,928 | 13,028 | 12,464 | 11,508 | 10,836 | 3,3 |
| Tartares ... | 29,476 | 34,325 | 29,510 | 27,685 | 28,475 | 25,086 | 7,5 |
| Tziganes... | 702 | 833 | — | 1,159 | — | — | — |
| Russes | 4,555 | 7,859 | } 22,046 | 13,729 | } 26,953 | } 34,254 | } 10,0 |
| Lipovans .. | 8,250 | 10,844 | | 13,009 | | | |
| Grecs..... | 4,015 | 7,267 | 7,493 | 8,070 | 9,105 | 8,459 | 2,6 |
| Arméniens. | 508 | 1,485 | 1,227 | 1,897 | 2,347 | 3,528 | 1,1 |
| Juifs..... | 1,762 | 3,826 | 3,906 | 4,128 | 3,415 | 4,405 | 1,4 |
| Allemands . | 2,461 | 4,237 | 3,993 | 8,663 | 8,751 | 8,490 | 2,6 |
| Divers | 730 | 530 | 2,527 | 2,262 | 4,807 | 7,921 | 2,5 |
| <i>Total...</i> | 139,671 | 173,453 | 189,959 | 235,545 | 261,490 | 338,276 | 100,0 |

¹⁾ Pamphlet déjà cité, p. 31.

L'élément roumain se trouve, par conséquent en majorité dans la proportion de 54,7 % ; l'élément turco-tatare ne se trouve que dans la proportion de 10,8 %, l'élément bulgare atteint à peine la proportion de 14,3 % de la population totale.

Par rapport à l'élément bulgare, les Roumains se trouvent donc quatre fois plus nombreux, et deux fois plus nombreux par rapport aux Turcs, Tartares et Bulgares réunis.¹⁾

1° L'élément roumain se trouve massé surtout dans la moitié occidentale de la province. On constate néanmoins trois grandes infiltrations au milieu des Bulgares et des Turco-Tartares, à savoir : l'une dans la région Tulcea, Mahmudia, Babadag, Cataloi, se prolongeant dans le delta ; la seconde dans la région de Caramourat et enfin la troisième dans la région de Caraomer. On trouve, en outre, un nombre considérable d'îlots ethnographiques franchement roumains du côté de Mangalia, de Techirghiol et du lac Ramzin.

Sur les 14 villes de l'ancienne Dobrogea, les

¹⁾ Cnf. *G. Danesco*, op. cit. p. 141.
P. Sfetescu. Situatia Judetului Tulcea, Tulcea 1913.
C. Parianu. Situatia Judetului Constantza, Constantza, 1912.
Lucas Jonesco, op. cit.
Sc. Varnav, op. cit.

suivantes étaient habitées, en 1909, par une majorité roumaine: Cuzgun 98%, Ostrov 92 %, Macin 66 %, Cernavoda 68 %, Harsova 61 %, Isaccea 51 %, Mahmudia 50,6 %; dans 6 autres villes l'élément roumain est supérieur à tous les autres éléments pris séparément avec une proportion de 37 % pour Medjidié, 34 % pour Constantza, 33 % pour Babadag, 28 % pour Mangalia, 27 % pour Kilia et 26,8 % pour Tulcea. Sulina seule possède une proportion roumaine plus faible : 17 %.

Dans la population rurale, leur majorité est écrasante : 82 % en 1899, 86 % en 1910. ¹⁾

2° L'élément *turco-tartare* était jadis le plus nombreux de la province. Après la rétrocession de la Dobrogea à la Roumanie, un nombre considérable quitta le pays à la suite des autorités ottomanes. Pendant une dizaine d'années un nombre encore assez important de fanatiques, surtout des vieillards, quittèrent leur foyer et allèrent de préférence s'établir en Anatolie, afin que leurs cendres reposassent en «terre bénie».

Actuellement, les Turco-Tartares habitent en grand nombre à Constantza et à Mangalia.

Comparez ces chiffres à ceux donnés pour 1899, par Danesco. Op. cit. p. 145.

La région allant de Medjidié à Constantza et au Sud, celles de Cara-Omer et de Mangalia sont en majeure partie leur domaine ; ils forment encore de grands îlots du côté d'Ilanlic, de Silistrie, vers le tracé de l'ancienne frontière bulgaro-roumaine, sur le cours moyen de la rivière Cassimcea et quelques autres petits îlots (une dizaine) disséminés un peu partout.

3^o *Les Bulgares* habitent notamment la région de Babadag et les bords du lac Ramzin ; ils forment en outre un assez grand îlot au Nord du Cap Midia, ainsi que d'autres îlots d'importance secondaire disséminés de préférence vers le Sud, à proximité de l'ancienne frontière bulgaro-roumaine.

Ces constatations sont confirmées aussi par les travaux de différents savants étrangers.

Le géographe allemand *E. Debs* notait en 1900 deux seuls groupes bulgares perdus dans la masse roumaine et turco-tartare : celui de Babadag et celui situé au nord de Constantza à hauteur du Cap Midia. ¹⁾

En 1890, *H. Kiepert*, outre ces deux groupes en notait un troisième tout à fait microscopique au sud. ²⁾

1) «Neuer Handatlas», Leipzig, 1900, planche 12 c.

2) «Harta etnografica a Austro-Ungariei si Romaniei», Berlin, *Leop. Krautz*.

En 1902, le distingué anthropologiste de Genève, M. le professeur *Pittard*, donnait le tableau suivant, confirmant en tous points nos chiffres de plus haut : ¹⁾

| | |
|---------------------------------|-------------------------------|
| Roumains | 118,816 âmes |
| Turcs | 11,533 » ²⁾ |
| Tartares | 29,437 » ³⁾ |
| Bulgares | 42,021 » ⁴⁾ |
| Russes | 13,540 » |
| Lipovans | 13,258 » |
| Grecs | 9,647 » |
| Allemands | 8,779 » |
| Italiens | 1,485 » |
| Arméniens | 2,583 » |
| Juifs | 4,462 » |
| Divers (Tziganes, Kurdes, etc.) | 3,778 » |

Dans un nouvel ouvrage intitulé « La Roumanie », qui vient de paraître à peine, le savant genevois maintient le chiffre de 42.000 Bulgares pour l'époque antérieure à 1913, 30.000 Tartares, 15.000 Lipovans et 10.000 Allemands. Le distingué anthropologiste suisse, qui a recueilli son matériel, sur place « pendant

1) « Dans la Dobrogea », Genève, 1902, p. 47.

2) 3) Ces chiffres sont confirmés aussi par la statistique religieuse officielle de 1899, qui accuse un nombre total de 41.677 citoyens roumains appartenant à la religion musulmane. (Ouvrage officiel déjà cité, p. 33.)

4) Le Professeur *Jorga* confirme à son tour (op. cit. p. 87) ce chiffre de 42.000 Bulgares, soit 12.000 dans le district de Tulcea et 30.000 en chiffres ronds dans celui de Constantza.

cinq années de recherches assidues», écrit encore qu'il est difficile de prendre les Bulgares pour des Roumains ou des Turcs : «Ils se distinguent, écrit-il, de leurs voisins au premier coup d'œil.» ¹⁾

Le 12 mars 1918, M. Pittard écrivait encore dans le «Journal de Genève» :

« Pendant mon voyage de 1901 (c'était donc longtemps avant le conflit actuel), j'avais dressé la statistique des divers éléments humains de la Dobrogea. Naturellement c'étaient les Roumains qui venaient en tête de la liste avec environ 119.000 représentants. Puis se plaçaient immédiatement derrière eux les groupes turco-tartare et bulgare avec, chacun, environ 42.000 individus. Les Russes arrivaient ensuite avec un contingent de 27.000 âmes. Les Grecs inscrivaient à ce tableau environ 10.000 représentants tandis que les colonies allemandes en annonçaient près de 9000. Il y avait encore 2500 Arméniens, 4400 Juifs, quelques milliers de Tziganes, etc.

» Depuis cette époque c'est, certainement, et de tous ces groupes ethniques, le groupe roumain qui a le plus progressé... »

1) *E. Pittard*. «La Roumanie», Paris, Bossard, 1917, p. 227, 228.

En 1913, le *Prof. Cvijiç* publiait une excellente étude ethnographique des Balkans; 1) malgré certaines erreurs relatives à la proportion de l'élément roumain, sa carte est une preuve de plus à l'appui de la thèse roumaine. Nous la reproduisons à la fin de cet ouvrage.

En 1915, cinq professeurs de l'université de Sofia : MM. *Ischirkoff, Miletitsch, Zoneff, Iwanoff* et *Romanski*, publièrent à leur tour une carte ethnographique des Balkans 2). Malgré des exagérations facilement explicables, lorsqu'on connaît les tendances impérialistes bulgares, cette carte prouve surabondamment combien la Dobrogea, malgré toute la bonne volonté des savants de Sophia, est peu bulgare. Nous la reproduisons également.

La même année le Directeur des « *Petermann's geographische Mitteilungen* », le professeur *Paul Langhaus*, publia à son tour une carte ethnographique de la Roumanie qui, malgré certaines erreurs au détriment des Roumains, — notamment dans la région de Babadag, de Constantza, de Casapkioi, de Silistrie, Turtukai, etc. —, démontre jusqu'à l'évidence l'imposture bulgare. Nous l'avons reproduite aussi. 3)

1) *Peterm. Geogr. Mitt.* 1913, I. Tafel 22.

2) *ibid. ibid.* 1915, Taf. 44.

3) Voir encore la carte publiée toujours par P. Lang-

Devant les faits et les chiffres, *M. Rizoff*, ministre de Bulgarie à Berlin, est obligé de reconnaître, la mort dans l'âme, que : «...*la Roumanie et la Serbie ont réussi pendant les 40 ans de domination dans la Dobrogea et dans la région de Nisch de donner à ces provinces — par la force même de leur pouvoir — leur cachet national.* ¹⁾

Et pour finir, nous citerons encore une fois les propres paroles du Professeur bulgare Ischirkoff : « **Croire qu'il y a plus de 50,000 Bulgares dans la Dobrogea, ainsi qu'on le fait souvent, signifie nous tromper d'une manière grossière** ». ²⁾

Après ces constatations, on demeure vraiment interdit devant l'effronterie et la mauvaise foi de certains hommes d'Etat bulgares même des plus éminents, pour ne plus parler des seigneurs de moindre importance exportés par le Gouvernement bulgare et qui s'adonnent en Suisse, en Suède, voire même en Allemagne et en Autriche, à une espèce de propagande qui

haus dans les «*Peterm. geogr. Mitt.*» N° de février 1917.

1) *Die Bulgaren in ihren.... Grenzen.* Berlin, Greve, 1917, p. XI.

2) *Romunska Dobroza*, dans «*Blgarski Pregled*» V. p. 80. Cité aussi par *Arbore*, p. 49 et *Jorga*, p. 87.

les couvre assez souvent de ridicule et les rend presque toujours odieux même aux yeux de leurs propres alliés. Le cas de M. Radoslavoff, le président du Conseil des ministres de Bulgarie, pour n'en citer qu'un seul, est vraiment stupéfiant. Ce monsieur eut, en effet, l'audace d'affirmer publiquement et même à plusieurs reprises, lors de son dernier voyage en Autriche et en Allemagne, que « ...dans la Dobrogea quelques centaines d'hommes seuls parlent le roumain, tandis que tous les autres sont Bulgares... (In der Dobrogea gibt es im ganzen wenige hundert Menschen rumänischer zunge, (*sic*) alles andere ist bulgarisch». ¹⁾ Sans commentaires !

Et comme «pendant» à cette monstrueuse contre-vérité, nous soumettons au jugement du lecteur le fait suivant tout à fait caractéristique lui aussi :

En Allemagne vit de nos jours un de ces graves et bons «Herr Professor Doktor» à pélerine, à chapeau haut de forme et, positivement à bésicles, répondant au doux nom de Dietrich Schäfer qui, à ses moment perdus se plaît à manier des couleurs. Mais la manie de l'aima-

¹⁾ «Vossische Zeitung», No 291, du 10 juin 1917. Quant au ton de ce Monsieur, voir aussi la «Neue Freie Presse», N^o 18963, du 8 juin 1917 ; «Frankfurter Zeitung», N^o 157, du 9 juin 1917, etc.

ble barbacole a ceci de particulier, qu'elle s'exerce de préférence sur une immense carte d'Europe, qui une fois bariolée de ses 27 couleurs (!) étendues suivant l'humeur et la fantaisie de «l'artiste» demeure exposée pendant de longs mois à la vitrine de tel libraire de ses amis, à la grande joie des badaux, et à l'étonnement des gens graves. ¹⁾

Eh bien, nous engageons vivement le lecteur à examiner la planche No 10 où nous avons reproduit la partie qui nous intéresse de la II^me édition de la fameuse carte de l'illustre professeur, publiée le 1^{er} juillet 1916, quelques jours par conséquent avant l'entrée en guerre de la Roumanie. Or, il aura l'occasion de constater que les notations du savant allemand ne diffèrent des notations que nous avons eu l'occasion d'examiner antérieurement que pour ce qui est du territoire retrocédé à la Roumanie en 1913, où le « Professeur » a fait un usage immodéré de la couleur verte, favorisant ainsi l'élément bulgare au détriment des éléments turco-tartare et roumain.

Dans le territoire attribué à la Roumanie par le congrès de Berlin, le lecteur remarquera

1) «Karte der Länder und Völker Europas, Volkstum und Staatenbildung», Berlin, 1916, chez Dietrich Reine (*Ernest Bohsen*).

que les Bulgares sont figurés par de tout petits îlots, situés dans les régions du lac Ramzin, de Constantza et de Mangalia.

Six mois après l'entrée en guerre de la Roumanie, la V^{me} édition du mois de février 1917 ne ressemble plus du tout à la II^{me} édition de la jolie carte de ce bon Professor Doktor Dietrich Schäfer. Le petit îlot verdâtre (bulgare) figuré dans la II^{me} édition sur les bords du lac Ramzin est devenu, ô miracle ! une immense tache verte, allant au Nord-Ouest au delà de Tulcea, à l'Ouest presque aux bords du Danube, au Sud aux environs de Constantza et de Hârsova. A peu près tout le district de Tulcea. Presque rien ! L'îlot microscopique noté dans la région de Constantza a quadruplé, à l'instar de celui de Mangalia, cependant que de nouveaux petits îlots poussaient comme par enchantement, comme de beaux petits champignons au détriment de ces braves Turco-Tartares et de ces malheureux Roumains.... Et voilà comment les Bulgares n'écrivent pas leur histoire, mais la font écrire par les Allemands !

1 9 1 3

1913

Le grand public occidental, peu au courant des affaires politiques des Balkans et encore moins de certaines intrigues et dessous de cette politique, pendant tout le développement des événements dont le couronnement fut la paix de Bucarest de 1913, témoignèrent à la Roumanie à différentes reprises une antipathie visible.

Il en est toujours ainsi lorsqu'on ne juge les faits que d'après des apparences toujours trompeuses, qu'on ne se donne pas la peine d'approfondir «le pourquoi» des choses et, surtout, lorsque les intéressés se renferment dans un silence, qu'ils prennent pour de la dignité.

Aussi des légendes et des contre-vérités créées à cette époque subsistent-elles encore parmi ceux qui s'occupent des questions politiques.

La « Neue Zürcher Zeitung, n'écrivait-elle pas dernièrement encore (No 1996, Zweites Morgenblatt, du 25 octobre 1917) : « ..nous aussi, nous avons souvent dit que le peuple roumain

ne fut pas heureusement inspiré lorsqu'il pénétra en 1913... en Bulgarie... » ? Et ils sont nombreux ceux qui partagent encore l'erreur de l'excellente feuille zurichoise.

Le gouvernement roumain de cette époque-là, pareil du reste à celui d'aujourd'hui, n'eut qu'un seul tort, mais un grand : celui d'avoir méprisé l'opinion publique, d'avoir dédaigné ces « impondérables » dont Bismarck lui-même se montrait respectueux, et d'avoir négligé cette cinquième arme moderne, que la présente guerre a révélée plus redoutable, plus meurtrière encore que le canon, le sous-marin et l'aéroplane : **La propagande.**

De même qu'en ce moment, les dirigeants roumains pensaient que le droit était assez éloquent par lui-même et qu'il n'était point nécessaire de vulgariser la thèse roumaine. Ils oubliaient qu'il ne suffit pas toujours d'avoir le droit de son côté pour obtenir gain de cause, et qu'il faut encore le démontrer et en convaincre ceux qui écoutent.

Pendant que la Roumanie se bornait à faire valoir ses droits dans les chancelleries et auprès des diplomates, les Bulgares menaient contre elle une campagne de presse des plus violentes, parallèle à leur action diplomatique, complétant même parfois celle-ci par cel-

le-là. Le grand public, qui n'a généralement rien de commun ni avec les chancelleries hermétiques ni avec les diplomates inabordables, n'entendait ainsi qu'une cloche et n'écoutait qu'un son : les Bulgares. Et le grand public qui écrit l'histoire à sa manière l'écrivait sans les Roumains, l'écrivait contre les Roumains. Nous récoltons en ce moment les fruits de cette inaction, et malgré tous nos droits d'une évidence criante, malgré tous nos sacrifices et nos souffrances, nous lisons dans les regards assez souvent un doute, quand on ne nous crie pas en plein visage : 1913 !

Ce que les gouvernements roumains successifs ont malheureusement négligé de faire, nous nous proposons de le faire aujourd'hui dans ces quelques pages, sans l'appui ni le concours de personne dans notre triste exil. Nous reconnaissons dès à présent et sans fausse modestie que notre documentation est de beaucoup inférieure à la tâche assumée. Nous avons néanmoins la certitude de contribuer dans une certaine mesure à dissiper maints nuages, maints malentendus que les ennemis de notre pays ont accumulés autour de son nom. Ceci en attendant que d'autres fassent mieux. ¹⁾

*
*
*

¹⁾ Ces lignes furent écrites au mois de décembre 1917.

Tous ceux qui connaissent de près le peuple bulgare s'accordent à lui reconnaître une foule de qualités, telles que l'amour du travail, l'esprit d'économie, la persévérance, mais ils ne manquent jamais de déclarer en même temps qu'il est atteint aussi d'une affection psychique qu'on dirait inhérente à la race, et qui dans les derniers temps surtout, s'est développée au point d'oblitérer même ses qualités maîtresses : **L'orgueil.**

Cet orgueil immodéré, rend le peuple bulgare sournois, mauvais, cruel même, âpre et envieux à l'excès quand il n'est pas grotesque. ¹⁾

Un écrivain bulgare de grand talent, Aleco Constantinoff, qui dans une douloureuse satire «Baya Gagno» (Baï Gantschou) a dépeint de main de maître le défaut capital de sa nation, s'écrie cependant avec un grand sentiment de tristesse et de rancœur : « Ne méprisez pas ce misérable fruste, astucieux et ladre ; il est le portrait de son milieu inculte ; il est la

1) *Ernest Daudet*, dans son «Ferdinand I^{er}», (Attinger frères, Neuchâtel, p. 204) parle aussi de «d'orgueil démesuré, l'esprit d'intransigeance et l'âpreté au gain qui caractérisent l'âme bulgare». Le fameux auteur de la «Mittel Europa», *Friedrich Naumann* (traduction française, Neuchâtel, 1917, Delachaux et Niestlé, p. 343), définit le Bulgare : «Un cœur qui oscille rapidement dans un sens ou dans un autre, entre la candeur et la ruse.»

victime de ses éducateurs brutaux; ce n'est pas en lui seulement qu'existe ce mal latent, c'est dans l'ambiance qui a influé sur lui». ¹⁾

En écrivant ces lignes, Constantinoff visait haut et frappait droit au sommet de l'échafaudage social, au faite même de l'édifice national bulgare. Il ne se trompait pas.

Si le peuple pêche par ce sentiment d'une manière inconsiderée, son roi Ferdinand, quoique étranger au peuple qu'il gouverne, représente certainement le prototype de la race bulgare. Un Suisse très au courant des choses de Bulgarie écrivait dernièrement : « Sous un autre souverain, la Bulgarie serait arrivée peut-être à être moins bulgare qu'elle ne l'est, mais si elle est devenue ce qu'elle est actuellement, le mérite ou la faute en revient au Cobourg en tant seulement que la concordance des caractères du souverain et du peuple a permis à

1) Il est intéressant de rapprocher de ces lignes le passage suivant écrit, il y a 50 ans, par le célèbre historien Hilferding, où il parle des progrès rapides réalisés par le peuple bulgare au temps du tzar Siméon :

« ...son premier éveil avait eu quelque chose de » peu sérieux, de fiévreux et de factice. Précocité » malade; *c'est l'impression générale que pro-* » *duit l'histoire du peuple bulgare; c'est peut-être* » *aussi son caractère distinctif.* » (Geschichte der Serben und Bulgaren. Bauzen, 1856-64, cit. p. *La-visse et Rambaud*, I. p. 732).

tous les deux de se manifester pleinement. »¹⁾

Tous ceux qui l'ont approché, ont été frappés par l'indomptable orgueil du modeste officier hongrois de jadis, «dévoreré par un magnifique appétit — pour employer la charmante expression de Guérin Songeon, son indulgent historiographe — *de faire de l'histoire* ».

Si le peuple bulgare écumait de rage à la vue des progrès vertigineux réalisés par la Roumanie au cours du glorieux règne du roi Carol, il est certain que le rôle prépondérant que le défunt roi de Roumanie avait acquis en Orient, grâce à ses qualités universellement appréciées, et les lauriers qu'il avait conquis à la pointe de son épée sous les murs de Plevna troublaient positivement le sommeil du Cobourg.

Au surplus, il ne pouvait pas pardonner au «Cher cousin» ses illustres origines, lui qui porte dans ses veines, comme une tare, le sang obscur des Kohary.

A mesure que le prestige du roi Carol augmentait, la haine sourde que nourrissait contre lui le Cobourg devenait plus violente. A un moment donné, elle semble avoir pris de telles proportions que sa propre femme, cet-

¹⁾ *Victor Kühne*. «Les Bulgares peints par eux-mêmes», Lausanne, Payot, 1917, p. 244.

te martyre que fut la reine Eléonore, d'une part, et l'actuel sultan de Turquie, d'autre part, crurent de leur devoir d'en avertir la cour de Bucarest. Afin de convaincre le roi Carol de la nécessité d'une alliance turco-roumaine, le sultan lui envoya un ambassadeur spécial, chargé de le mettre au courant des intrigues de Ferdinand et de lui remettre aussi une lettre autographe qu'il tenait de celui-ci, où Cobourg ne ménageait ni la Roumanie, ni son roi.

Intelligent et rusé comme pas un, il avait deviné avant même qu'il prît une forme bien précise, le ressentiment que son peuple nourrissait contre la Roumanie et il s'en réjouit. Quoique tout puissant, plus autocrate que le tzar, maître des maîtres en son pays, il fit semblant d'être impuissant à arrêter le courant roumanophobe qui se dessinait en Bulgarie et qu'il approuvait et encourageait *in petto*.

Plusieurs faits dévoilèrent peu à peu aux Roumains toute la gravité du danger qui les menaçait de ce côté. Coup sur coup, une série d'événements vinrent leur révéler ce que le roi et quelques rares initiés n'ignoraient plus depuis longtemps.

Ce fut d'abord l'assassinat, en plein Bucarest, en 1900, d'un Roumain de Macédoine, le

professeur Mihaileanu, accusé par les politiciens bulgares de mener en Roumanie une politique hostile aux aspirations de la Bulgarie (conquête de la Dobrogea, du pays de la Morava, de la Macédoine, d'une partie de l'Épire, de l'Albanie et... de Constantinople!!). L'instruction de cette affaire amena la découverte d'un vaste complot auquel les personnalités les plus en vue de Sofia avaient participé, et qui avait pour but l'assassinat du roi et des hommes politiques les plus populaires de la Roumanie, la révolution en Dobrogea et l'intervention armée de la Bulgarie, «pour protéger la vie et les intérêts des Bulgares de cette province.»

L'indignation publique causée par la découverte de toutes ces intrigues, de tous ces complots, auxquels les dirigeants mêmes de la nation bulgare n'étaient pas étrangers, ne connut pas de bornes. Le peuple roumain trouvait l'attitude des Bulgares à son égard d'autant plus criminelle, d'autant plus odieuse qu'il ne pouvait pas oublier, lui, que la renaissance du peuple bulgare fut préparée en Roumanie, que la plupart des hommes politiques bulgares, aux époques difficiles de leur histoire et notamment pendant la dictature de Stambuloff, avaient invariablement

trouvé le plus sûr refuge en Roumanie ; que beaucoup d'entre eux y avaient vécu, y avaient étudié, que quelques uns même y avaient réalisé de grosses fortunes ; il ne pouvait surtout pas oublier facilement que l'existence même d'un Etat bulgare était due en grande partie au sang roumain versé autour de Plevna, de Gritviza, sur le Lom, sur le Vid, à Rahovo et à Vidin, et que les armées victorieuses auxquelles les Bulgares doivent leur liberté avaient été commandées par le grand capitaine à la vie duquel ils avaient lâchement attenté.

Le conflit prit un caractère extrêmement aigu, et il a fallu que le roi et le gouvernement de Bucarest fussent réellement «les gardiens de la paix en Orient» pour qu'une guerre aux conséquences incalculables n'éclatât pas en Europe. On se plaît trop, de l'autre côté de la barricade, à oublier toutes ces choses !

Ce grand amour de la paix fut considéré par ce peuple, auquel tout sentiment généreux est étranger, comme une faiblesse. Aussi, assistons-nous, à Sofia, au lendemain même des événements décrits plus haut, à une éclosion inattendue d'associations, de clubs, d'unions, dont le but unique plus ou moins avoué était «l'affranchissement (?) de la Dobrogea». On pouvait constater en même temps l'éclosion de toute une

littérature antiroumaine. Plus encore, tandis que les livres d'histoire et de géographie destinés aux élèves des écoles publiques indiquaient infailliblement la Dobrogea parmi les pays bulgares irrédimés, le colonel Kantargieff, dans son «cours de géographie militaire» enseignait à ses élèves de l'école militaire de Sofia, que la Dobrogea est «...*cette partie de la Bulgarie du Nord*, qui a été cédée aux Roumains après le traité de Berlin ».

Petit à petit, les autorités publiques elles-mêmes trouvent inutile de cacher davantage leur jeu. Dans son étude «sur la Roumanie et son armée», l'état-major bulgare enseigne à l'armée bulgare «qu'il n'existe pas d'obstacle naturel *qui sépare la Dobrogea de la Bulgarie du Nord*», et dans le «Manuel pour les jeunes soldats de toutes armes», — approuvé par le ministère de la guerre bulgare (autorisation N° 75 du 14 mars 1907) et recommandé aux chefs de troupes par des ordres circulaires du 21 mars 1907 et du 19 mars 1908 —, se trouve une carte de la «Bulgarie indivisible» sur laquelle la Dobrogea est mentionnée sous le titre «*Parties de la Bulgarie non encore délivrées.*»¹⁾

1) Nous avons puisé ces derniers renseignements dans le mémoire confidentiel adressé le 15/24 février 1912, par le Gouvernement roumain aux

A la même époque, on découvrait en Dobrogea les traces de nouvelles intrigues bulgares, et nous même, en notre qualité de magistrat, nous avons acquis la certitude que la main bulgare n'était pas étrangère aux troubles agraires qui avaient ensanglanté la Roumanie en 1907.

Il a fallu vraiment, nous ne saurions trop le répéter, au feu roi de Roumanie, à ses conseillers et on peut dire à tout le peuple roumain en général un amour immodéré de la paix pour ne pas faire le geste de châtiement et de défense que justifiait pleinement l'attitude déloyale du peuple bulgare.

Nanti de toutes ces preuves positives d'inimitié, malgré les protestations périodiques d'affection de sa voisine du Sud, le peuple roumain apprit à ne voir en elle que ce qu'elle lui était en réalité : une dangereuse et mortelle ennemie. Les effets néfastes du traité de Berlin lui apparurent aussi plus clairement que jamais. Il se rendit compte que telle que la diplomatie russe la lui avait octroyée, cette malheureuse Dobrogea demeurerait indéfiniment à la merci d'un coup de main que les Bulgares toujours agités, toujours turbulents, toujours en mal «de faire de l'histoire» ne devaient pas tarder de tenter.

Gouvernements des six grandes Puissances européennes.

Malgré ces légitimes angoisses, la Roumanie, en enfant sage, trop sage, soucieux uniquement de ne pas troubler la paix de ses grands-parents d'Europe, observa la même conduite conciliante et loyale que par le passé.

Cependant ce qui devait arriver arriva. La Bulgarie qui n'avait pas pu déclencher la guerre contre la Roumanie, la déclencha en 1912 contre la Turquie. On sait le reste.

Nous rappellerons maintenant, documents en mains, la conduite de la Roumanie pendant toute la durée de cette crise, ce qui achèvera croyons-nous de convaincre même nos ennemis du haut esprit de droiture et de loyauté dont ce pays fit preuve, une fois encore, envers sa dangereuse voisine.

Le 13 septembre 1911, alors que ce n'était plus un mystère pour personne que la Bulgarie, la Serbie et la Grèce se préparaient à attaquer la Turquie, afin d'affranchir leurs frères asservis encore au joug ottoman, le ministre de Turquie à Bucarest ayant demandé au président du Conseil d'affirmer, ne fût-ce que par la presse, que le Gouvernement roumain n'entendait pas rester indifférent en cas d'entreprises de nature à troubler la paix dans les Balkans, M. Maioresco, oubliant tous les torts de la Bulgarie envers son pays et se rappelant

seulement que la Roumanie elle-même avait jadis aussi tiré l'épée pour réaliser son indépendance, déclina les propositions de la Turquie. 1)

Le même jour, le Ministre de Bulgarie à Bucarest, M. Kalinkoff, ayant pressenti le Président du Conseil roumain, M. Maioresco, de la possibilité d'un conflit armé entre la Bulgarie et la Turquie, lui demanda formellement quelle serait l'attitude de la Roumanie si le conflit se produisait. Il est important de relever que c'était la première fois que la Bulgarie parlait au Gouvernement roumain de la possibilité d'un semblable conflit. A cette question précise, M. Maioresco répondit textuellement :

« La Roumanie ne peut pas oublier qu'elle » même n'a pu conquérir son indépendance » qu'en luttant contre les Turcs ; que par conséquent si les Bulgares, les Grecs et les Serbes, chrétiens orthodoxes comme nous, veulent lutter pour rendre à leurs conationaux un sort meilleur, la Roumanie conservera une rigoureuse neutralité, *tant qu'il ne s'agira pas de changements territoriaux.* » 2)

1) Voir le livre vert roumain contenant les documents diplomatiques relatifs à l'action de la Roumanie depuis le 20 septembre 1912 au 1^{er} août 1913, Bucarest, imprimerie de l'Etat, 1913, p. 1.

2) *ibid.* p. 1.

C'était clair, c'était précis. La neutralité de la Roumanie était conditionnée par le *statu quo* territorial.

Cette déclaration fut estimée tellement satisfaisante par le cabinet de Sofia, que le 26 septembre 1912 il chargea M. Kalinkoff de déclarer à M. Maioresco qu'il était «profondément touché de sa déclaration très précieuse» pour lui, et de remercier avec reconnaissance la Roumanie «pour sa brillante attitude et pour son nouveau témoignage de bons et amicaux sentiments envers la Bulgarie.» ¹⁾

Le 16 octobre 1912, après le déclenchement de la guerre balkanique, M. Maioresco réitère à M. Kalinkoff sa déclaration antérieure, en accentuant que «si des changements territoriaux devaient se produire dans les Balkans, la Roumanie aurait son mot à dire». ²⁾

Le 27 octobre 1912, M. Maioresco faisait au ministre de Russie à Bucarest, M. Sebeco, la déclaration suivante :

« Une fois que les dispositions du traité de » Berlin sont écartées, on écarte aussi la légitimité de notre frontière de la Dobrogea imposée par le dit traité. Un nouveau règlement de la question devient indispensable.

1) *ibid.* p. 3.

2) *ibid.* p. 5.

» Nous désirons que ce règlement se fasse de
» manière amiable entre la Roumanie et la Bul-
» garie. Nous attendrons même que l'initiative
» d'une entente vienne de la part des Bulgares
» qui ont déclenché aussi la guerre contre la
» Turquie. Par égards pour le roi de Bulgarie,
» nous voulons éviter toute pression étrangère
» à ce sujet. Mais, de manière amicale et con-
» fidentielle, je puis vous dire que *la rectifica-
» tion de notre frontière du sud de la Dobrogea
» doit comprendre une ligne allant de Turtu-
» caia à la mer, de ce côté de Varna* ». ¹⁾

La même déclaration fut faite le 6 novembre au Prince de Furstenberg, ministre d'Autriche-Hongrie qui, avec la Russie, était la puissance la plus intéressée au maintien de la paix dans les Balkans. ²⁾ Les deux diplomates trouvèrent les prétentions de la Roumanie tellement naturelles, ils le disent même textuellement, qu'ils s'empressèrent de transmettre à Sofia, eux aussi, les vœux du gouvernement roumain en conseillant de leur faire un bon accueil.

Les succès inespérés, obtenus avec si peu de peine contre les Turcs, ont cependant complètement grisé la Bulgarie. Son orgueil lui con-

¹⁾ *ibid.* p. 7.

²⁾ *ibid.* *ibid.*

seille de refuser tout arrangement, et d'écarter grossièrement même tous les bons conseils que l'Europe entière lui prodiguait.

Le 27 novembre 1912, pour endormir la vigilance du Cabinet de Bucarest et témoigner en même temps à l'Europe de ses « bonnes dispositions » à l'égard de la Roumanie, — ah, comme ce bon Aleko Konstantinoff connaissait bien son Baya Gagno ! —, elle envoie à Bucarest le Dr Daneff, président du Sobranié. Dès la première entrevue, après avoir été le premier à reconnaître à la Roumanie le droit à une rectification de frontière en Dobrogea, M. Daneff se perd en protestations d'amour et d'admiration pour la Roumanie et cherche à démontrer à M. Maioresco que l'amitié du peuple bulgare pour sa voisine du Nord est la meilleure garantie pour sa nouvelle province. M. Maioresco, qui savait ce que parler veut dire, écarta de la discussion toute sentimentalité déplacée et fit valoir froidement, mathématiquement, que la possession de Silistrie était une nécessité absolue pour la Roumanie. Malgré maints tours, détours, contours et pour-tours, M. Daneff finit par répondre, rêveur, qu'il y aurait tout de même moyen de s'entendre. A l'issue de la conférence, M. Maioresco pria M. Daneff d'assister à la cérémonie d'ou-

verture du Parlement, où le Roi, regardant fixement du côté de la loge diplomatique où se trouvait M. Daneff, déclara dans le message du trône, en soulignant, que «la voix de la Roumanie sera écoutée». ¹⁾ Et M. Daneff de regagner tout penaud ses pénates. Pour une fois, la fourberie des politiciens bulgares se trouvait en défaut.

Toute erreur était par conséquent impossible : les intentions de la Roumanie se manifestaient ouvertement, au grand jour, avec une précision et une fermeté peu coutumières en politique.

Frustrée de ce qui était son droit en 1878, menacée dans son intégrité par la politique douteuse de la Bulgarie, la Roumanie ne pouvait assister impassible à l'agrandissement énorme rêvé par la Bulgarie qui augmentait considérablement aussi les graves dangers dont elle était menacée.

Ces revendications étaient si modestes et tellement légitimes que le chancelier autrichien, le Comte Berchtold, télégraphiait le 25 décembre 1912 à son ministre à Sofia qu'«il ne peut pas s'imaginer qu'un arrangement dans la situation balkanique soit possible sans avoir au préalable satisfait aux *légitimes demandes rou-*

¹⁾ *ibid. ibid.* p. 10.

maines en faveur d'une rectification de frontières du côté de la Bulgarie». ¹⁾ Le Cabinet de Berlin n'en pensait pas autrement. ²⁾

Mais la Bulgarie, de plus en plus grisée par ses succès militaires, se sachant en outre appuyée par la Russie et en sourdine aussi par l'Autriche, ne veut plus négocier. Lors de la conférence de Londres son plénipotentiaire, l'éternel M. Daneff, fait semblant de discuter, mais en même temps se dérobe, s'installe à la campagne, manque les rendez-vous, fuit les séances, se fâche, prétend ne pas avoir les pouvoirs nécessaires pour traiter, prétend avoir à chaque moment besoin d'instructions nouvelles de Sofia.... bref, fait preuve d'une telle mauvaise volonté que les plénipotentiaires des Grandes Puissances eux-mêmes finissent par trouver son attitude insolite, «figée et peu coulante». ³⁾

Grâce à de semblables procédés, la conférence de Londres se termine par un *fiasco* lamentable. ⁴⁾

Les négociations entre les deux gouvernements ne sont cependant pas interrompues, tel-

¹⁾ p. 13.

²⁾ pp. 25 et suiv.

³⁾ p. 78, déclaration de Sir Ed. Grey.

⁴⁾ pp. 16 et suiv.

lement grande était la patience [de la Roumanie! Elles sont continuées à Sofia... avec le même résultat. ¹⁾

Le gouvernement roumain, auquel répugnait tout moyen violent qui devait infailliblement amener un conflit européen, ²⁾ faisant à nouveau preuve de ses bonnes intentions, accepta sans conditions la médiation proposée par les Grandes Puissances, et, pour démontrer jusqu'à quel point il avait confiance dans son bon droit et dans l'esprit de justice des Puissances, proposa comme lieu des délibérations la ville même où les Bulgares comptaient le plus grand nombre d'amis et d'où leur venaient les conseils les plus dangereux pour la paix : Saint-Pétersbourg.

Les plénipotentiaires des six Grandes Puissances, en dehors même de toute présence ou participation de la Roumanie, ayant acquis la preuve du bien-fondé des prétentions roumaines, malgré une aversion évidente de la Russie et en réduisant le plus possible les demandes formulées par la Roumanie, décidèrent le 26 avril/8 mai 1913 à *l'unanimité*, entre autres :

« Que la ville de Silistrie *doit* être attribuée à la Roumanie, et que la nouvelle frontière

¹⁾ *ibid.*, *ibid.*, p. 57.

²⁾ *ibid.*, *ibid.*, p. 82.

roumano-bulgare partira d'un point sur le Danube situé à trois kilomètres environ à l'ouest de la périphérie de Silistrie, coupera la route de Choumla puis la route de Varna, également à trois kilomètres environ de la périphérie de la ville, et gagnera directement la frontière actuelle ».

Cette frontière devait être fixée sur les lieux par une commission mixte roumano-bulgare dans un délai de trois mois. Bien que cette solution fût loin de satisfaire les intérêts roumains et de donner à ce pays des garanties suffisantes contre l'éventualité d'une agression bulgare, le peuple roumain, donnant par là, — nous ne cessons de le répéter, car on semble l'avoir trop oublié —, une nouvelle preuve qu'il était réellement un «élément d'ordre dans les «Balkans» et qu'il plaçait le souci de la paix du monde au-dessus de ses propres intérêts, accepta cette solution bâtarde. Comme à ce moment (23 mai/5 juin 1913) de graves difficultés venaient cependant de se produire entre la Bulgarie et ses alliés, la Roumanie notifia aux Cabinets européens qu'au cas où la situation dans les Balkans risquerait d'empirer, menaçant la politique d'équilibre *inaugurée en Europe par Bismarck et adoptée depuis lors par l'unanimité des Puissances européennes*, la

Roumanie se réserverait toute liberté d'action. ¹⁾

M. Pichon, alors Ministre des affaires étrangères de France, outré des procédés de la Bulgarie envers ses anciens alliés, déclarait, le 29 mai 1913, à M. Lahovary, ministre de Roumanie à Paris, que maintenant la France se rend » compte des sacrifices que son attitude prudente et réservée a imposés à la Roumanie et » que le jour où la Roumanie aura constaté que » ses sacrifices en vue de la paix ont été inutiles et que les ambitions et les appétits des nations balkaniques... » rendent une nouvelle guerre inévitable, le gouvernement français donnera tout son appui à l'action de la Roumanie. ²⁾

Le même jour, M. Sazonoff faisait une déclaration similaire au Chargé d'affaires de Roumanie à Pétrograd. ³⁾

Malgré ces avertissements énergiques, malgré les conseils et les menaces des Puissances, malgré l'intervention personnelle du tzar Nicolas II lui-même, le 17/30 juin 1913 les Bulgares, sans avis préalable, attaquèrent traitreusement les Serbes et les Grecs, leurs propres

¹⁾ *ibid.*, p. 103.

²⁾ *ibid.*, p. 107.

³⁾ *ibid.*, p. 107.

alliés. Cette odieuse attaque démontra au monde, plus que tous les plaidoyers de la Roumanie, combien le Gouvernement de Bucarest avait raison de n'attacher aucune confiance à la parole bulgare et d'exiger une frontière stratégique qui garantît la Roumanie autrement que par des traités ou par de bonnes paroles contre sa voisine.

Pendant ce temps-là, les délégués bulgares à la Commission pour la délimitation de la frontière roumano-bulgare réunie à Silistrie continuaient leur jeu coutumier. Même à cette heure, dont la gravité ne pouvait échapper à personne, ils apportaient le même « esprit mesquin », ¹⁾ le même « fâcheux entêtement », ²⁾ le même « esprit de chicanerie invétéré » ³⁾ qu'à Londres et à Sofia. La coupe était pleine, elle ne tarda pas à déborder. Le 20 juin/3 juillet 1913, le très sage, très prudent et très patient roi Carol ordonnait enfin la mobilisation de l'armée roumaine.

Ce geste fut accueilli avec une vraie explosion de joie par l'Europe entière, à une exception près. Jamais action militaire ne recueillit plus de suffrages, jamais guerre ne fut plus sym-

1) «Pester Lloyd», du 6 juillet 1913.

2) «Kölnische Zeitung», du 7 juillet 1913.

3) Le «Journal des Débats», du 9 juillet 1913.

pathique que celle dans laquelle la Roumanie allait s'engager.

Les Cabinets des Grandes Puissances s'empresaient, à qui mieux mieux, de condamner le gouvernement «funeste de Bulgarie» et sa politique faite toute «d'avidité et d'entêtement».

Vienne, Berlin, Paris, Londres, Rome, Pétersbourg, l'une après l'autre, s'empresaient de saluer l'entrée en guerre de la Roumanie, la félicitaient pour sa politique «si sage et si prévoyante» et l'engageaient «à agir fortement et très vite». ¹⁾

Quant à la presse, elle exultait littéralement. Le «Temps», et le «Figaro» du 10 juillet 1913, le «Times», le «New-York Herald», les «Daily News» du 9 juillet, le «Corriere della Sera» des 9, 10 et 11 juillet, l'«Homme libre» et la «Frankfurter Zeitung» des 8 et 9 juillet, pour n'en citer que quelques-uns, consacraient de longs articles dithyrambiques à l'adresse de la Roumanie et de son roi.

Quant à la Bulgarie et à son roi, c'était un tollé général. Pendant ces quelques jours, ils peuvent réellement se vanter d'avoir détenu le record de l'antipathie universelle.

M. Paul Seippel écrivait à ce sujet dans la «Ga-

¹⁾ Voir tous les précieux documents reproduits dans le Livre vert cité plus haut, portant les numéros 185, 186, 191, 199, 200, 201, 211, 247, etc.

zette de Lausanne» du 8 juillet: «le Roi Ferdinand qui se sert de l'Autriche aujourd'hui (cela se savait déjà ! note de l'auteur), comme de la Russie d'hier, c'est assurément le prince le plus remarquablement intelligent et le plus dépourvu de scrupules gênants qui soit en Europe. Pour satisfaire ses ambitions illimitées, il n'hésiterait pas à mettre l'Europe en feu..., malheur aux peuples qui doivent servir les desseins de ces grands hommes de proie ! »

Et l'Autriche, elle aussi ! jeta la pierre au gouvernement bulgare qui, « par ses grandes fautes envers la Roumanie et sa politique hagarde », avait mis la Bulgarie dans cette pénible situation. ¹⁾

On se rappelle le reste. En quinze jours, les «Roshiori» roumains étaient aux portes de Sofia. La Bulgarie s'agitait déjà en proie aux spasmes de la révolution. Le Cobourg, sentant la couronne, sa chère couronne, chanceler sur son front, demanda grâce et le roi Carol, toujours clément, accueillit sa demande. Que la mémoire vénérée du grand roi nous pardonne, mais c'est grâce à son excessive magnanimité que Ferdinand sévit encore dans les Balkans !

Le 17/30 juillet, les plénipotentiaires des puissances belligérantes se réunissaient à Bucarest,

¹⁾ Livre vert, document N° 215.

et dix jours plus tard, le 28 juillet/10 août 1913, la paix était signée.

En demandant la paix, la Bulgarie s'en remettait complètement à la Roumanie. S'il avait voulu, le peuple roumain, aurait pu écraser sa voisine du sud: elle était à sa merci. L'officieux «*Novoïe Vremia*» de Pétrograd le reconnaissait sans ambages: «Elle est maîtresse des destinées des Balkans, cette petite mais vaillante Roumanie... En cette qualité, reconnue à peu près par tous, la Roumanie exercera ses droits comme elle le voudra.»¹⁾

Elle aurait pu exiger *et obtenir* tout le quadrilatère bulgare avec la ligne montagneuse Rusciuk-Sumla-Varna, elle aurait pu exiger *et obtenir* une indemnité de guerre, elle aurait pu exiger *et obtenir* des avantages économiques considérables..., «de bons amis» le lui conseillaient même. Elle ne se laissa guère griser par ses succès et, comme toujours, elle fit preuve du même esprit de conciliation et de la même mansuétude qui forme la base et le charme du caractère de son peuple, et n'abusa pas de sa situation. Elle formula les mêmes prétentions qu'elle avait formulées dès le premier jour: la rectification de la frontière méridio-

¹⁾ Cité par l'«Indépendance roumaine» du 17/30 juillet 1913.

nale de la Dobrogea suivant une ligne stratégique allant des environs de Turtukaïa au cap Ecréné.

La modestie des prétentions de la Roumanie et son esprit de conciliation étonnèrent profondément le peuple bulgare qui ne comprenait rien à un semblable geste. M. Guénadieff n'en pouvait croire ses yeux. Au risque de paraître quelque peu pressé, avant même que les travaux du Congrès fussent complètement terminés, le 27 juillet, il témoignait au correspondant de la «Neue Freie Presse» de Vienne sa vive satisfaction de constater «la sincérité de » l'action pacificatrice de la Roumanie». Après avoir reconnu «le grand service que la Roumanie a rendu aux États balkaniques», il qualifiait de «définitives», «les concessions» faites par son pays à sa voisine.

Par le traité de paix de Bucarest, la Bulgarie s'agrandissait de 25.237 km. c. avec 656.535 habitants et obtenait plusieurs issues sur la mer Egée parmi lesquelles l'excellent port de Dédeagatsch. Par contre, elle cédait cette partie de la Dobrogea jadis roumaine que le Congrès de Berlin avait refusé à la Roumanie, soit en tout 7609 km. avec 289.131 habitants qui, de l'aveu même des ethnographes et statisticiens

bulgares, n'étaient bulgares pas même pour moitié. ¹⁾

Il appert de ces chiffres, que nous empruntons à dessein aux statistiques bulgares, que malgré l'inqualifiable conduite qu'elle eut envers ses alliés, malgré toute une série d'actes répréhensibles dont elle s'était rendue coupable pendant de longues années envers la Roumanie, malgré une conduite par trop cavalière à l'égard de l'Europe toute entière, — y compris la Russie envers laquelle elle avait cependant certaines obligations, ne fût-ce que morales, — après avoir failli allumer l'incendie en Europe et surtout avoir commis des atrocités telles que celles de Sérès, Doxato, Demir Hissar ²⁾ etc.,

1) Suivant le professeur Ischirkoff de Sofia, bien connu par son chauvinisme, sur 289.131 habitants, 134.731 à peine étaient Bulgares, le reste étant formé de Turcs, Grecs, Tartares, Roumains, etc. Or pour prouver combien le prof. Dr Ischirkoff «voit gros» dès qu'il s'agit d'établir le coefficient de ses compatriotes, nous citerons ou autre prof. Dr toujours de l'Université de Sofia, M. Porfirij Bachmetjew qui affirme qu'il n'y en avait en tout que 121.125. (Petermann's Mitteilungen, 1913, I, p. 166). Voilà par conséquent le prof. Dr Ischirkoff pris en flagrant délit..... d'exagération de 13.000 habitants, soit 10 %. C'est un peu beaucoup pour un tel homme de science! En réalité le nombre des Bulgares était en 1913, dans «le Quadrilatère», de 90.000 au plus.

2) Voir à ce sujet les rapports autrichien, italien et surtout français, rédigé après enquête par M. de

la Bulgarie n'était pas trop mal partagée. Et nous osons affirmer hautement que si le sort de la Bulgarie ne fut pas celui qu'elle méritait qu'on lui infligeât, c'est à la Roumanie qu'elle le doit en premier lieu.

Aussi le 31 juillet/13 août, Ferdinand était-il obligé de remercier lui-même «son grand ami et protecteur» (!!), ainsi qu'il se plaisait à appeler assez souvent le roi Carol, pour «l'œuvre sage et humanitaire» accomplie par la Roumanie.

Le même jour, au banquet offert par la municipalité de Bucarest aux membres du Congrès, le premier plénipotentiaire bulgare, M. Tontcheff prononçait le discours suivant :

Monsieur le maire,
Messieurs,

« Après s'être acquittés d'une tâche certes nécessaire, mais dont l'accomplissement a com-

Holguet et le Colonel Lepit, publiés par tous les journaux de l'époque.

A la suite des forfaits commis par les troupes bulgares dans les régions mentionnées, l'indignation du roi Constantin de Grèce tout particulièrement ne connaissait plus de bornes : « Un peuple » qui commet de pareilles atrocités, déclarait-il pu- » bliquement, ne peut être rangé parmi les nations » civilisées. Aussi ai-je demandé par l'entremise » de M. Venizelos que la Bulgarie soit rayée de la » liste des nations civilisées... » («Le Temps» N^o du 18 juillet 1913). *Quantum mutatus ab illo!*

porté des sacrifices douloureusement sentis, les délégués bulgares auraient été tout excusés de vouloir chercher le recueillement.

» Mais nous avons tenu à assister à cette haute solennité afin de pouvoir dire à la Ville de Bucarest, par l'intermédiaire de ses illustres représentants, notre admiration et notre gratitude.

» Nous avons trouvé dans cette noble cité l'accueil le plus digne et la plus chevaleresque hospitalité.

» Quoique venus ici après des événements qui ont pour un instant suspendu les rapports d'amitié séculaire unissant nos deux peuples, nous n'avons été nullement surpris des sympathies que nous avons rencontrées dans cette belle capitale.

» Nous connaissons la tradition de Bucarest.

» Nous savons, quelques-uns d'entre nous, pour avoir été sinon contemporains du moins assez près de cette époque, les autres pour l'avoir étudiée dans l'histoire, nous savons tous, comme le sait toute la nation bulgare, que Bucarest a été, dans le temps qu'il n'y avait pas encore de Bulgarie, le refuge de tous ceux qui travaillaient à la créer. Les grands ouvriers de notre pensée nationale et de notre renaissance ont trouvé ici non seulement le réconfort né-

cessaire à leur exil, mais un appui désintéressé et noblement soutenu à leur œuvre d'émancipation, car Bucarest représentait déjà en ce temps-là la liberté dans les Balkans, comme la Roumanie y représente actuellement l'esprit européen, c'est-à-dire des conceptions exclusives de tout abus et de toute exagération.

» Et maintenant, après avoir dit la reconnaissance émue qu'évoque invinciblement dans tout cœur bulgare le nom de Bucarest, laissez moi vous dire nos sentiments d'admiration pour cette magnifique cité.

» *Je viens souvent à Bucarest, j'en pars toujours émerveillé et toujours pour de nouvelles raisons.*

» Certes, tout le pays roumain témoigne des qualités extraordinaires de la race merveilleuse qui l'habite. Mais c'est surtout ici qu'on peut voir la puissance de travail, l'esprit d'ordre, le goût artistique et les élans irrésistibles vers le progrès qui caractérisent le Roumain. Nous avons nous aussi, pardonnez-moi, cette fierté: une race laborieuse et douée qui travaille inépuisamment et va d'une poussée énergique vers toutes les manifestations du progrès.

» Mais il suffit de regarder Bucarest pour constater que nous pourrions prendre de vous des exemples très utiles.

» Ce sera, j'en ai la certitude, la tâche de l'avenir.

» Cet avenir, je le vois fait de rapprochement entre nos deux peuples, de collaboration dans les conquêtes pacifiques de la civilisation et d'une affinité d'esprit de plus en plus grande et étroite... »

Voilà comment s'exprimait l'officialité bulgare au moment de la conclusion de la paix.

Les gouvernements de toutes les Puissances européennes rendirent hommage «à la sagesse, à la modération, à la magnanimité» de la Roumanie et de son roi. ¹⁾ L'empereur d'Allemagne télégraphiait le 9 août au roi de Roumanie «...Je te félicite sincèrement et cordialement du beau succès que non seulement ton peuple, *mais tous les Etats belligérants et avec eux toute l'Europe* doivent à ta politique sage de véritable homme d'Etat.»...

La «Neue Freie Presse» du 7 août écrivait : «La paix de Bucarest sera un monument du développement de la Roumanie ainsi que *de la modération de la politique roumaine*».

Le «Times» déclarait à la même date que «l'Europe doit reconnaissance à la Roumanie

¹⁾ Voir dans le Livre vert la belle collection de documents cités Nos 266, 267, 270, 271, 272, 273, 275, 276, 277, etc.

pour la fermeté avec laquelle elle a imposé une solution aux graves problèmes en jeu, et surtout *pour la modération avec laquelle elle a fixé ses propres demandes.*»

La collection de tous les journaux de Vienne, de Berlin, de Paris, de Londres, de Rome et de Pétrograd du 27 au 30 juillet et notamment du 7, 8, 9, 10 août offre un ensemble peu banal d'hymnes adressés à la Roumanie.

Lorsqu'on lit ces documents historiques et qu'on se rend compte de tout ce que la Roumanie a fait pour la paix du monde, de toute «sagesse et sa modération» pour employer l'expression de M. Stephen Pichon, peut-on parler encore de «rapacité» et de «déloyauté», ainsi que le fait sans discontinuer depuis lors tout Bulgare qui se respecte ?

Les injures et les accusations des plumitifs bulgares ne nous froissent pas, elles nous étonnent; car en feuilletant un peu l'histoire contemporaine de la politique caméléonesque dépourvue surtout de toute loyauté et de tout scrupule de la nation bulgare, nous pensions qu'il est des expressions dont tout bon Bulgare devrait éviter l'emploi, de peur d'évoquer précisément quelque fâcheux épisode de cette histoire.

Nous pensons que la lecture de ces quelques pages, écrites à la hâte au milieu de la tourmente actuelle, finira tout de même par édifier les lecteurs de bonne foi.

**LA DOBROGEA
ET LA VIE ÉCONOMIQUE DE LA ROUMANIE**

La Dobrogea et la vie économique de la Roumanie

Poussés par cet âpre désir de conquête qui leur font perdre tout discernement et qui leur aliène même les sympathies de leurs alliés dans la campagne de presse qu'ils mènent en Europe contre la Roumanie, les Bulgares nient jusqu'à l'intérêt de la Roumanie à la possession de la Dobrogea.

Rappelés cependant au sentiment des réalités par certaines réponses que nous leur avons adressées dans la presse suisse, ils semblent ne plus vouloir nier toute évidence.

Après avoir contesté tout droit à la Roumanie sur la Dobrogea, M. Mileff, professeur à l'Université de Sofia, finit par reconnaître, tout de même, qu'«au point de vue économique la Dobrogea est nécessaire à la Roumanie, et que celui-ci est le seul argument sérieux (*Argument von Gewicht*) de la Roumanie.»¹⁾

Cet aveu nous est précieux, car vraiment, même si l'histoire, si l'ethnographie de la pro-

¹ «Neue Zürcher Zeitung», N° 2265 du 1er déc. 1917.

vince, si le sang roumain versé à Plevna, la perte de la Bessarabie et les milliards roumains investis dans les travaux effectués en Dobrogea n'étaient pas suffisants pour justifier notre thèse, ce dernier motif serait suffisant, à lui seul, pour légitimer les droits de la Roumanie.

Alors que la Bulgarie possède sur la mer Noire deux ports de premier ordre: Varna et Bourgas ainsi que cette nouvelle et remarquable issue à la mer Egée qu'est le port de Dédéagatsch; que Constantza lui est par conséquent absolument inutile; que, privée de son hinterland qu'est la plaine valaque, Constantza est fatalement destinée à s'étioler, ¹⁾ *la Dobrogea étant pour la Roumanie sa seule issue à la mer, lui est absolument indispensable.*

«Un pays sans issue à la mer, écrivait jadis le célèbre économiste Carrey, est à la merci de ses voisins.»

Le père de l'Economie nationale, Liszt, écrivait à son tour: «Une nation sans mer et sans marine est comme un oiseau sans ailes».

Les convulsions dans lesquelles se débat depuis si longtemps la malheureuse Serbie, — à laquelle la politique criminelle de l'Autriche

¹⁾ Voir p. 115 dans quel état se trouvait ce port avant 1878.

refuse une issue à la mer, — sont trop universellement connues pour que nous insistions sur la gravité de cette question. Nous rappellerons seulement que chaque fois que les Gouvernements de Vienne ou de Budapest ne trouvaient pas à leur goût quelque article de journal ou le discours de quelque homme politique de Belgrade, les vétérinaires préposés aux frontières hongroises constataient de soudaines épizooties parmi le bétail serbe destiné à l'exportation et les céréales serbes devenaient subitement impropres à être acceptées sur le territoire de la Monarchie.

Le cas de la Suisse, quoiqu'ayant d'autres voisins que la Serbie et la Roumanie, n'est pas plus enviable. Depuis 1914 notamment, elle a été mise dans la triste position de pouvoir apprécier, elle aussi, toute la valeur d'une issue à la mer; et n'oublions pas que la Suisse possède une industrie propre, capable de suppléer à ses besoins, et qu'elle n'exporte que des produits manufacturés d'un petit volume (montres, bijoux, soieries), pouvant facilement être exportés par chemin de fer et non pas du pétrole, des céréales, du bois en quantité, comme la Roumanie.

A ces objections, dont on ne peut nier la valeur, les Bulgares ne manquent jamais, avec

une mauvaise foi insigne, d'affirmer que, somme toute, le commerce roumain pourrait facilement se passer de Constantza; que 8 % à peine des exportations de la Roumanie s'écoulaient par les quais du dit port, et qu'enfin les ports «danubiens» de Braïla et Galatz sont amplement suffisants pour la vie économique de la Roumanie. ¹⁾

Un personnage autrement considérable que M. Mileff, M. Rizoff, ami personnel du tzar Ferdinand et ministre de Bulgarie à Berlin, dans un ouvrage de propagande publié récemment en français, en allemand et en anglais, ²⁾ — ils n'y vont pas de main morte les Bulgares quand il s'agit de propagande —, écrivait les lignes suivantes: « En enlevant toute la Dobrogea à la Roumanie, celle-ci ne sera pas privée d'une issue à la mer, vu que Braïla et Galatz, au bord du Danube, ont été de tous temps aussi des ports de mer. Pour ce qui est de l'exportation du pétrole roumain, qui se fait par le port de Constantza, elle pourra être

1) Cnf. l'article de M. Mileff paru dans la «Neue Zürcher Zeitung» déjà cité et toute une théorie de longs articles stéréotypes parus dans la presse allemande du 10 au 20 décembre, dont le style, les chiffres et la conception prouvent qu'ils sortent tous de la même officine que celui de M. Mileff.

2) «Die Bulgaren in ihren historischen, ethnographischen u. politischen Grenzen». Berlin, Greve, 1917.

» garantie à la Roumanie par une convention
 » offrant à ce pays des avantages commerciaux
 » sur la voie ferrée Cernavoda-Constantza. La
 » Bulgarie est prête à accorder à la Roumanie
 » pour Constantza les mêmes concessions que
 » la Grèce a accordées à la Serbie pour Saloni-
 » que. »

Nous tâcherons de démontrer par des faits et des chiffres l'énormité de la thèse bulgare.

Il est incontestable que les ports du Danube de Braïla et de Galatz sont d'une grande importance pour la vie économique de la Roumanie, *mais ils ne répondent pas même de loin à tous les besoins économiques de la Roumanie.*

Les Bulgares oublient, d'abord, qu'en moyenne 100 jours par an (de novembre en mars) chaque année, le Danube étant bloqué par les glaces, tout trafic commercial est complètement suspendu sur ce fleuve. ¹⁾ Si par consé-

1) Voir plus haut, p. 122, les constatations de l'ingénieur français *Muzet*, *ibid. Labbé*, op. cit., *Pittard*, op. cit. p. 285., cnf. aussi les rapports annuels de la Commission internationale du Danube ainsi que les travaux scientifiques de *M. K. Fritsch*, membre de l'Académie des Sciences de Vienne et ancien vice-directeur du Service central météorologique d'Autriche, dans les « *Sitzungsberichte* » annuels de l'Académie Impériale et Royale de Vienne.

Ovide aussi nous parle du fleuve glacé:

» Ister congelat...

» Quaque rates ierant pedibus itur, et undas

quent les rêves annexionnistes de la Bulgarie se réalisaient, le commerce de la Roumanie serait condamné au chômage pendant près d'un tiers de l'année, et cela précisément à l'époque des grandes exportations qui se font après la vente des récoltes (octobre-novembre).

Le Prof. Pittard nous dit encore:

« Pendant la sécheresse des mois d'été et » d'automne, les eaux du Danube sont basses. » Elles le sont même tellement que les navires » de grains qui prennent leurs marchandises à » Braïla et à Galatz, ne peuvent partir à plein » chargement et sont obligés de compléter leur » cargaison à l'embouchure, à Soulina ». ¹⁾

Voilà par conséquent que le Danube n'est pas précisément la voie idéale tant vantée par les Bulgares, et que la perte de la Dobrogea causerait la ruine inévitable de la Roumanie.

Et maintenant quelques chiffres pour démon-

» Frigore concretes ungula pulsat equi ;

» Perque novos pontes subter labentibus undis

» Ducunt Sarmatici barbara plaustra boves. »

Tristia III. *Eleg.* 10 vers 29-34.

(Lorsque le Danube gèle... là où les navires flottaient, on peut marcher à pied et l'onde glacée résonne sous les sabots des chevaux; sur ce pont de nouvelle forme, au-dessous duquel le fleuve poursuit son cours, les bœufs du Sarmate conduisent les chars barbares.)

¹⁾ *Op. cit.* p. 103.

trer la vraie importance de Constantza pour le commerce roumain. ¹⁾

Nous affirmions plus haut que la Roumanie est un pays de grandes exportations de produits naturels qui, par leur poids et leur volume, ne peuvent être exportés que par voie d'eau.

En 1911, elle exportait 5.390.280 tonnes de marchandises et n'en importait que 986.300 tonnes. ²⁾

Sur les chiffres ci-dessus les produits du sol (bois et céréales) entraînent pour 85,85 % soit 4.627.604 tonnes, celui du sous-sol (pétrole et dérivés et sel) pour 13,63 % soit, 734.935 tonnes. Total 99,48 % ! ³⁾

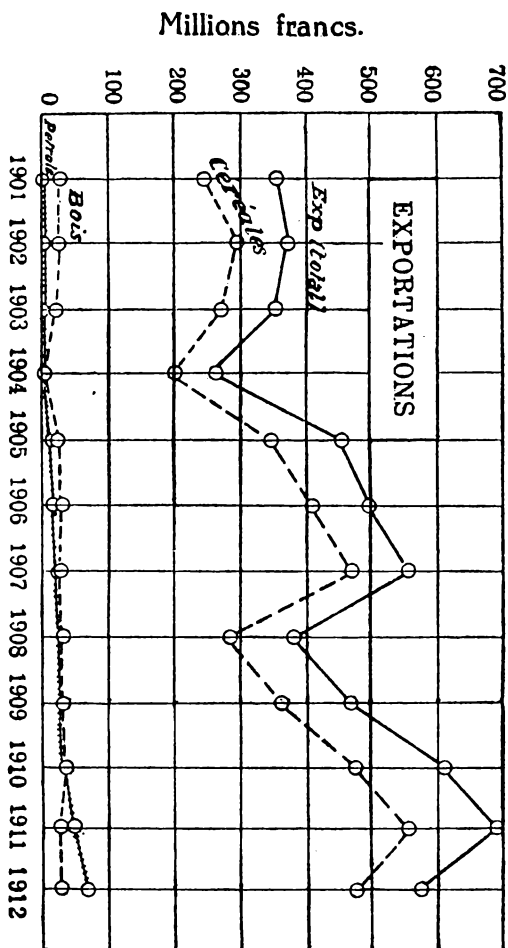
La vente de ces produits seuls rapporte à la Roumanie 615.705.817 fr. soit 97,02 % de la valeur totale de ses exportations qui atteint le chiffre de 691.720.408 fr.

1) Nous empruntons ces chiffres au dernier ouvrage officiel publié: «Comertul exterior al Romaniei si miscarae porturilor 1912. Bucarest, Göble, 1915.

2) *ibid.* p. V.

3) *ibid.*, *ibid.*

Voici du reste un graphique démontrant ce fait plus clairement encore :



Les marchandises qui passent généralement par les ports de Constantza, Braïla et Galatz sont des céréales, du pétrole et du bois; voici les quantités et valeurs de ces trois sortes de marchandises exportés en 1912 par ces trois ports :

| | | Tonnes | Valeur Frs. |
|-----------|---------------|-----------|-------------|
| COSTANTZA | Céréales..... | 476,052 | 80,908,607 |
| | Pétrole | 743,642 | 53,816,196 |
| | Bois..... | 20,765 | 2,542,700 |
| | | <hr/> | <hr/> |
| | | 1,240,459 | 137,267,503 |
| BRAILA | Céréales..... | 523,569 | 85,945,847 |
| | Pétrole..... | 24,822 | 2,551,605 |
| | Bois..... | 4,558 | 527,871 |
| | | <hr/> | <hr/> |
| | | 552,949 | 89,025,323 |
| GALATZ | Céréales..... | 175,100 | 28,096,647 |
| | Pétrole..... | 11 | 3,493 |
| | Bois..... | 115,347 | 13,465,537 |
| | | <hr/> | <hr/> |
| | | 290,458 | 41,565,677 |

Le trafic des ports de Constantza, Braïla et Galatz en 1911

Quantité de marchandise en centaines de milliers de tonnes.

| Port | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 | 13 | 14 |
|------------|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----|----|----|----|----|
| Constantza | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + | + |
| Braïla | + | + | + | + | + | + | + | | | | | | | |
| Galatz | + | + | + | + | + | | | | | | | | | |

Chiffre total des affaires + + + +
 Exportations —————
 Importations

Même si, aux chiffres donnés plus haut, nous ajoutons ceux des marchandises arrivant en cabotage à Braïla et Galatz, c'est toujours Constantza qui détient le record !

En 1911, en effet, Braïla accuse 1,167.698 tonnes, Galatz à peine 637.299 tonnes, tandis que Constantza à elle seule atteint 1.211.978 tonnes. ¹⁾

Ajouter encore quelque chose à l'éloquence de ces chiffres ce serait leur enlever de leur force suggestive.

¹⁾ op. cit. 15, 35, 36, 37, 38.

Quant au tonnage des navires ayant visité Constantza, la même statistique officielle accuse un nombre de navires jaugeant 3.705.816 tonnes entrés et 3.694.344 tonnes sortis du port, tandis que tous les ports et escales du Danube ensemble étaient visités à peine du double, soit 8.000.815 tonnes entrées et 7.975.153 tonnes sorties; et n'oublions pas que les travaux gigantesques du port ne sont pas complètement terminés et que le jour où les pipe-lines, les citernes, les bassins, les voies, etc. seront complétés, les chiffres donnés plus haut seront rapidement dépassés. ¹⁾

Devant ce chiffres, M. Georges Bienaimé avait raison de définir la Dobrogea, il y a un an, dans «la Victoire»: «l'indispensable complètement territorial de la Roumanie du côté de la mer Noire». Et pour mettre davantage en évidence combien Constantza est indispensable à la Roumanie, il rappelait encore un fait auquel nous faisons allusion tout à l'heure:

« A la latitude de Bordeaux et de Venise, le Danube gèle tous les ans. Son cours, large comme un bras de mer en face de Braïla, se trouve obstrué par les glaces pendant plusieurs semaines, arrêtant toute activité dans les ports flu-

¹⁾ Cnf. *B. G. Assan*. «Vittorul României este spre Dardanele». Bucarest, Minerva, 1916, p. 42.

viaux de Galatz et de Toultscha. Imaginez la Gironde charriant des glaces ! Mais l'heureuse Gironde jouit d'un climat maritime, tandis que l'infortunée Roumanie subit un climat continental. »

Avec la générosité propre à sa race, M. Rizow veut bien nous octroyer, en échange de notre province, «une convention consulaire» (?) permettant de transporter nos pétroles par Constantza devenue bulgare.

Une pareille convention veut dire, le monde est payé pour le savoir, possibilité de dénonciation, difficultés de transit, difficultés de manipulation, formalités, taxes, retards... la ruine escomptée et désirée par les Bulgares de l'agriculture et du commerce roumains.

Si M. Rizoff espère trouver en Roumanie un seul homme d'Etat qui consente, quoi qu'il arrive et en échange de n'importe quoi, à mettre son nom au bas d'un semblable pacte consacrant la ruine ou l'asservissement définitif de son pays, il se trompe.

Pour démontrer combien notre affirmation est fondée, nous rappellerons que MM. Marghiloman et Take Joneso figurent parmi les signataires du traité de Bucarest ; que M. Brătianu, alors chef de l'opposition, fut l'un des promoteurs de la campagne de 1913 et que M. Carp, — pour lequel les Bulgares manifestent

depuis quelque temps une admiration illimitée, — conseillait le 27 avril 1913 au Gouvernement roumain de ne reculer devant aucune extrémité pour conserver la Dobrogea à la Roumanie.

« Pour nous défendre, déclarait-il, nous » avons absolument besoin de la ligne Turtu- » caia-Balcik... si cette frontière ne nous est » pas donnée *nous devons la prendre*. De quel » droit ? Je ne veux en connaître qu'un seul : » le droit de légitime défense, purement et simplement. »

Nous ne saurions mieux terminer ce chapitre qu'en faisant état des paroles de M. Janko Sakazoff, député socialiste au Sobranié bulgare, qui, il y a un mois à peine, déclarait à Mme Bang, représentante du parti socialiste danois au Comité hollando-scandinave de Stockholm, « qu'un Etat moderne ne peut pas » exister aujourd'hui, tranquillement, à quelques kilomètres des mers et des grands dé- » bouchés maritimes dont il serait séparé. »

Il ne s'agissait, bien entendu, que d'une nouvelle petite expansion bulgare sur la Mer Egée, avec la possession de Cavalla et de Salonique. Une bagatelle ! Le principe affirmé par le leader socialiste bulgare est cependant bon à retenir. ¹⁾

CONCLUSIONS

L'histoire contient, malheureusement, plus d'un exemple d'erreurs politiques, la plupart cependant justifiables jusqu'à un certain point par l'infinie complexité du problème posé, quand le jugement des hommes d'Etat est vicié par l'ignorance ou bien quand des motifs d'ordre sentimental s'en mêlent. Les hommes qui auront à connaître du conflit dont on vient de lire l'histoire ne pourront invoquer aucune de ces excuses. La solution du problème est unique. Elle s'impose avec force. Le Congrès de la paix aura à se prononcer entre le droit, que confère à la Roumanie l'histoire, l'ethnographie, les sacrifices faits par ce pays pour donner à la Dobrogea son aspect actuel, l'importance de cette province au point de vue de son existence même, et les appétits insatiables d'une Puissance de proie. ¹⁾ Il aura à

¹⁾ Un Allemand, le *Dr Rudolf Rotheil*, écrivait à ce sujet dernièrement les lignes suivantes :

choisir entre une Puissance qui ne s'est révélée, depuis le jour où on lui octroya le droit de vivre, que par des agitations, des complots, des intrigues et des crimes, mettant constamment en danger la paix du monde, et une Puissance qui n'a jamais été une cause de souci

« Les Bulgares réclament toute la Dobroudja jusqu'aux bouches du Danube. Si leurs vœux se réalisaient, ils pourraient barrer jusqu'à la dernière voie qui reste à la Turquie pour communiquer avec l'Europe par la mer Noire, et les canons bulgares commanderaient les ports mondiaux roumains pour le commerce du blé: Galatz et Braïla. De ces points de vue, c'est une pure politique de puissance et d'extension qui pousse les Bulgares à étendre la main sur l'intégralité de la Dobroudja. A travers la Serbie, ils avanceraient un tentacule vers la Hongrie; par la Dobroudja, un autre tentacule les mettrait en contact avec la Russie, circonstance dont la politique bulgare, avec son habileté coutumière, saurait tirer de sérieux avantages. On masque, entre autres, cette politique d'annexion en invoquant le devoir de ne pas laisser retomber sous la domination roumaine les frères bulgares de la Dobroudja. Mais la Dobroudja compte, suivant le statisticien bulgare M. Mikhaïlov, 380.000 habitants, sur lesquels nous comptons au plus 100.000 Bulgares; ce petit nombre de Bulgares ne peut guère peser dans la balance, d'autant qu'il serait aisé de les transplanter dans la Macédoine dépeuplée. »

Reproduit du «Grenzboten» par «Le Journal» du 15 décembre 1917.

M. Pittard écrivait dernièrement lui aussi:

«Si la terre doit appartenir à celui qui, sans avoir commis d'injustice, la fécondée de son travail assidu... la Dobroudja (je laisse de côté la Dobroudja bulgare conquise en 1913) doit revenir à la Roumanie. *Faire autrement ce serait perpétuer la guerre* »

pour personne, et qui a poussé sa passion immodérée pour la paix jusqu'à immoler ses plus chères et plus légitimes aspirations nationales.

En dehors de toutes les considérations que nous venons d'exposer, les sages paroles que le Président Wilson prononçait au sujet de la liberté des mers constituent pour nous une garantie de plus contre la rapacité bulgare.

« Notre entrée en guerre, déclarait-il dernièrement, n'a pas modifié notre attitude en ce qui concerne le règlement qui surviendra quand la guerre sera finie. Quand je disais en janvier que les nations du monde avaient droit non seulement à la liberté des mers, mais aussi à *l'accès sûr sans être molestées à ces voies libres*, je pensais et je pense maintenant encore non seulement aux nations les plus petites et les plus faibles qui ont besoin de notre soutien et de notre appui, mais aussi aux grandes et puissantes nations, et à notre ennemi actuel comme à nos présents associés dans cette guerre. »

La Roumanie a confiance dans la sagesse, dans l'esprit de prévoyance et dans la haute moralité des hommes qui seront appelés à se prononcer sur ce nouveau litige, inventé de

toutes pièces par la Bulgarie en mal de conquêtes.

Nous ne saurions mieux terminer cette rapide étude qu'en rappelant les paroles de M. *Hermann Wendel*, député de Freiberg en Saxe et membre influent de la sozial-démocratie allemande, qui s'élevait avec force, dans le «Vorwärts» du 2 juillet dernier, contre les appétits de nos adversaires:

« Une paix bulgare ne pourrait se réaliser qu'à la condition de sacrifier encore sans limites des vies et des richesses. Par surcroît, elle n'éteindrait aucun des volcans qui jettent des flammes dans les Balkans ». ¹⁾

Au contraire, ajouterons-nous, **elle en rallumerait de nouveaux.**

1) Cnf. «Le Temps» du 9 juillet 1917.

APPENDICE

A mesure que les événements approchent d'une solution, la propagande bulgare devient plus impétueuse encore. Après les hommes politiques les diplomates, après les diplomates les professeurs bulgares ont submergé l'Allemagne, ainsi que les pays neutres de leur prose destinée à prouver au monde les droits de la Bulgarie sur la Dobrogea. ¹⁾

- 1) Voici une faible partie de l'immense vague d'ouvrages de propagande, déferlée en Suisse seulement depuis environ quatre mois :

Milan Markow. Le sort politique de la Dobroudja. Sofia, Imprimerie de la Cour royale, 1917, édit. française et allemande.

Dr A. Rizow. Les Bulgares dans leurs frontières historiques, ethnographiques et politiques. Berlin, Greve, 1917, édit. française, anglaise, allemande et bulgare.

Prof. Dr A. Ischirkoff. La Bulgarie et la Dobroudja. Berne, Weltchronik, 1918, édit. française et allemande.

Idem. La Dobroudja et les revendications de la Roumanie. Lausanne, Libr. des nationalités 1918.

T. Panoff. Les atrocités roumaines en Dobroudja. Berne, Wyss, 1917.

Mémoire des représentants de la Dobroudja, 1918, sans autre indication.

Un recueil de neuf études, pour lequel toute l'Université de Sofia a été mobilisée, tiré à 13.000 exemplaires (1) en bulgare et en français. Voici les titres de ces études :

Nous pensons avoir répondu au cours de cette rapide étude à toutes les objections formulées par la propagande bulgare à la thèse roumaine jusqu'au moment de la mise sous presse du présent ouvrage. Les derniers libelles contiennent cependant de nouveaux arguments (?) qu'il ne convient pas de passer sous silence.

1° Les Bulgares veulent tirer un argument en faveur de leur thèse du fait qu'en 1878 ils furent nombreux les politiciens roumains qui conseillèrent aux membres du Gouvernement roumain de refuser la Dobrogea.

Le fait est indéniable.

Nous avons dit plus haut (p. 111 et suiv.) dans

1. La Géographie physique de la Dobroudja, par le professeur Ichirkov.
2. Le sort historique et politique de la Dobroudja, par le professeur Zlatarski.
3. Les Bulgares et les Roumains dans leurs rapports culturels et historiques, par le professeur Miletitch.
4. Les anciens monuments bulgares dans la Dobroudja, par Skorpil.
5. Le folklore et la Dobroudja, par le profesesur Arnaoudov.
6. La Renaissance de la Dobroudja (1810-1878), par Tchilinguirov.
7. Le caractère national de la Dobroudja, par le professeur Romanski.
8. L'importance économique de la Dobroudja, par le professeur Michaïkov.
9. La Dobroudja au point de vue politique, par le professeur Mollov.

Ainsi qu'une nombre incalculable d'articles de 2, 3, 4... voire même 12 colonnes (!) publiés dans la plupart des journaux paraissant en Suisse, notamment dans le « Berner Tagblatt », le « Bund », la « Neue Zürcher Zeitung », le « Berner Intelligenzblatt », « La Feuille », « L'Indépendance Helvétique », « Les Annales des Nationalités », etc., etc.

quel état se trouvait en 1878 cette malheureuse province dont on offrait à la Roumanie *la rétrocession* et non pas *l'annexion* en échange de cette autre province roumaine qu'était la très fertile, très prospère et très roumaine Bessarabie.

Outre l'immense perte que ce troc représentait pour le peuple roumain, cet échange lui était d'autant plus odieux qu'il lui apparaissait comme le symbole d'une grande injustice et d'une inqualifiable trahison.

Les patriotes roumains étaient au surplus persuadés que l'acceptation de la Dobrogea allait être interprétée comme une ratification de l'injustice commise à Berlin et une renonciation complète et définitive à cette terre roumaine dont un allié déloyal dépouillait leur patrie. C'est cela qu'ils voulaient éviter à tout prix.

Tel est le vrai sens, l'unique sens du « refus » que certains patriotes roumains conseillaient à leur Gouvernement.

La preuve inéluctable de ce fait, nous la trouvons dans une déclaration historique du Parlement roumain, adoptée le 26 janvier 1878. La vici :

« La Chambre et le Sénat roumains déclarent qu'ils sont décidés de sauvegarder l'intégrité du pays et de n'accepter aucune expropriation ou diminution du territoire national, sous n'importe quelle dénomination et contre n'importe quelle compensation ou indemnité. »

Et M. Pierre Carp, avec sa fougue coutumière, accentua le sens et la portée du refus qu'il conseillait à Bratianu en déclarant: « ...il nous faut renoncer à la Dobrogea, *afin de ne jamais oublier notre haine envers les Russes!* »

Nous croyons avoir démontré une fois de plus

la mauvaise foi des soi-disant hommes de science bulgare.

2° Pour démontrer *la nécessité* de l'annexion de la Dobrogea à leur pays, les Bulgares commentent, après quarante ans de silence ! à nous entretenir aussi du traitement inhumain auquel furent soumis leurs frères de Dobrogea pendant la domination roumaine. Ces accusations, au premier chef caduques après quarante ans de silence, apparaîtront sans doute suspectes au lecteur impartial, surtout s'il veut bien se rappeler que depuis plus d'un demi-siècle la presse et les Parlements du monde entier se sont fait sans trêve l'écho des doléances bulgares. Pendant de longues années, même après le Congrès de Berlin, il ne fut question en Occident que « du martyr des Bulgares » de Macédoine, « des persécutions des Bulgares » de Serbie, de Grèce, d'Albanie, de Roumélie, *jamais* on n'entendit s'élever une seule plainte au sujet des Bulgares de Dobrogea ; et cela, pas même en 1900, pas même en 1912, pas même en 1913!

Les Bulgares ne furent jamais molestés ou soumis à quelque traitement exceptionnel par les autorités roumaines. Au contraire, elles se montrèrent de tout temps tellement favorables à la nation bulgare que la renaissance et l'indépendance bulgares furent presque uniquement préparées en Roumanie. Les Nenovici, Moustakoff, Saponoff, Béron, Vénéline, Eskizakharénine, Rakowski, Kitoff, Assénoff, Karadja, Karavéloff, Lewski, Botteff... tous les héros et les promoteurs du *ressorgimento* bulgare ont travaillé en terre roumaine.

En outre, tous les ans, un nombre variant entre 30.000 et 80.000 ouvriers bulgares viennent y gagner leur pain, et tous les ans un contingent va-

riant entre 2 et 8 % de ces immigrants ne quittent plus la Roumanie, tellement on y est mal. Et si quelque doute pouvait subsister encore dans l'esprit du lecteur, à ce sujet, nous l'engageons vivement à relire les paroles du Ministre bulgare Tontscheff (p. 176) qui constituent la plus éloquente réponse aux calomnies des agents de propagande bulgare.

3° Un troisième et dernier argument, que nos ennemis qualifient eux-mêmes de « décisif » est tiré enfin du principe de « la liberté des peuples de décider de leur propre sort. »

Afin de frapper l'imagination des badauds, les Bulgares ont organisé au mois de décembre dernier à Babadag une triste mascarade intitulée « le Congrès des peuples de la Dobrogea » qu'ils ont l'audace de présenter aujourd'hui au monde comme une consultation populaire entreprise dans le sens des principes proclamés par le Président Wilson et la Révolution russe.

Nous savons aujourd'hui ce que fut cette parodie de plébiscite.

Sur une population de quelques centaines de milliers d'habitants, on ne put réunir, à grand'peine, que l'adhésion de quelques 270 « délégués » (!). Malgré un régime de terreur inconnu dans l'histoire, parmi ces 270 « délégués » nous ne trouvons pas un seul nom roumain, grec, juif, arménien, voire même allemand. Environ 70 % de la population totale de la province furent par conséquent écartés de cette consultation *sui generis*. Au surplus les travaux de ce soi disant Congrès ne contiennent-ils que les noms d'une dizaine de délégués plus ou moins russes et d'une quinzaine de délégués ayant un nom à consonnance ottomane, les autres 245 délégués tous, sont Bulgares.

On comprend facilement dans ces conditions toute la valeur que l'on doit attacher à cette ridicule manifestation digne de l'immortel Baï Gantschou. ¹⁾

Février 1918.

- 1) Pour se rendre compte encore mieux de ce que valent en réalité ces plébiscites « à la bulgare », il convient de rapprocher de ce qui est dit plus haut l'appel suivant que les Hellènes de Macédoine et de Thrace viennent d'adresser à leur tour au peuple suisse :

« Nous, les Grecs irrédimés, attirons l'attention du peuple suisse sur la nouvelle scélérateuse du gouvernement bulgare basée sur le résultat d'une série entière d'autres atrocités systématiques et de crimes inhumains commis contre des populations hellènes et serbes des parties de la Macédoine occupée par les Allemands et leurs alliés, et en Thrace par les Turco-Bulgares.

» En effet, ceux des Hellènes et Serbes qui ont été épargnés aux massacres et au déplacement perpétuel dans les régions citées, sont contraints à présent par le gouvernement bulgare à exprimer, le couteau sur la gorge, par plébiscite soi-disant spontané, leur désir de demeurer sous la souveraineté bulgare.

» Nous protestons au nom des hauts principes de justice et de droit contre cette prostitution de ces principes par le gouvernement bulgare qui, déjà avant la guerre, mais surtout au cours de celle-ci, s'est toujours efforcé par de pareils moyens criminels et des contraintes indicibles, par des mensonges effrontés et des statistiques purement fantaisistes, de tromper l'opinion publique européenne sur le caractère ethnologique des susdites régions. Nous engageons les peuples luttant pour le droit et la vraie liberté à ne reconnaître, ni des pareils plébiscites imposés par la terreur, ni tout changement ethnologique survenu à la suite des dévastations, massacres et expatriations de tous les habitants des Balkans et de l'Asie-Mineure, autres que les Bulgares et les Turcs.

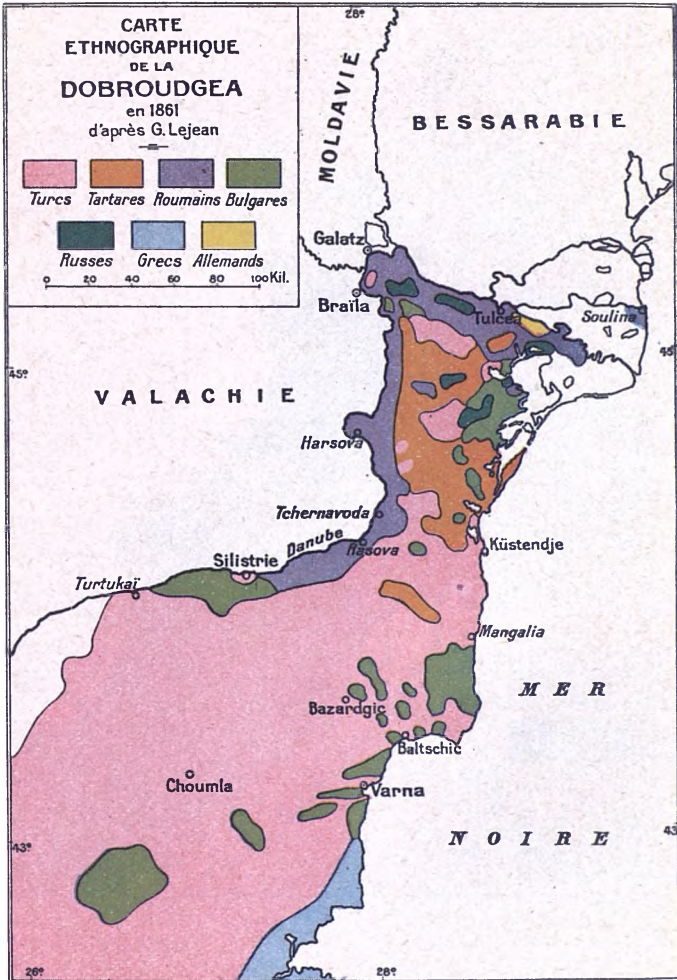
Comité central des Hellènes irrédimés.

TABLE DES MATIÈRES

| | Pages |
|---|-------|
| INTRODUCTION | 7 |
| LA DOBROGEA AVANT LE TRAITÉ DE BERLIN . . | 13 |
| LA DOBROGEA SOUS LA DOMINATION OTTOMANE. | 49 |
| LE TRAITÉ DE BERLIN | 87 |
| LA DOBROGEA AU MOMENT DE SA RÉTROCESSION A LA ROUMANIE | 111 |
| CONSIDÉRATIONS ETHNOGRAPHIQUES | 133 |
| 1913 | 149 |
| LA DOBROGEA ET LA VIE ÉCONOMIQUE DE LA ROU- MANIE. | 185 |
| CONCLUSIONS | 198 |
| APPENDICE | 202 |
| CARTES HORS-TEXTE | |

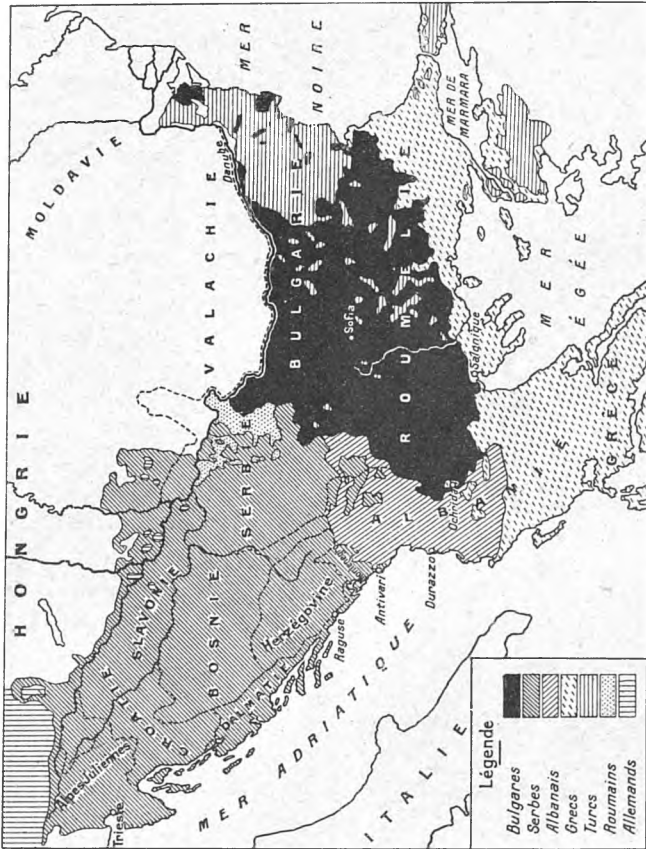
CARTES ETHNOGRAPHIQUES DE LA DOBROGEA

depuis 1861 jusqu'en 1915.

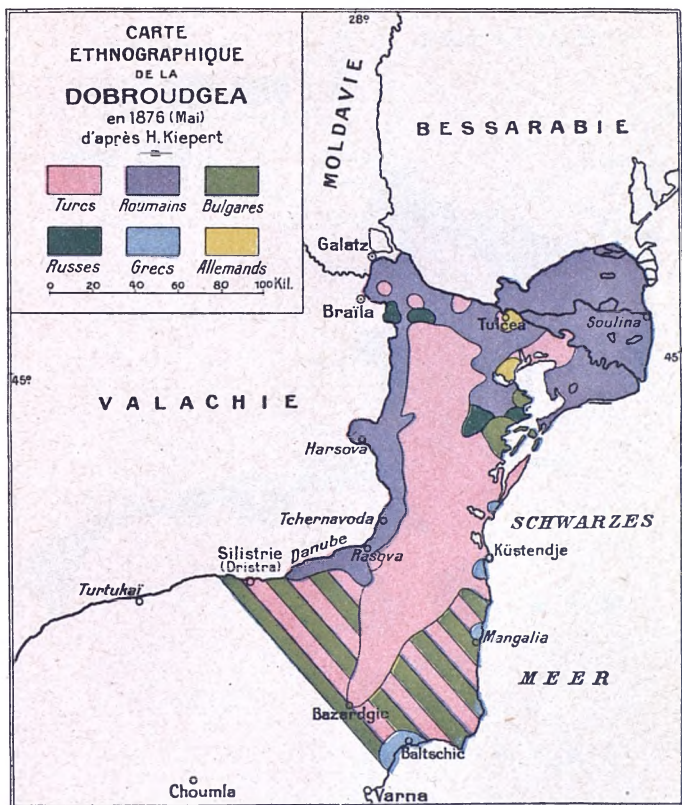


D'après les *Petermann's Geographische Mitteilungen*,
1861, IV^e partie.

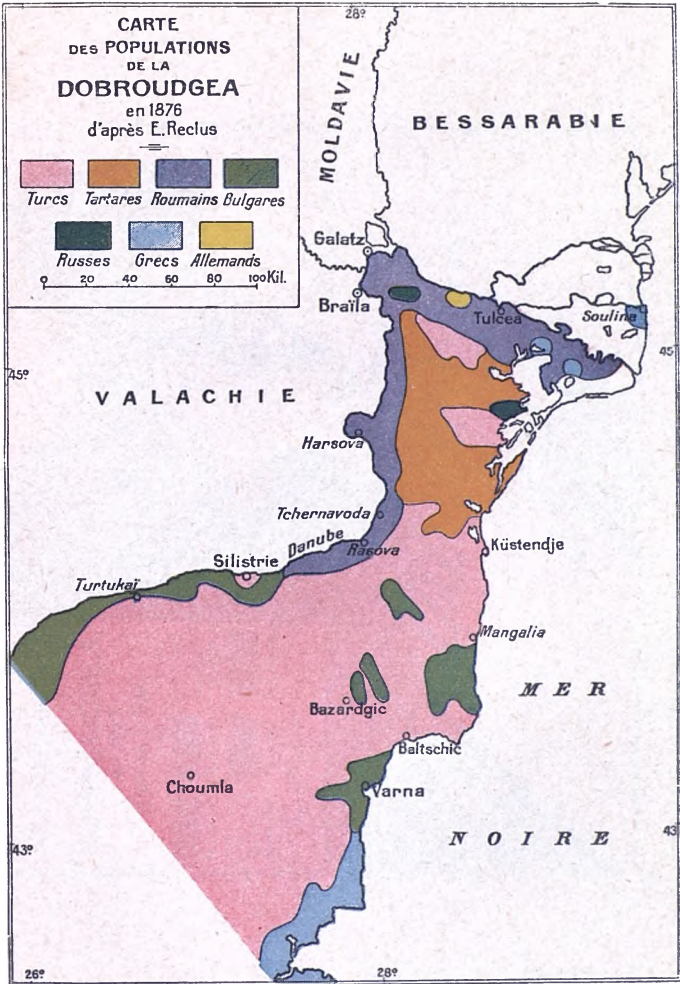
PLANCHE II



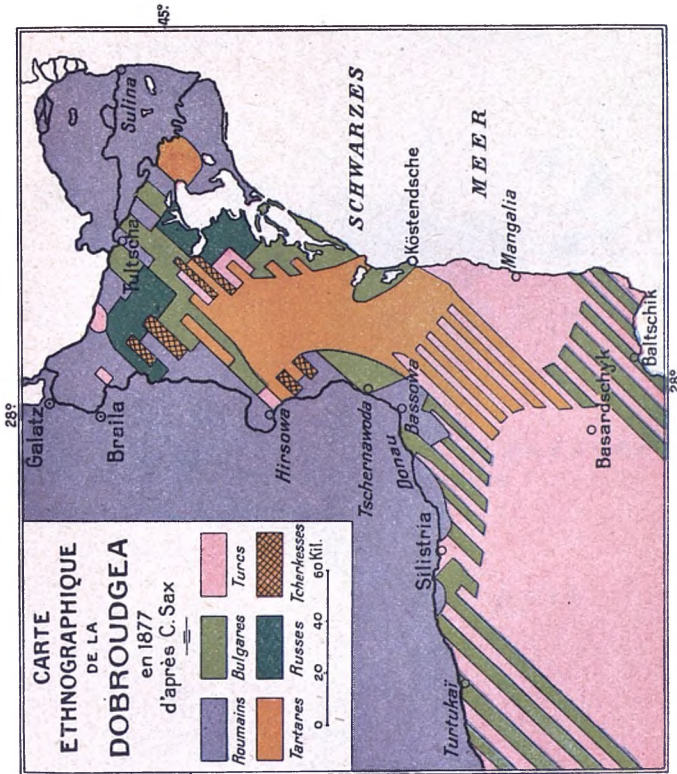
Map of the south slavonic countries par Mackensie et Irby (1867).



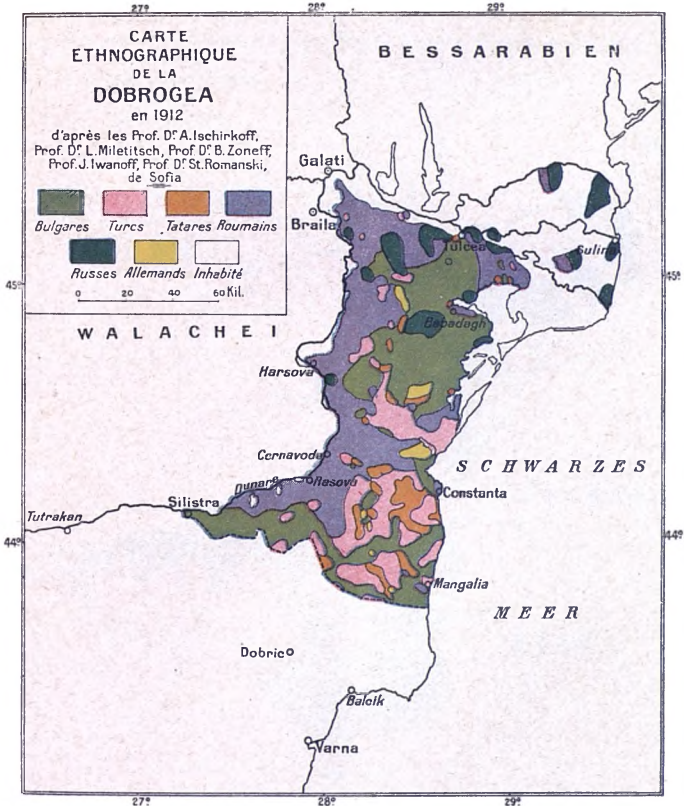
D'après l'original édité en 1876 à Berlin chez Dietrich Reiner.



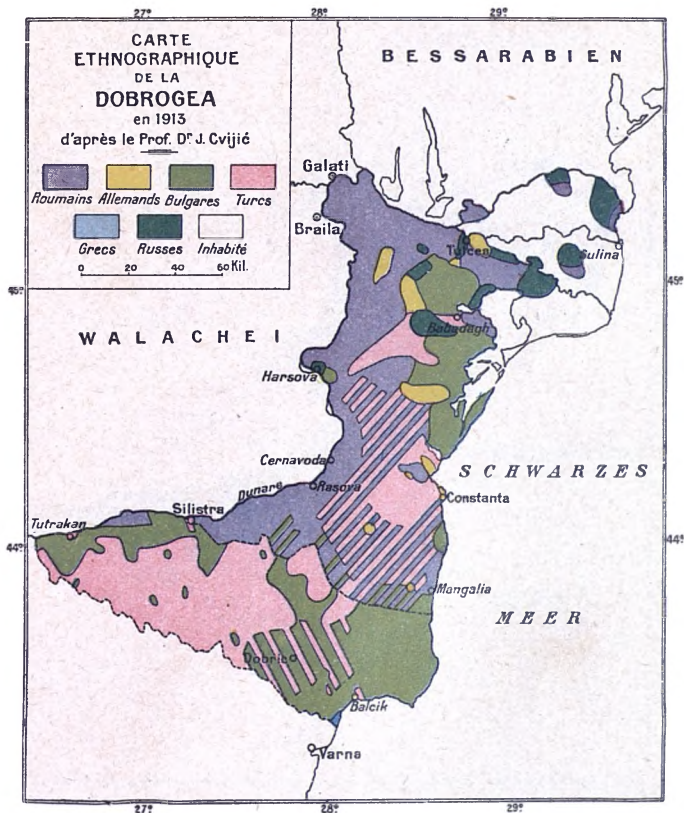
Elisée Reclus, *Géographie générale*, 1876, I.



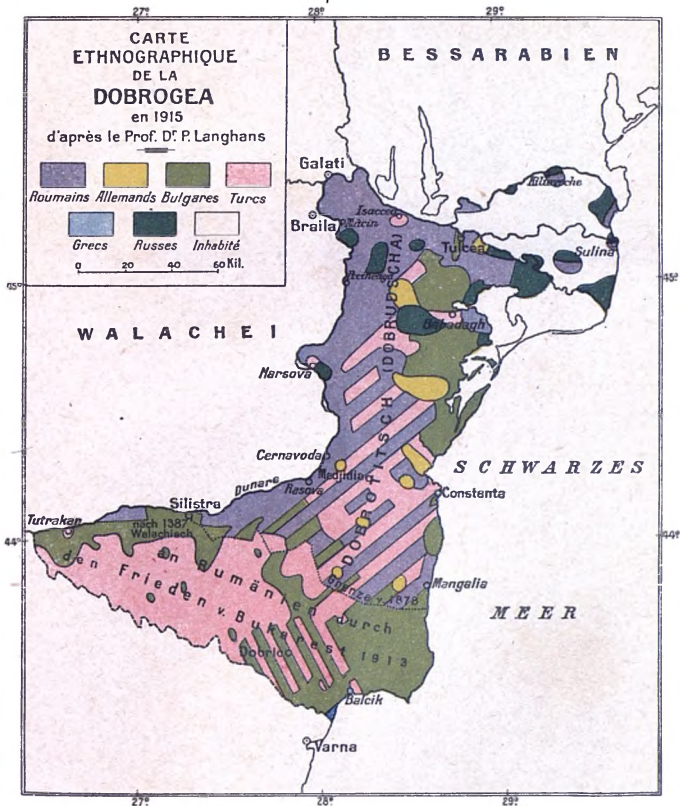
D'après l'original édité en 1877 par la Société de Géographie de Vienne.



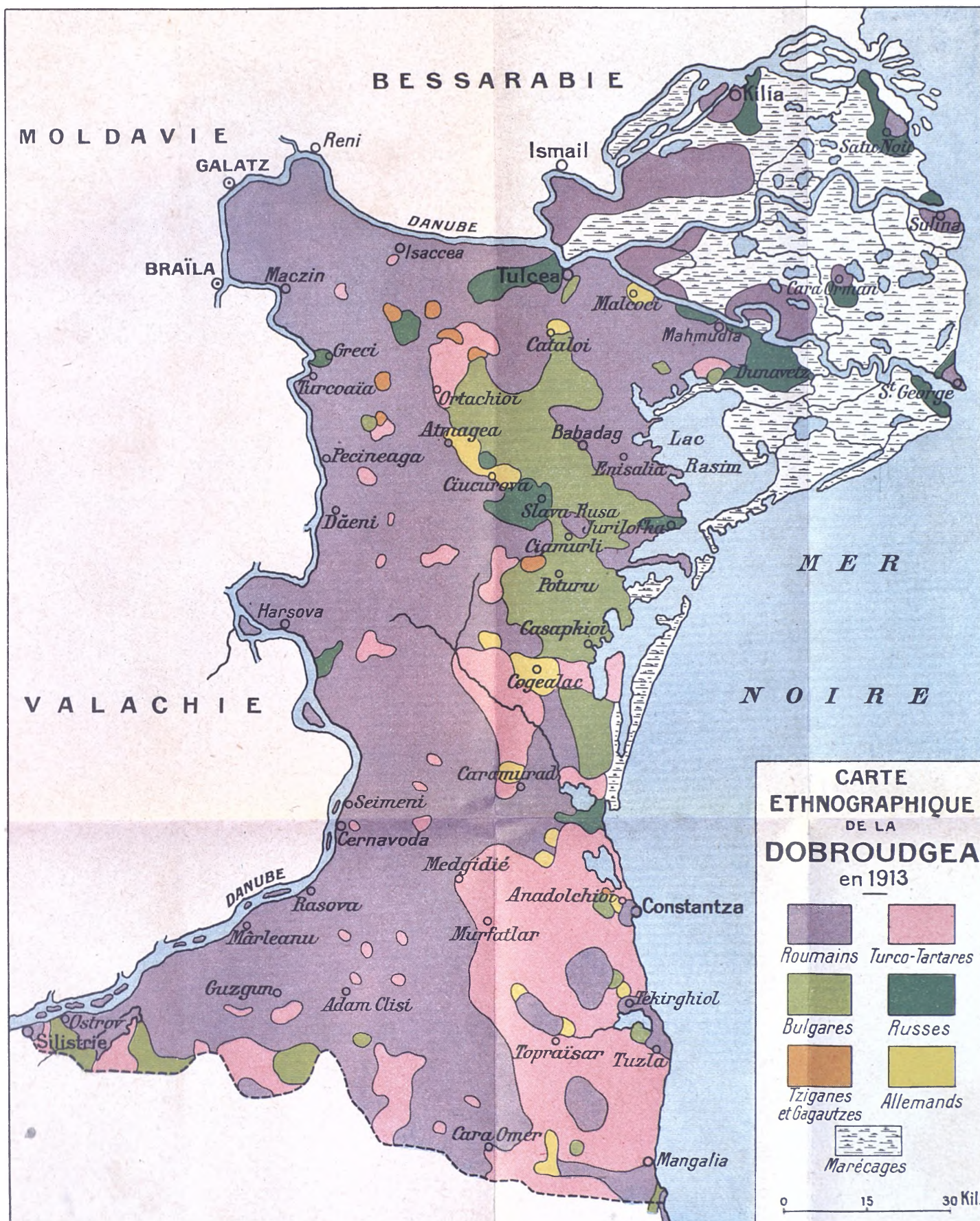
D'après l'original publié dans les *Petermann's Geographische Mitteilungen* en 1915, Planche 44.



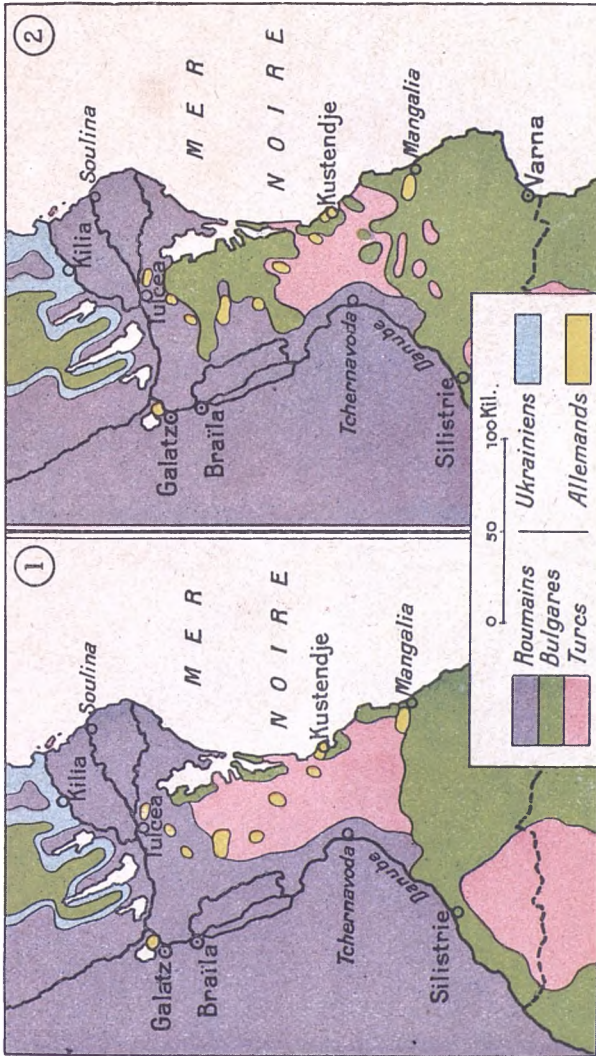
D'après l'original publié dans les *Petermann's Geographische Mitteilungen* en 1913, Planche 22.



D'après l'original publié en février 1917 dans les *Petermann's Geographische Mitteilungen*.



Carte exécutée par l'auteur suivant les dernières statistiques officielles.



Comment le Prof. Dr Dietrich Schäffer écrit l'histoire bulgare.

Edition de juillet 1916

CARTE DE LA DOBROGEE

Edition de février 1917.

(avant l'entrée en guerre de la Roumanie).

Librairie **PAYOT & C^{ie}**, Lausanne et Paris

LA RESPONSABILITÉ DE LA HONGRIE

par G. BECK

Etude sur le rôle de la Hongrie dans la guerre mondiale,
suivie de révélations sur la conjuration de Serajevo.

Un volume in-16 Fr. 4.50

L'ITALIE CONTRE L'ALLEMAGNE

par G.-A. BORGESE

Traduction de M. Laignel. Un volume in-16 . . . Fr. 4.50

LA FRANCE DEVANT L'ALLEMAGNE

par Georges CLEMENCEAU

Un volume in-8. Fr. 6.—

NOTES SUR LA GUERRE ROUMAINE

par N.-P. COMNÈNE

Préface de MM. Albert Thomas et Maurice Muret.

Un volume in-16 Fr. 4.50

**HISTOIRE DES RELATIONS ENTRE
LA FRANCE ET LES ROUMAINS**

par N. JORGA

Préface de M. Ch. Bémont, Directeur de la *Revue Historique*

Un volume in-16 Fr. 4.50

**LES BULGARES PEINTS
PAR EUX-MÊMES**

par Victor KÜHNE

Préface de A. Gauvain. Un volume in-8 . . . Fr. 5.—

LA YOUGOSLAVIE

par Pierre de LANUX

LA FRANCE ET LES SERBES. Préface de Paul
Adam. Un volume in-16 Fr. 4.50

**DEUX ANS DE GUERRE
A CONSTANTINOPLÉ**

par le Dr H. STUERMER

Traduit de l'allemand par l'auteur. Un volume in-16 Fr. 4.50

LAUSANNE - IMPRIMERIE G. VANEY-BURNIER